

MALLONA

La Planète explosée

Léopold ENGEL

Titre original (Allemand):

» **Mallona Der Untergang des Asteroiden-Planeten** «

Version corrigée pour conformité à l'original

Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement...

PREFACE

*de la deuxième édition allemande (1961)
par M. KAHIR*

Témoignages d'une catastrophe d'une incommensurable ampleur, les débris d'une planète anéantie continuent d'orbiter sans cesse dans notre système solaire, tels des corps cosmiques d'où s'est retirée la vie. Là où, aujourd'hui encore, des nuées d'astéroïdes poursuivent leurs cycles éternels, il dut se produire, à une époque préhistorique, une tragédie sur laquelle est tombé le voile d'un mystère apparemment insondable.

Ce n'est d'abord que par déductions logiques que les astronomes ont pu élaborer une hypothèse relative à un tel événement cosmique. Les traces gigantesques de cet événement ne commencèrent en effet à émerger de la nuit que lorsque la photographie astronomique apporta de plus en plus de preuves du bien fondé de la théorie.

En feuilletant les pages d'un ouvrage quelconque d'astronomie, on pourra prendre connaissance des renseignements suivants : les astéroïdes, que l'on nomme aussi planétoïdes, sont un groupe de très petites planètes qui se distinguent par une masse et un diamètre exceptionnellement réduits. C'est le cycle qu'elles parcourent autour de notre soleil (bien que leur orbite soit très irrégulière), qui justifie leur qualité de planète. Leurs orbites se situent pour la plupart dans un espace compris entre l'orbite de Mars, et celui de Jupiter. On connaît aujourd'hui presque 2000 de ces astéroïdes dont le décompte et le recensement a été plus particulièrement effectué par l'institut Képler de Berlin.

Assez tôt, on supposa qu'il existait des proportions entre les distances qui séparent le soleil et les différentes planètes de son

système. C'est ainsi que le célèbre astronome du XVII^{ème} siècle J. Kepler parvint à élaborer ses trois lois planétaires. En 1766, le Professeur Titius, de Wittenberg, établit une série à laquelle l'astronome Bode, principalement, donna son adhésion. Cette classification des planètes, connue sous le nom de "Série de Titius-Bode", exige, entre les orbites de Mars et de Jupiter, l'existence d'une planète qui demeura cependant invisible dans le ciel nocturne.

Ce n'est qu'en 1801, à Palerme, que Piazzi y découvrit, non pas une vraie planète aux dimensions normales, mais un petit corps cosmique, semblable à une planète, dont le diamètre est estimé à 760 km. On la nomma "Cérès". Au cours des six années qui suivirent, on découvrit encore trois autres petites planètes, Palas, Junon et Vesta, dont les diamètres sont évalués entre deux cents et cinq cents kilomètres. A cause des dimensions trop réduites du grand nombre des planétoïdes non encore observés à cette époque, la prochaine planète naine, Astrée, ne fut découverte qu'en 1845. Et ce n'est que depuis l'utilisation de la photographie astronomique que surgirent du fond du firmament ces nuées d'astéroïdes dont le recensement total peut être aujourd'hui considéré comme à peu près terminé.

A l'exception des quatre relativement gros planétoïdes qui ont été découverts en premier, il s'agit en général de corps cosmiques de très petites dimensions dont le diamètre varie, en plus ou en moins, autour de dix kilomètres. Leur orbite est extrêmement irrégulière. Par exemple, Eros peut se rapprocher de notre Terre à moins de 600 000 km (moins du double de la distance qui sépare la Terre de la Lune) tandis qu'Hidalgo poursuit sa course par moment loin au-delà de l'orbite de Jupiter. De même, l'angle d'inclinaison des astéroïdes sur l'écliptique est le plus souvent beaucoup plus important que celui des autres grandes planètes. On estime que la masse totale de tous ces mondes en miniature atteint à peine la millième partie de la masse terrestre.

Bien que l'opinion scientifique contemporaine se soit arrêtée à cette estimation, due à l'état **actuel** de l'observation, cela ne signifie point que, à l'origine, la masse totale de tous ces astéroïdes n'ait pas été beaucoup plus élevée. Car le plus grand nombre de tous ces débris errants a dû être capté depuis longtemps par le soleil ou d'autres planètes. Il est possible que les deux petites lunes de la planète Mars (Deimos et Phébus), de même que les corps cosmiques particulièrement petits que sont les satellites de Jupiter, de Saturne et d'Uranus soient constitués de tels débris cosmiques, captés par le

champ gravitationnel de ces planètes.

Quant à l'opinion des savants relativement à l'origine de ces astéroïdes, plusieurs hypothèses sont avancées: Les uns pensent qu'ils sont constitués par des masses de matériaux abandonnés par d'anciennes comètes lors de leur passage dans notre système solaire; d'autres qu'ils proviennent d'un anneau nébulaire qui devait autrefois entourer le soleil; d'autres enfin, - en particulier Olbers qui, dès 1830, émit le premier cette hypothèse - qu'ils sont les débris d'une planète qui aurait explosé jadis pour des raisons inconnues. Telle est la raison pour laquelle cette hypothétique planète reçut depuis le nom de "planète d'Olbers". L'astronomie contemporaine accorde néanmoins à cette dernière hypothèse la plus grande probabilité. Mais l'éloignement d'un tel événement dans l'espace et dans le temps le soustrait évidemment à toute tentative de démonstration matérielle.

Il n'en est que plus remarquable que nous ayons pu obtenir, en provenance d'une tout autre source que l'observation de la nature matérielle, quelques informations relatives à cette ancienne catastrophe du monde cosmique, catastrophe qui autrement se soustrairait à toute reconstitution.

Ce thème est apparu tout d'abord à plusieurs reprises dans l'œuvre d'un mystique autrichien nommé Jacob Lorber qui, vers le milieu du siècle dernier, reçut par la voie de l'inspiration des messages relatifs à de nombreux mystères de la création. Dans son œuvre intitulée "Le Grand Evangile de Jean", œuvre qui comprend dix volumes, on trouve à plusieurs reprises des indications au sujet d'une ancienne grande planète de notre système solaire. Cette planète, à la suite des menées d'une humanité techniquement très évoluée, mais devenue moralement foncièrement mauvaise, fut la proie de la folie destructrice de l'humanité qui l'habitait.

Il est en l'occurrence d'un grand intérêt de confronter les indications de Lorber relatives à la constitution de cette planète, et les constatations de l'astronomie au sujet des astéroïdes actuellement connus. Lorber écrit entre autre ce qui suit:

"Au début de la sixième période terrestre, cette planète, plus tard anéantie, orbitait, entourée de ses quatre satellites, entre Mars et Jupiter. Au point de vue dimensions, elle était proche de Jupiter, mais elle possédait cependant une atmosphère plus haute, de même qu'une inclinaison de ses pôles plus accentuée, ce qui lui conférait

une orbite plus oblique autour du soleil. Lorsque intervint sa destruction, son explosion divisa l'ensemble de la planète en de nombreux morceaux plus ou moins volumineux. Seuls ses quatre satellites demeurèrent entiers [*Ce sont les 4 plus gros astéroïdes encore aujourd'hui observables. (Note de M. Kahir)*]. Mais, du fait qu'ils avaient perdu leur centre gravitationnel, leur mouvement sombra dans le désordre, et ils s'éloignèrent de plus en plus les uns des autres parce que, à la suite de l'explosion, ils subirent une forte poussée due à la déflagration. Les débris de la planète centrale se dispersèrent dans le vaste espace compris entre Mars et Jupiter. Un grand nombre de plus petits débris s'éloignèrent encore davantage. Quelques-uns tombèrent sur Jupiter, d'autres sur Mars, quelques-uns même sur la Terre, la Lune, Mercure, Vénus et le Soleil. Sur les débris, il n'y a plus de vie organique, seulement l'érosion et une lente désintégration."

Lorsque Lorber écrivit ces lignes reçues par métagnose, aux environs de 1850, à l'exception des quatre grands astéroïdes découverts entre 1801 et 1807 et de quelques autres planétoïdes repérés en 1845, **il n'existait pas encore la moindre trace des très nombreux débris cosmiques qui par la suite étonnèrent tant les astronomes.**

Le même cas se présenta pour la planète Neptune, dont la dimension, la constitution, l'éloignement, le temps de révolution, etc., sont minutieusement décrits dans l'œuvre de Lorber intitulée "Le soleil naturel" œuvre dont la parution prouvée date de 1842, **alors que cette même planète fut aperçue pour la première fois à Berlin en 1846 par l'astronome Galle.** Celui-ci la trouva d'ailleurs presque exactement au point annoncé par les calculs de Leverrier, et le jour même où Leverrier publiait son ouvrage, c'est-à-dire quatre ans après la parution du livre de Lorber. Voilà de bien singulières "coïncidences" !

A ceux qui doutent encore de l'existence des facultés parapsychologiques de l'être humain, ces faits historiquement prouvés devraient donner quelque peu à réfléchir. Le lecteur intéressé par ce qu'écrivit Lorber au sujet de l'humanité qui habita la planète anéantie, et au sujet des raisons de son explosion, pourra en prendre connaissance dans l'ouvrage intitulé "Vision Spirituelle du Cosmos" [*Der Kosmos in geistiger Schau*]. *Ouvrage non traduit en français*].

Une image complémentaire de cette description cosmique fut

reçue au début de ce siècle par Léopold Engel qui vivait alors à Berlin. A bien des égards, Engel fut un esprit très proche de Lorber. Son livre intitulé "Mallona" - le présent ouvrage - fut écrit à l'aide d'une méthode de perception plus ou moins semblable à celle de Lorber, mais d'une façon néanmoins quelque peu différente. Il se servit d'un médium, ou paragnoste, qui possédait au plus haut degré cette faculté que les parapsychologues nomment la vision psychométrique. Dans son avant-propos, l'auteur donne toutes les indications sur la manière dont son livre fut écrit. L. Engel rassembla en un tout chronologiquement ordonné la longue suite de clichés qui se déroulèrent devant l'œil spirituel de la voyante, comme un film vivant, qu'elle décrivit par moment dans une transe médiumnique fort animée.

C'est ainsi que ce livre donne une parfaite image rétrospective d'un événement éloigné dans l'espace, l'image d'une catastrophe cosmique qui se déroula à une époque perdue dans la nuit des temps : l'anéantissement d'une planète par le genre humain qui l'habitait et à qui elle devait servir de séjour jusqu'à ce que les hommes aient parachevé leur évolution spirituelle. Un des mystères de la création fut ainsi dévoilé aussi bien à Lorber qu'à Engel. Le rôle que devait jouer cette ancienne planète est aujourd'hui dévolu à notre Terre où fut transplantée une partie des esprits humains qui habitèrent la planète explosée. Une fois de plus, l'occasion leur est offerte d'atteindre le but devant lequel échoua jadis l'humanité de Mallona.

La planète détruite continue cependant de parler aujourd'hui encore un langage bouleversant, dans le firmament accessible à nos regards - il suffit de vouloir comprendre ce langage ! Ce champ de ruines dans notre voisinage cosmique n'est-il pas un grave avertissement aux habitants de la planète Terre ? C'est pourquoi les clichés spirituels qui vont suivre devraient inciter l'humanité contemporaine à connaître et à respecter l'inébranlable ordre naturel, afin de ne pas sombrer par leur propre faute dans le même désastre que les citoyens du monde de Mallona, que la tyrannie et l'avidité conduisirent à leur perte avec leur séjour cosmique.

Ce livre, "Mallona", doit être considéré comme un grave, et sans doute comme un dernier avertissement à notre humanité parvenue à un tournant cosmique. Car, pour la Terre, le temps aujourd'hui est arrivé dont le Christ aurait dit - selon l'interprétation de Lorber dans son "Grand Evangile":

"Les générations futures de votre Terre inventeront, elles aussi, d'effroyables explosifs, en plus d'une foule de moyens de destruction. Et ils causeront bien des ruines sur la Terre. Mais Dieu veillera à ce qu'ils ne les utilisent pas à de trop grandes profondeurs. C'est pourquoi un anéantissement total de votre planète n'aura **pas** lieu, bien que d'immenses destructions locales seront à coup sûr provoquées. Les hommes seront pris d'angoisse, de peur et d'une affliction indescriptibles ; beaucoup sécheront de frayeur et seront dans la crainte des malheurs qui fondront sur la Terre..." [*A rapprocher avec les paroles de Jésus dans les Evangiles cf. Mathieu XXIV*]

Sans doute ces lignes n'annoncent-elles pas un anéantissement du monde, à l'encontre de ce que prédisent maints faux prophètes d'aujourd'hui. Cependant, même la plus vive imagination est incapable de se représenter les conséquences que sont capables d'avoir pour l'humanité des catastrophes qui n'auront "QUE" des dimensions continentales. Il importe de se préparer intérieurement et matériellement à de tels événements. Car tous les prophètes authentiques, c'est-à-dire ceux qui ont puisé à des sources véritablement spirituelles depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, se sont accordés à prévoir une évolution de la culture humaine jusqu'à un tournant cosmique qui décidera de la pérennité de l'humanité. Incontestablement, l'aspect diabolique [*Voir à ce propos LA DANSE AVEC LE DIABLE, LA CUISINE DU DIABLE et LES DERNIERES CARTES DU DIABLE par Günther SCHWAB, Editions du Courrier du Livre, Paris*] de notre époque technocratique a été prévu, époque où l'usage pernicieux de l'énergie nucléaire permet à présent de voir se préciser dans un proche avenir la réalisation de semblables prévisions.

Il se trouvera certainement plus d'un lecteur qui branlera la tête devant ce que de telles idées peuvent présenter d'étrange; plus d'un qui cherchera à prouver à l'aide d'objections astronomiques, physiques, archéologiques, et sans doute même théologiques, que le récit de Mallona n'est pas digne de foi et qui cherchera même à réfuter l'existence des phénomènes supra-sensoriels. Que chacun prenne à l'égard de ces faits la position que lui permet sa capacité de compréhension. Car les enseignements spirituels issus de la Tradition et de la Prophétie ne veulent pas imposer de nouveaux dogmes de foi, mais ils veulent au contraire unir les fruits de la recherche scientifique et les enseignements religieux avec les plus anciennes connaissances, dont les œuvres d'un Jacob Böhme, d'un Swedenborg

et d'un Lorber attestent l'existence, de même que les écrits de Leopold Engel.

Malgré de gigantesques télescopes, malgré l'analyse spectrale et la photographie céleste, jamais ces instruments matériels n'ont permis de jeter un regard sur l'essence profonde de l'univers cosmique. Et ce ne sera pas davantage possible dans l'avenir parce que ce qu'il y a d'essentiel dans le Macrocosme repose, telle une reproduction, dans l'être intime du Microcosme, c'est-à-dire dans l'esprit humain.

"Tout ce qui passe n'est que symbole !" disait Goethe. Et c'est ainsi que le sens profond du drame de la fin d'une planète est, certes, une réalité, mais n'est, simultanément, que le reflet de la Vérité éternelle qui agit derrière elle...

Aujourd'hui, l'homme de notre Terre se trouve également sous le signe de l'atome. Il est à nouveau placé à une croisée des chemins où son choix pourrait le conduire - non seulement lui mais son séjour terrestre, notre mère la Terre - à une destinée définitive.

Levons donc un regard lucide vers ces insistants signes célestes de notre domaine planétaire, vers ces nuées d'astéroïdes, signes visibles du caractère périssable du monde cosmique, œuvres issues de mains humaines qui furent maudites. Ils constituent un avertissement et une exhortation à nos contemporains responsables de leurs actes.

Graves et solennelles, les planètes poursuivent leur course dans l'Harmonie des Sphères. Seul, le plus grand sujet d'étonnement de la création, l'Homme, est capable de le troubler par son libre arbitre, en y introduisant la dysharmonie.

Cependant, la Volonté de Dieu est inscrite dans l'ordre cosmique, et Son Amour répare à nouveau ce que Lucifer a dévasté dans l'Homme et par l'Homme.

M. KAHIR

INTRODUCTION

par Jean CHOISEL

La "Conquête de l'Espace" est à l'humanité du XXème siècle ce que la construction de la Tour de Babel fut à l'humanité antédiluvienne. Elle est une nouvelle tentative de "**monter jusqu'au ciel**", autrement dit, une tentative de domination du cosmos à l'aide de techniques matérielles inventées par l'intellect humain, tentative qui se terminera fatalement comme jadis, c'est-à-dire dans la plus grande confusion générale.

Cette entreprise exige en effet l'investissement de capitaux de plus en plus fabuleux, prélevés sur les fonds publics, justement à l'époque où 2/3 de l'humanité meurt de faim, et au moment où la crise monétaire et économique mondiale va plonger la civilisation occidentale dans des difficultés croissantes où elle risque de s'engloutir.

Toutefois, quels que soient les espoirs des hommes, éperdus d'admiration devant les incontestables prouesses de la technologie moderne, les succès enregistrés lors des premiers vols pour la conquête de l'espace ne devraient pas nous faire oublier les innombrables difficultés qui restent encore à surmonter pour vaincre réellement l'espace et la nature, comme l'homme moderne a la prétention de le faire.

Nous n'en voudrions donner ici que quelques brefs exemples : c'est seulement après avoir fait pendant un temps assez long l'expérience de l'apesanteur dans l'espace que l'homme a vraiment compris l'importance physiologique de la gravitation, Soustrait à son influence, le corps humain est sujet à de nombreux troubles : le nombre des globules rouges décroît, le sang s'accumule dans le thorax, les parois des cellules s'affaiblissent, les muscles (y compris le muscle cardiaque) perdent leur tonus, leur vigueur, tandis que les os éliminent le calcium qui les constitue et deviennent de plus en plus minces et fragiles.

Au cours des huit jours que Gémini V a passé sur orbite terrestre, les cosmonautes Cooper et Conrad ont éliminé 24% des minéraux qui constituaient leur squelette. Pratiquement le quart, rien qu'en huit jours ! Les choses se passent comme si l'espace imposait à ceux qui tentent d'y vivre l'état de désincarnés !

Lors de missions spatiales ultérieures, l'exercice physique que l'on recommanda aux astronautes de pratiquer, ainsi qu'un régime riche en calcium, ont permis de compenser en partie cette déperdition. Mais celle-ci n'en demeure pas moins préoccupante.

Imperceptiblement affaibli par un séjour de 23 jours dans l'espace, le cœur des trois cosmonautes soviétiques de Soyouz 11 qui, dans l'apesanteur, accusait pourtant un fonctionnement en apparence normal, cessa brusquement de battre lors de la décélération violente de 5 G qu'il lui fallut vaincre au moment du retour sur la Terre.

Un organisme encore peu affaibli par un court séjour dans l'apesanteur est capable de surmonter la pénible, mais brève, épreuve de la décélération, lors du retour sur Terre. Mais, plus longtemps dure le séjour dans l'espace, plus affaibli revient l'organisme, parce qu'il n'a pratiquement plus d'efforts à faire pour accomplir ses fonctions physiologiques normales, du fait de l'absence de pesanteur. De là provient d'ailleurs la sensation d'euphorie qu'éprouvent maints cosmonautes dans l'espace.

Pour vaincre cette difficulté, on a envisagé de construire des stations spatiales auxquelles serait imprimé un mouvement de rotation sur elles-mêmes pour créer, par la force centrifuge ainsi engendrée, une pesanteur artificielle. Mais si cette technique peut être appliquée aux stations spatiales, elle ne peut l'être aux vaisseaux cosmiques, qui sont appelés à sillonner l'espace pendant des durées d'autant plus prolongées que seront plus grandes les distances à parcourir.

Même si l'homme arrivait à résoudre ces difficultés, il est à craindre que la gravitation l'empêche néanmoins d'aller visiter toutes les planètes sensiblement plus importantes que la Terre. Sur Jupiter, par exemple, dont la masse est 318 fois celle de la Terre, la pesanteur à la surface est si intense qu'un astronaute, revêtu d'une combinaison spatiale comme celle qu'il porte actuellement, y pèserait près de 500 kilos.

Quoi qu'il en soit, si l'on peut sans effort l'imaginer se posant (mais dans quelles conditions !) sur une telle planète, on n'est pas encore en mesure de concevoir un appareil propulsif assez puissant pour lui permettre de la quitter.

Par ailleurs, il semble que Mercure, et peut-être Vénus, opposeront aux investigations humaines des températures positives qui feraient cuire les astronautes dans leurs combinaisons spatiales comme un poulet dans une cocotte. Tandis que, au contraire, les températures négatives qui règnent sur les planètes lointaines les réfrigèreraient comme un morceau de viande placé au congélateur. Seules les conditions qui semblent régner sur Mars permettraient peut-être à l'homme d'y faire une incursion.

Les limites physiques entre lesquelles la vie du corps humain peut se maintenir sont en effet très étroites. Cela ne signifie certes pas qu'il ne puisse exister dans l'univers, au-delà de notre système solaire, d'autres planètes où la Vie ait pu s'épanouir. Mais cela veut dire que, vu les distances qui nous en séparent - et par conséquent, le temps qu'il faudrait pour les parcourir - une vie humaine ne suffirait pas au voyage aller et retour, à supposer qu'il soit possible. Ce que les exigences de notre physiologie rendent vraisemblablement peu probable.

Est-ce à dire que l'esprit humain est à jamais rivé à la planète Terre, et à sa plus proche banlieue ? Ce n'est pas certain. Cela veut dire seulement que les limites des facultés physiques et intellectuelles de l'homme sont proches d'être atteintes. Mais ses facultés spirituelles ne sont pratiquement pas encore entamées.

Au cours de cette semaine de juillet 1969 où, pour la première fois dans l'Histoire humaine, deux terriens posèrent le pied sur la Lune, le numéro 1055 de PARIS-MATCH publia un article intitulé: **"Lindbergh, le héros de l'Atlantique, nous parle du héros de l'espace"** Cet article, signé de Lindbergh lui-même, est hautement significatif d'une mutation dans la recherche de voies nouvelles. Mais, parce qu'il est trop long pour être reproduit ici **in extenso**, nous en extrayons seulement quelques passages parmi les plus importants.

"Mes années au Rockefeller Institut m'ont entraîné dans un long cheminement de la pensée. Elles m'ont apporté la conviction que le cycle de la vie et de la mort est une loi fondamentale de l'évolution biologique, et que l'immortalité physique n'est pas souhaitable, quand

bien même il serait possible de l'obtenir. Les mécanismes de la vie me semblèrent moins dignes d'intérêt que ses aspects mystiques. A ce point de mes réflexions, je m'attachais à l'étude des phénomènes supra-sensoriels, et je pris l'avion pour l'Inde, avec l'espoir de jeter un regard sur les pratiques du Yoga. (...)

"Voici qu'à nouveau j'essaye de lire dans le futur. Quel voyage pourra nous porter un jour au-delà du système solaire ? Quels engins pouvons-nous imaginer, si nous voulons qu'ils surpassent la portée des fusées, comme celles-ci ont déjà surpassé les limites imposées à l'avion ? La science prouve que les engins spatiaux ne pourront jamais atteindre la vitesse de la lumière. Et, même le rayon lumineux n'a le temps de franchir qu'une faible portion de l'univers pendant toute la durée d'une existence humaine. Dans le cosmos, les distances sont telles que nos explorations **physiques** seront limitées aux planètes gravitant autour du Soleil. (...)

"Nous sommes bloqués, parce que le temps nous fait défaut, comme autrefois l'air nous manquait pour faire voler plus haut les avions. Mars et Vénus marqueront les bornes de nos reconnaissances spatiales, à moins que nous ne parvenions à briser les lois de la physique.

"Pourtant, en définissant ces jalons extrêmes de nos voyages planétaires, est-ce que nous ne sommes pas en train de forcer notre chemin vers une autre ère, à la manière dont l'aviation a préparé la route de l'espace ? Et ce nouveau règne ne va-t-il pas surpasser l'ère de la science autant que celle-ci surpassa les temps de superstition ? En suivant les chemins de la connaissance, notre esprit s'éveille de plus en plus à des mystères qui dépassent l'entendement scientifique. Je crois que les grandes aventures du futur nous attendent dans ces directions à peine esquissées. Je pense à des voyages inconcevables pour le rationalisme du XX^{ème} siècle, à travers les galaxies lointaines, ou vers des régions extérieures, aux frontières de l'espace et du temps.

"Je pense que pour hâter l'avènement de cette époque, il ne faut pas utiliser notre science à construire des engins servant au transport mécanique de la vie physique, mais appliquer notre savoir à pénétrer l'essence propre de la Vie. Considérer l'infini et regarder l'évolution sans limite de toutes les propriétés qui ont engendré la conscience, le corps, l'esprit de l'homme. **Je crois fermement qu'une telle recherche est pour l'humanité la condition même de sa survie.**

"En effet, la science et la technique nous enseignent qu'après les millions d'années d'une évolution fructueuse, la vie humaine se dégrade dans son contenu génétique et dans son environnement, à un rythme dont la croissance exponentielle est alarmante. **Il semble fondamentalement que nous soyons plutôt en train de rétrograder que d'avancer.** Il nous suffit de regarder autour de nous pour vérifier le fait: les villes devenant des mégapoles, le viol de la Nature, la pollution de l'air, de l'eau, du sol; de voir le crime, le vice et le mécontentement s'étendre comme un cancer sur notre monde. Est-ce que cela annonce une fin ou un commencement ? La réponse dépend, évidemment, de notre lucidité, et de l'action que nous entreprendrons. (...)

"Si nous pouvions allier notre savoir à la sagesse de la Nature, si nous pouvions nourrir la civilisation par des racines enfoncées dans l'humus primitif, il semble que les possibilités de l'homme n'auraient pas de limites. Par l'essor de sa conscience et par sa faculté de concevoir sa propre élévation, il peut accéder au miracle : quel nom plus juste pourrions-nous trouver que celui de "Dieu" pour désigner ce miracle ? Dans ce pacte d'alliance, pressenti par l'intuition, mais toujours si faiblement perçu par la raison, la connaissance est apte à poursuivre plus loin sa découverte, sans avoir besoin que la vie physique l'accompagne.

"Apprendrons-nous alors que, malgré son rôle essentiel, la vie physique n'est qu'une étape au milieu de cette évolution cosmique à laquelle s'éveille à peine notre conscience en progrès continue ? **Découvrons-nous que c'est précisément sans vaisseaux de l'espace que nous pourrions atteindre les galaxies,** et seulement sans le secours du cyclotron que nous pourrions connaître l'intérieur de l'atome ? Pour se risquer au-delà des prouesses accomplies par cet âge de la physique prodigieuse, les enseignements de nos sens doivent s'ASSOCIER AU SUPRA-SENSORIEL. Je soupçonne que chacun de ces moyens de la connaissance se révélera comme un aspect particulier de l'autre. Je crois que nous irons vers les grandes aventures du futur en appliquant à de pareils concepts notre aptitude à "sentir" en même temps que le pouvoir de la pensée."

Charles LINDBERGH

Ainsi, comme Ch. Lindbergh le suggère clairement dans cet article, pour accéder à un stade plus avancé de cette évolution (qu'il n'est pas au pouvoir de l'être humain d'interrompre), il va falloir que

l'homme développe en lui ces facultés profondes qu'il a jusqu'à ce jour lamentablement laissé périliter, en n'accordant unilatéralement tous ses soins qu'à ses seules facultés intellectuelles, grâce auxquelles la fantastique évolution technologique contemporaine prit l'essor que l'on sait. Avec les conséquences que l'on voit: pollutions de l'eau, de l'air, des mers, des sols, de l'alimentation humaine et animale, du psychisme des populations, etc., etc.

Les limites du développement purement intellectuel et matériel vont ainsi bientôt être atteintes. Mais pas pour autant les limites humaines, puisque le domaine de l'esprit est pratiquement encore presque vierge de toute recherche approfondie.

Citant, dans LE GRAND VIRAGE, une phrase prononcée par le célèbre biologiste Sir Julian Huxley lors d'un congrès international organisé à Chicago en 1959, à l'occasion de la célébration du centenaire de la publication du livre de Ch. Darwin DE L'ORIGINE DES ESPECES, nous avons déjà souligné l'importance que va devoir prendre la recherche fondamentale en ce domaine, afin que l'évolution progressive de l'humanité puisse se poursuivre et ne se termine pas par la pollution et le saccage généralisé et définitif de toute notre planète et, du même coup, par la fin du genre humain tout entier.

Sir Julian Huxley déclara en effet lui aussi : "Bien qu'il doive à la pensée son actuelle position dominante, l'homme en ignore encore presque tout. L'exploration de l'esprit commence à peine. Elle sera la principale tâche de l'ère qui s'ouvre devant nous, comme l'exploration du globe a été celle des siècles précédents. Cette exploration psychologique nous réserve sans doute autant de surprises qu'autrefois la découverte du monde, et il est certain qu'elle offrira à nos descendants de nouvelles et innombrables possibilités d'enrichissement et d'accomplissement.

Dans un livre intitulé PROBLEMES DE L'AME MODERNE (Buchen-Chastel), le psychologue suisse C.G. Jung écrivit de son côté :

"Je suis convaincu que l'exploration de l'âme humaine est la science de l'avenir. La psychologie est encore au début de son développement. Elle est en quelque sorte la plus jeune des sciences naturelles, mais celle dont nous avons le plus besoin. Il devient en effet toujours plus évident que ni la famine, ni les séismes, ni les microbes, ni le cancer ne constituent le plus grand péril pour

l'homme, mais que **c'est l'homme lui-même**. Et pourquoi ? Parce qu'il n'y a pas de protections suffisantes contre les épidémies psychiques, infiniment plus dévastatrices que les pires catastrophes de la nature. Il faudrait donc que les connaissances psychologiques se propagent à tel point que les hommes puissent voir d'où vient la grande menace."

En conséquence d'une culture intensive et exclusive des seules facultés intellectuelles de l'être humain, et d'une omission quasi totale de toute culture de ses facultés psychiques et spirituelles, notre siècle est en effet devenu celui où l'homme a acquis plus de connaissances sur la matière que sur lui-même. Ce qui fit écrire à Jung, dans le même ouvrage: "Notre psychologie est encore aussi rudimentaire que la chirurgie au XIIIème siècle."

C'est presque la même réflexion que le Dr. Alexis Carrel porta dans son "Journal" en juillet 1927 : "La psychologie est à ses débuts, c'est la science la plus importante qui soit." Dans son célèbre ouvrage L'HOMME CET INCONNU, il consacra quelques pages à ces aspects méconnus de l'homme, que tant de savants se refusent d'aborder, souvent par crainte de devoir remettre complètement en question l'image qu'ils se sont péniblement forgée de la nature de l'homme. Alexis Carrel note ainsi, entre autre:

"L'existence de la clairvoyance et de la télépathie est une donnée immédiate de l'observation. Elle est, comme la plupart des phénomènes métapsychiques [*Métapsychique et parapsychologie sont deux termes synonymes. Le premier étant plus ancien que le second.*], contestée par la plupart des biologistes et des médecins. Cette attitude des savants ne peut être blâmée. Car ces phénomènes sont fugitifs. (...)

"Ils sont enfouis dans la masse immense des superstitions, des mensonges et des illusions de l'humanité. Bien qu'ils aient été signalés dans tous les pays et à toutes les époques, la science s'est détournée d'eux. Cependant, l'observation nous montre qu'ils constituent une activité normale, quoique rare, de l'être humain. (...)

"La métapsychique ne diffère pas de la psychologie et de la physiologie. Son aspect peu orthodoxe vient de ce qu'elle est mal connue. On a essayé, cependant, avec un modeste succès, d'appliquer à son étude des procédés scientifiques. La Society for Psychical Research fut créée à Londres en 1882, sous la présidence de Henry

Sidwick, professeur de philosophie morale à l'Université de Cambridge. L'institut Métapsychique International, reconnu d'utilité publique en 1919 par le gouvernement français, a été organisé à Paris, sous les auspices du grand physiologiste Richet, découvreur de l'anaphylaxie, et aussi d'un savant médecin, Joseph Teissier, professeur de médecine à l'Université de Lyon."

Dans un ouvrage intitulé AUX FRONTIÈRES DE L'AU-DELÀ (Bernard Grasset), Jean Labadié raconte que, au terme d'une conversation qu'il eut avec le Dr. Carrel sur les phénomènes de télépathie et la connaissance "paranormale", il se hasarda à demander conseil au grand savant:

- Faut-il parler de ces choses?

- Bien sûr, puisque vous les avez éprouvées, répondit Carrel.

- Mais les savants patentés se cabrent !

- La belle affaire ! Etes-vous sûr que dans vingt ans l'on se préoccupera encore de leur opinion ? Tandis que de l'esprit et de l'âme...!

"J'avais compris. De l'esprit et de son existence, on parlera toujours, quelle que soit l'opposition irritée de ceux qui, savants ou non, considèrent la question comme une injure personnelle", conclut Jean Labadié.

Les raisons pour lesquelles, jusqu'à présent, les recherches parapsychologiques n'ont été abordées que par une très faible minorité d'hommes de science sont évidentes: la mentalité de la plupart des savants contemporains n'est pas adaptée à leur objet.

Bien que, depuis des temps immémoriaux, la sensibilité et l'expérience populaire considèrent comme naturelle et évidente l'existence de phénomènes universellement constatés et aussi courants que la voyance, la télépathie, les prémonitions, etc., l'étude réellement objective des facultés psychiques de l'homme s'est toujours heurtée à de fortes résistances, pour ne pas dire à l'ostracisme de la plupart des corps dits savants. C'est que, en effet, cette étude des facultés paranormales de l'être humain se prête mal aux structures mentales des chercheurs contemporains, et aux habitudes expérimentales qui en découlent. Cette étude ne peut être en effet que très difficilement soumise à une systématisation. Car une répétition

sur commande des phénomènes observés, ainsi qu'on peut y procéder dans les sciences physiques, est le plus souvent complètement impossible.

Or, la mentalité des chercheurs contemporains est avant tout une mentalité systématique, gouvernée par des fonctions purement intellectuelles. A l'article "Système", le Larousse donne la définition suivante:

"Système : réunion de principes liés ensemble de manière à établir une doctrine."

Malheureusement, chacun sait combien toute "doctrine établie" et unanimement acceptée (à tort ou à raison) court le risque de se pétrifier dans des dogmes rigides, au mépris de toute observation du réel, que cette doctrine ne pourrait expliquer. Et le Larousse d'ajouter:

"Esprit systématique : esprit qui, dominé par certaines idées, veut en faire partout l'application."

Cette "domination de certaines idées", héritées des conceptions matérialistes du XIXème siècle, qui prévalent encore aujourd'hui chez beaucoup, fait des savants qui ont relégué dans le "domaine des fables" l'existence pourtant observable des facultés paranormales de l'être humain, des expérimentateurs le plus souvent inaptes à l'étude que certains d'entre eux eurent parfois l'ambition d'entreprendre, parce qu'il leur est impossible d'appréhender avec leur seule intellectualité, **exclusivement tridimensionnelle**, des domaines aux dimensions différentes.

C'est la propre incapacité de perception des matérialistes invétérés, même de bonne foi (sans parler, bien entendu, de ceux qui sont de mauvaise foi) qui les rend incapables de concevoir, et par conséquent d'admettre, ce qu'eux-mêmes sont dans l'impossibilité de saisir. De même qu'il est impossible à un aveugle de naissance de concevoir les couleurs, parce qu'il ne les a jamais vues ; ou à un Touareg de se représenter la neige, s'il n'en a jamais observé.

Le scientifique matérialiste est un homme qui, n'ayant développé **que** ses seules facultés intellectuelles, a borné ses connaissances au seul domaine matériel, à la perception exclusive duquel son intellect est adapté. Il n'est donc pas possible de tenir compte de ses opinions dans des domaines qui dépassent celui auquel il s'est lui-même limité.

Pourtant, paradoxalement, au cours des quinze dernières années, ce sont les études effectuées sur les structures profondes de la matière qui ont conduit nombre de physiciens à un renversement complet des conceptions matérialistes passées. C'est ainsi que le Prof. G.B.C. Stuckelberg, de la Commission à l'Energie Atomique Suisse, a pu écrire dans la revue "Industries Atomiques" (janvier 1958):

"Il existe d'autres univers que le nôtre, qui n'ont, pour des raisons topologiques. aucun point de contact, sauf celui que l'on peut établir par ces phénomènes de télépathie, que les psychologues commencent à admettre." Phrase à rapprocher de celle de Lindbergh que nous citons plus haut. ("Découvrons nous que c'est (...) seulement sans le secours du cyclotron que nous pourrions connaître l'intérieur de l'atome ?")

Dans cette recherche, les chimistes et les physiciens sont généralement beaucoup plus en retard que les médecins et les psychologues qui ont l'homme pour objet de leurs études. Néanmoins, depuis plus d'un siècle, l'exploration de l'esprit humain, de l'âme humaine et de leurs facultés ne cesse de susciter l'intérêt de chercheurs toujours plus nombreux dans tous les pays du monde, même de l'autre côté du "rideau de fer".

C'est ainsi que furent fondés dans plusieurs pays des Instituts de Parapsychologie. Certains des chercheurs qui y travaillent se sont fait une solide notoriété dans le monde savant contemporain, à cause du sérieux de leur expérimentation de leur probité intellectuelle et de la rigueur des résultats qu'ils ont constatés et signalés.

En France, trois grands noms de parapsychologues, à la direction de l'Institut Métapsychique International, ont marqué les étapes évolutives de l'étude des phénomènes paranormaux: G. Geley, E. Osty et R. Warcollier. A l'heure actuelle, l'Institut présidé par le Dr. Marcel Martiny, professeur à l'Ecole d'Anthropologie, compte parmi ses membres des médecins, des physiciens, des biologistes, des philosophes et d'autres chercheurs de différentes disciplines. Il se compose de plusieurs commissions chargées d'étudier, de manière scientifique, les phénomènes médiumniques, les guérisons paramédicales, la parodynamique, la télépathie, les prémonitions, etc.

Des études semblables sont poursuivies à l'étranger dans des Instituts analogues, ou même dans des Universités. Parmi les plus connus, citons le Prof. J.-B. Rhine, de l'Université américaine de

Duke; le Prof. Tenhæeff, fondateur de l'Institut de Parapsychologie d'Utrecht; en Allemagne, à Fribourg en Brisgau, le Prof. Bender; en Angleterre, à l'Université d'Oxford, le Prof. Soal; en U.R.S.S., les Dr. Gulyaev et Vassiliev, de l'Institut de Physiologie de Leningrad, etc.

Déjà avant et entre les deux dernières guerres mondiales, nombre de savants authentiques avaient effectués des expériences probantes et rigoureusement contrôlées. Mais le temps ne semblait pas venu de tirer pour un plus vaste public les conclusions qu'imposait leur expérimentation. Parmi ces chercheurs célèbres, ne citons que quelques grands noms : le colonel de Rochas, l'astronome Camille Flammarion, le Prof. Ch. Richet, etc.

A notre époque, même la grande Presse s'est finalement mise à publier des articles, plus ou moins sensationnels il est vrai, sur les phénomènes de télépathie, d'extériorisation de la sensibilité, de télékinésie, de voyance, sur des cas extraordinaires de stigmatisation, bref sur des faits généralement désignés sous le terme de paranormaux.

Ainsi, le mensuel "Le Monde et La Vie", de mars 1963, publia un article signé d'Aimé Michel, intitulé: "L'âme peut-elle quitter le corps?". Dans cet article, l'auteur décrit plusieurs cas récents de bi-location par lesquels on dut constater la possibilité pour certaines personnes de sortir de leur corps et, en état de transe, de se rendre à de grandes distances pour y observer certains faits, avant de réintégrer leur corps et de raconter ce qu'elles avaient observé. Ce qui est exactement ce que fit la voyante qui raconta l'histoire de MALLONA. A ceci près que, non contente de se mouvoir dans l'espace, elle le fit simultanément dans le temps. Ce qui n'est d'ailleurs pas un fait unique.

Des périodiques de vulgarisation scientifique comme SCIENCE ET VIE abordèrent à leur tour ces domaines - ce qui était absolument impensable il y a seulement 30 ans. Une revue d'avant-garde comme PLANETE rendit compte également de plusieurs expériences récentes, dans plusieurs numéros.

Bref, l'idée que l'être humain porte en lui bien plus de facultés et de sens que ceux qui sont officiellement reconnus de nos jours, cette idée fait son chemin. Et elle se trouve solidement confirmée par des faits nouveaux (et cependant vieux comme le monde !) qu'étudient avec impartialité un nombre toujours plus élevé d'hommes formés

dans les disciplines les plus diverses.

Indifférente à l'ostracisme qu'une certaine "science officielle" jette sur les faits étudiés dans les Instituts de Parapsychologie - faits qui imposeraient à de nombreux savants de sortir du conformisme matérialiste dans lequel ils sont embourbés, s'ils acceptaient de s'en préoccuper - la police de différents pays utilise déjà avec d'excellents résultats certains "métagnomes" particulièrement brillants, recourant pour leur recrutement aux Instituts de Parapsychologie. Ainsi, par exemple, le célèbre Gérard Croisset [*Dont une expérience fut relatée à la télévision dans l'émission intitulée "Les Dossiers de l'Etrange"*] qui, ayant maintes fois collaboré avec la police hollandaise, s'est finalement spécialisé dans la recherche des enfants disparus.

Il est bien évident que, lorsque l'on a recours aux facultés dites paranormales de l'être humain, on a toujours intérêt à s'entourer de toutes les garanties de sérieux et d'honnêteté nécessaires, afin d'éviter de s'exposer à de graves déboires. Car les charlatans et les sans-scrupules font dans ces domaines des carrières particulièrement fructueuses. Et c'est pourquoi ils y sont fort nombreux. Mais le charlatanisme, comme le sectarisme, sont les choses les plus répandues du monde. On les trouve dans toutes les sociétés humaines, dans toutes les classes sociales, dans toutes les professions, et même dans les facultés. Souvent même chez ceux dont la respectabilité s'affiche avec le plus d'éclat [*Voir à ce propos le livre du Dr d'Autrec intitulé LES CHARLATANS DE LA MEDECINE (La Table Ronde)*].

Bien entendu, le fait que, dans de nombreux pays, d'authentiques hommes de science s'appliquent à étudier des phénomènes parapsychologiques plus ou moins semblables à celui grâce auquel MALLONA fut écrit, ne peut être considéré comme une preuve de la réalité des faits décrits par la voyante. Ce fait montre seulement que le phénomène permettant de reconstituer par voyance un événement passé, à l'aide d'un support constitué par un objet quelconque en provenance de ce passé, n'est pas un cas unique. Il en existe bien d'autres dans les annales de la parapsychologie.

Nous avons personnellement assisté à de très nombreuses expériences de ce genre effectuées à Paris, entre autre dans le Cercle de Mademoiselle Hélène Bouvier. Celle-ci a écrit sur sa vie et ses expériences un ouvrage intitulé UNE VOYANTE TEMOIGNE (Fayard). Parce que nous en avons personnellement connu l'auteur, dont

l'intégrité et les capacités ne sauraient être mises en doute, ayant trop souvent été mises à l'épreuve - y compris au sein de l'Institut Métapsychique International - nous nous permettons d'en recommander la lecture à toute personne intéressée par les aspects concrets et pratiques de la voyance et de la parapsychologie.

Ce petit livre est d'ailleurs préfacé par Gabriel Marcel, de l'Institut, et cautionné par une série d'attestations de personnalités parmi lesquelles des professeurs, un commissaire général à la Marine, des médecins, des avocats, etc.

A toute personne désireuse d'approfondir l'étude des phénomènes parapsychologiques, nous pouvons également recommander le livre récent, bourré d'observations, du Prof. Robert Tocquet, professeur à l'Ecole d'Anthropologie, intitulé LES POUVOIRS SECRETS DE L'HOMME.

Il faut à présent également signaler deux des articles parus en 1963 dans le numéro 8 de la revue PLANETE, articles que nous reproduisons ci-après parce qu'ils apportent non pas, répétons-le, une preuve de l'authenticité de l'histoire de MALLONA telle qu'elle est racontée dans le présent ouvrage - ce qui ne sera jamais scientifiquement possible - mais parce que les observations scientifiques que rapportent ces deux articles donnent pour la première fois la preuve que la Vie a certainement existé sur d'autres planètes que la Terre et, singulièrement, sur les débris d'un corps cosmique disparu, débris qui tombèrent et qui tombent encore, sur notre sol, y apportant le témoignage de cette vie, comme l'un de ces débris aurait apporté, il y a bien longtemps, l'objet dont s'est servi la voyante pour reconstituer l'histoire de la planète disparue.

On verra que les déclarations de Charles-Noël Martin et du Prof. Nagy, les deux savants qui ont rédigé les articles en question (qui n'ont probablement jamais entendu parler de MALLONA), rejoignent les précisions de caractère astronomique apportées par M. Kahir, dans la préface de cet ouvrage, et que l'éventualité de l'existence passée de MALLONA s'en trouve accrue d'autant.

Presque inévitablement, le lecteur se posera sans doute encore la question : Quand cette fantastique explosion d'une planète de notre système solaire a-t-elle donc pu se produire ? Dans un article paru dans la publication LA VIE CLAIRE, en mars 1968, le Prof. R. Lautié, docteur ès-sciences, fait observer à ce propos :

"On n'a jamais trouvé de météorites **fossiles**. Par exemple, dans nos mines de charbon, si bien exploitées depuis deux siècles, et qui datent du carbonifère, on n'en rencontre aucune. **Pour la Terre**, elles n'existaient pas avant cette période, donc avant deux cent quarante millions d'années. Des êtres vivants, tels les reptiles du permien, n'ont pas pu assister à ces premiers bombardements, qui ont prouvé un cataclysme lointain survenu dans le système solaire, et qui eut une toute autre ampleur que les modestes et lentes dislocations ou dérives de nos continents. ~(..)

"Les débris éparpillés par l'explosion n'arrivèrent pas sur notre globe avant le crétacé du secondaire. **Il semble aujourd'hui** qu'ils commencèrent à le bombarder à partir de **l'Oligocène**, voilà tout au plus quarante millions d'années. Par contre, les hommes préhistoriques n'étaient pas au rendez-vous."

Arrêtons là cette citation d'un article qui mériterait cependant d'être cité en entier. Avant de terminer cette introduction déjà trop longue, nous voudrions signaler une dernière coïncidence en rapport avec le sujet qui nous occupe.

Lorsque, en décembre 1959, le film d'épouvante intitulé LE DERNIER RIVAGE fut projeté le même jour et pour la première fois, simultanément dans 17 capitales du monde, afin de tenter de mettre en garde les hommes de toute la Terre face à l'éventualité d'une destruction généralisée de notre planète à la suite de l'éclatement brutal d'un conflit nucléaire entre les grandes puissances, un journal parisien, L'AURORE, publia, en date du 18 décembre 1959, sous la signature d'André Léridan, un commentaire du film dont nous extrayons le dernier paragraphe:

"De bons esprits pensent enfin que l'histoire de la Terre est faite d'éternels retours, d'un perpétuel recommencement. Mais cette philosophie, n'est-ce pas, n'a que la valeur que lui consentent les philosophes !

"**A moins que**, ... elle ne trouve aussi sa justification dans **une légende empruntée à la tradition orientale** et qui parle d'une planète dont l'orbite se situait entre Mars et Jupiter. Ses habitants, fous d'orgueil, finirent par faire sauter leur "Terre" comme éclate un fruit trop mûr. Légende... Oui, mais des astronomes ont découvert entre Mars et Jupiter une immense ceinture d'astéroïdes, d'éclats cosmiques, qui pourraient bien être les restes dérisoires d'une planète

que la sottise de ses habitants fit un jour exploser."

Beaucoup plus près de nous, en décembre 1971, le mensuel de vulgarisation scientifique SCIENCE ET VIE publia un article intitulé **"La machine à faire des planètes raconte l'histoire du système solaire"**. Voici comment Lancelot Herrismann explique le fonctionnement de cette machine :

"Dieu ne joue pas aux dés !" déclara un jour Einstein. Parfait: s'il ne s'adonne pas aux jeux de hasard, il fait donc des calculs, et il a fabriqué l'univers comme un mathématicien. Quels étaient ses paramètres ?

"En ce bas monde, dans le domaine des mathématiques, l'entité la plus proche de la divinité étant un ordinateur, c'est aux ordinateurs que physiciens, cosmologistes, astronomes demandèrent ces temps-ci : "Redites-nous donc l'histoire du monde ?"

"Il y a quelques mois, la simulation en ordinateur a été effectuée avec un grand succès, pour voir comment se forment les bras spiralés des galaxies. En quelques heures, on a vu résumer le film des schémas progressifs étalés sur des millions d'années : la galaxie se forme, il lui pousse des bras, elle se fond, se referme et se reforme autrement.

"Ce genre d'impertinence vient d'être commis à nouveau pour savoir comment les planètes se sont formées. Demiurge pour l'occasion : Stephen H. Dole, assisté par les appareils de la Rand Corporation, à Santa Monica (Californie). Les résultats sont tout aussi étonnants que la première fois.

"Dans le bol cosmique, jetez des gaz et des poussières. Les gaz interstellaires sont des atomes, ionisés ou non, d'hydrogène et d'hélium (ils constituent 98 à 99% de l'univers observable) ; les poussières proviennent d'explosions de supernovae et nuages cosmiques. C'est comme le lait et la farine de la béchamel, pour continuer à manquer de révérence.

"Seulement voilà, cette béchamel se bat toute seule. Gaz et poussières ont leurs mouvements propres; il y a des collisions élastiques, où les poussières rebondissent, ou inélastiques, où elles se groupent.

"Il se forme des grumeaux. Plus le grumeau grossit, plus sa masse augmente et son attraction gravitationnelle devient forte, attirant d'autres gaz et poussières. Ce grumeau est une proto-étoile qui s'est formée par **accrétion** (à ne pas confondre avec agrégation). En cours de formation, sa gravité augmente, surtout au centre. Sous la pression interne, le cycle thermonucléaire s'amorce, l'étoile commence à rayonner.

"(...) Ce qui est bizarre, c'est qu'il y a presque toujours de 9 à 10 planètes, "comme pour nous". Dans les exceptions, il y en a seulement 7, ou bien jusqu'à 12. Les planètes les plus proches du Soleil ont une forte densité et sont petites, les intermédiaires, énormes et gazeuses. Plus loin, il y a deux à trois planètes, gazeuses aussi, mais de forte densité.

"Tout cela, c'est à peu près exactement comme notre système solaire; les relations entre les distances moyennes sont analogues à la fameuse relation empirique, de caractère arithmétique, dite de Titius-Bode."

Et l'article de L. Herrismann se termine avec le paragraphe suivant:

"Ce qui intrigue Stephen H. Dole, c'est qu'**il manquerait une planète dans notre système**, correspondant à la planète 28 de la série de Bode. Dans les modèles obtenus à l'aide des ordinateurs, sa place est toujours occupée par une planète géante moyenne, analogue à Jupiter et à Saturne, mais nettement plus petite. Où est donc passée la planète 28 ? A-t-elle été dissociée par l'action gravitique de Jupiter ? Ou bien fracassée dès le "départ" dans un choc ? Ou encore ne se serait-elle jamais formée et ses morceaux errent-ils désormais désolés, sans espoir de réunion ? La "machine" à faire l'univers le dira sans doute bientôt.

"Dole, qui s'amuse autant avec sa machine qu'un lycéen avec un billard électrique, a joué à augmenter la densité du gaz initial. Qu'a-t-il obtenu ? Une agrégation géante et unique, ou multiple, qui semble bien être l'équivalent de nos étoiles multiples, avec un cortège de petites planètes denses, du même ordre de masse que la Terre ou Mars, mais plus de petites étoiles. Non, " Dieu ne joue pas aux dés "..."

Les "hasards" se succédant parfois de façon extraordinairement singulière - les journalistes ne parlent-ils pas de "la loi des séries" en

constatant maintes étonnantes successions d'accident du même type en peu de jours? - les Editions Robert Laffont ont publié en 1971 un ouvrage de B.R. Bruss intitulé "ET LA PLANETE SAUTA...". Or, ce livre aborde exactement le même thème que MALLONA !

Enfin, le lecteur de MALLONA voudra bien se rappeler que la jeune voyante qui, au début de ce siècle, décrit les scènes qui constituent le sujet de ce livre, de même que Léopold Engel qui recueillit ses paroles, n'étaient ni l'un ni l'autre des écrivains professionnels. Ils ont entrepris la rédaction de cet ouvrage parce qu'ils considérèrent qu'ils avaient le devoir de transmettre son message d'une exceptionnelle gravité, bien qu'ils n'eussent reçu aucune préparation littéraire pour ce faire.

De là vient la naïveté de l'écriture en général, naïveté qui reflète la candeur de l'âme de la voyante, sans que l'on puisse en tirer argument pour douter de la réalité de son don. Il est au contraire bien connu qu'une certaine candeur est toujours indispensable à la réception de messages spirituels, comme le montre le fait que ce furent souvent des enfants ou, en tous cas, toujours des "simples", qui bénéficièrent de visions destinées à communiquer aux hommes quelque important message. Tous ceux qui ont étudié les phénomènes parapsychiques savent en effet quel rôle important joue la personnalité et la mentalité du médium dans la formulation et la transmission des messages qu'il reçoit.

N'étant pas l'auteur de ce livre, nous n'avons rien voulu changer à son caractère naïf, voire invraisemblable.

En terminant, beaucoup seront tenté de se demander :

- Est-il possible qu'une telle histoire soit vraie ?

Qui pourra jamais donner une réponse - positive ou négative - à cette question ? L'important, cependant, n'est pas qu'elle soit vraie ou fictive, mais qu'elle nous parvienne à une époque où nous avons, nous aussi, appris à déchaîner la formidable énergie qui anime l'univers. Car cette énergie nous met en mesure de nous détruire nous-mêmes complètement, en même temps que notre planète, si notre évolution spirituelle et morale ne rattrape pas bientôt l'immense retard qu'elle a pris par rapport à notre évolution intellectuelle et technique.

C'est en ce sens que la publication de MALLONA est importante - et c'est ce qui nous a décidé à l'entreprendre - même si elle n'est considérée que comme un conte ou une légende. Comme, par exemple, la légende de l'Atlantide ou celle de Troie, dont les ruines furent découvertes par Schliemann en 1869, après que le monde savant se fut copieusement gaussé de son intention déclarée de les découvrir. Ou encore tant d'autres "légendes" bibliques que l'archéologie contemporaine est cependant venu sortir du domaine de l'affabulation pour leur conférer une incontestable authenticité [*Voir en particulier à ce propos LA BIBLE ARRACHEE AUX SABLES par Werner Keller (Le Livre Contemporain).*]

A ceux qui ne pourront voir dans MALLONA qu'un ouvrage de pure fiction, nous nous amuserons cependant à faire observer avec un sourire complice que, depuis Jules Verne, on a maintes fois constaté que les auteurs de science-fiction avaient un singulier sens prévisionnel et que, souvent, leur imagination apparemment fantasque et débridée avait émis, ou capté (qui saura jamais ?) des idées qui se réalisèrent concrètement par la suite.

Ainsi, entre autres exemples possibles, le livre intitulé DE LA TERRE A LA LUNE, dans lequel Jules Verne fait partir son obus à destination de la Lune de Tempa, c'est-à-dire une localité qui se trouve en Floride, à la même latitude que l'actuel Cap Kennedy. Trois hommes étaient également dans l'engin décrit par Jules Verne, engin qui fit également le tour de la Lune, avant de venir se poser dans la "Mer de la Tranquillité", comme le fit Apollo XI. Enfin, au retour, l'amerrissage final aurait, lui aussi, eut lieu dans le Pacifique !!!

Certains chapitres de MALLONA rappelleront sans doute au lecteur le VOYAGE AU CENTRE DE LA TERRE de ce même écrivain, chez qui il est si difficile de discerner l'imagination de la prémonition. Même pour ceux qui n'y verront qu'une œuvre d'imagination pure, MALLONA ne devrait donc pas rester complètement dépourvu de sens profond et de signification, comme le sont souvent les contes du folklore, qui traversent les siècles précisément pour cette raison. En effet, dans tous les peuples de la Terre, on trouve de vieilles connaissances mythiques et mythologiques, un trésor de contes et de légendes fantastiques dont on sait avec certitude qu'ils ne peuvent exprimer une réalité objective, mais seulement des symboles derrière lesquels sont enfouies des vérités éternelles, parfois matérielles et concrètes (astronomiques, par exemple), et d'autres fois transcendantes. Tant il est vrai, comme l'écrivait Kipling, que

"l'imagination est une seconde mémoire"...

Quant aux lecteurs plus avertis des structures profondes de l'homme et de l'univers, ou intuitivement plus ouverts que les précédents, nous livrons à leur méditation le message profond de MALLONA, et l'avertissement solennel que, à la suite de plusieurs messages récents (ceux de Fatima et de Garabandal, entre autres), et de bien d'autres mises en garde scientifiques, philosophiques ou spirituelles, il apporte au monde de plus en plus profondément perturbé d'aujourd'hui.

Jean CHOISEL

[Oui, la vie existe ailleurs !](#)

LA DÉCOUVERTE TERRESTRE DE L'ANNEAU

La voyante nous communique sa vision. Elle voit un pays étranger qu'elle reconnaît pour être l'Égypte, grâce aux pyramides qui y sont construites. On creuse les fondations d'un temple. Les ouvriers piochent un sol dur et découvrent un bloc géant qui semble être constitué d'argile brûlée. On casse péniblement le matériau résistant et on le retire par morceaux. Les restes d'un homme à la silhouette puissante apparaissent, couchés à l'intérieur de l'argile dure et brûlée. Des prêtres viennent considérer l'étrange trouvaille. Le bloc est examiné sous leur direction. Le squelette est libéré de sa gangue résistante. Il porte à la main droite les restes d'un anneau de métal auquel tient encore une pierre gravée.

Ce signe inconnu demeura pendant de longues années un objet sacré du temple. Les Romains emportèrent ensuite la pierre en Italie et, lors des grandes invasions, elle fut volée et enterrée. Au bout de longues années, un homme la trouva. Il la fit monter sur un anneau et l'offrit à sa famille en tant qu'objet rare.

C'est cette bague qui nous parle de l'histoire passée de Mallona, la planète disparue, dont personne ne supposait jusqu'alors l'existence.

Son histoire est-elle vraie? Plus d'un sera tenté de se le demander. Ce qui importe, c'est que la découverte de Mallona cache **un avertissement**. Un avertissement que chacun peut comprendre s'il entendit parler de la chute originelle, et s'il poursuit du regard objectif **de l'esprit** l'évolution de l'humanité contemporaine...

DE LA TERRE AU COSMOS

Nombreux sont les habitants de la Terre qui, en considérant le ciel nocturne, éprouvent le désir de traverser l'espace infini et de s'élancer à travers ces mondes lumineux et lointains, qui embellissent le firmament de leur brillante splendeur. De voyager dans le système solaire, à travers ses planètes, pour savoir si sur ces mondes vivent des êtres semblables à ceux de notre Terre, et s'ils sont également

soumis aux lois de la vie végétative et intellectuelle qui régissent les hommes sur la Terre.

Mille questions nouvelles viennent à l'esprit de celui qui cherche à répondre à cette interrogation essentielle à laquelle, dans cette existence terrestre qui nous rive physiquement à notre planète, aucune réponse définitive n'a jamais pu être donnée.

L'Homme réussira-t-il jamais à découvrir les moyens qui lui permettront de se mouvoir physiquement dans l'espace cosmique? Autant que la technique puisse se développer, il semble que la sphère terrestre opposera à ce désir de s'arracher à elle en un vol audacieux et à l'aide de moyens matériels, des obstacles invincibles.

Mais il en est tout autrement de **l'esprit humain**. Lui ne procède pas de la matière, il ne trouve pas en elle son origine. Elle ne peut donc l'enchaîner, ni lui enjoindre: "Je t'ordonne de rester en deçà des frontières de mon royaume !"

Un enfant de Dieu, formé de l'essence de l'Univers, peut traverser cet univers, la patrie éternelle dont il procède et, s'il s'est affranchi de sa gangue matérielle, se voir révéler tous ses secrets.

Au plus profond de l'être nous sommes ESPRIT⁽¹⁾, enfants de Dieu depuis notre création. Nous voyons dans notre Moi spirituel le reflet de l'Esprit éternel du Créateur des mondes, devant les oeuvres duquel nous frémissons de respect, sans pour autant trembler de crainte devant Sa Toute Puissance. Car, plus nous reconnaissons combien tout ce qui émane de Sa Volonté est parfait, plus nous nous consumons d'amour pour Lui. Nous éprouvons intuitivement que Sa Nature ne nous est jamais hostile si nous ne nous opposons pas follement à elle; que tout est pour nous amical, utile, salubre lorsque l'homme reconnaît la profonde vérité des lois fondamentales de la Vie. Le Créateur et sa créature ne sont pas des êtres séparés, mais ils doivent demeurer en une communion qui mûrit les fruits les plus riches en un constant accomplissement.

Mon esprit reconnaît ainsi cette intention du plan universel, et j'ai l'audace de chercher à pénétrer les secrets de ce plan, de scruter une petite partie de celui-ci. Je m'affranchis donc des liens de mon corps physique et m'élance, avec mon corps éthérique, dans l'espace éternel, abandonnant ici-bas le monde, séjour des soucis et des joies terrestres. Avec lui, je monte sans cesse plus haut dans l'espace étincelant de soleil. Au-dessus de moi, la voûte d'un bleu profond

s'épaissit rapidement en un noir opaque, au fur et à mesure que je m'élève dans l'atmosphère de la Terre.

J'ai maintenant laissé celle-ci derrière moi et je vogue librement dans l'espace infini. Sous moi, je vois flotter l'imposante sphère terrestre dont le volume diminue de plus en plus, à mesure que je suis emportée vers un but inconnu. Le soleil ne réchauffe plus le calme de l'espace, mais il prodigue encore sa lumière, car je ne traverse pas l'ombre de la Terre qui, telle une longue quille, se perd dans l'infini.

Dans le silence de cet espace éternel, l'âme humaine est saisie de frissons, car elle éprouve ici intuitivement la fantastique puissance de l'invisible Divinité, dont la Volonté impose à toutes ces brillantes planètes de se mouvoir selon les lois que Sa Perfection a érigées. Je lui suis soumise, moi aussi, moi à qui il est permis, en tant qu'esprit humain momentanément détaché de son corps terrestre, de contempler toute cette sublimité, d'admirer les œuvres de l'Eternel.

Mon envol m'entraîne toujours plus haut. A ma droite, un monde semble venir vers moi sous la forme d'un disque brillant qui grossit peu à peu et reflète en une lueur rougeâtre la lumière du soleil. Je sais, c'est la planète Mars qui, se trouvant à ma droite, se montre à ma vue, plus proche que ne la vit jamais l'œil d'aucun astronome.

A présent, elle s'enfonce également sous moi, car je m'élève toujours davantage, à la rencontre d'un astre qui se trouve juste au-dessus de ma tête. Sous moi, j'aperçois encore le disque de la Terre; je puis encore reconnaître distinctement les tâches qui représentent les mers, les continents se dessinant en clair. Je reconnais l'Europe, semblable à une presque-île de la puissante Asie. L'Afrique et l'Amérique sont aussi encore visibles au bord de la planète.

Une force qui m'est inconnue me porte toujours plus haut. Et maintenant, maintenant grossit à vue d'œil la planète suspendue au-dessus de ma tête et vers laquelle je suis propulsée par la force qui me dirige.

Que vois-je ? Est-ce une copie de la Terre qui se présente à mes yeux ? J'ai nettement gardé le souvenir de la forme des continents terrestres et, à présent, il me semble observer une forme assez semblable, une copie de celle-ci. Est-ce une intention de la main du Créateur de cette planète qui se découvre de plus en plus à ma vue ?

Je puis à présent reconnaître deux puissants continents, semblables aux deux Amériques. A cette différence près que l'isthme de Panama est absent et que l'océan s'étend entre eux sans obstacle. Sur la gauche émergent d'autres grands continents. Je me dirige obliquement vers ceux-ci, vraisemblablement pour atteindre la face de l'astre qui m'est encore cachée. Je constate alors que ce continent ressemble quelque peu aux continents asiatique et européen réunis.

La force qui me pousse me conduit du côté encore invisible de la planète, côté qui, étant à l'opposé du soleil, repose donc dans l'obscurité. Me rapprochant toujours plus de la surface, la courbure gigantesque de la planète occupe à présent l'horizon presque entier. Je vais seulement pouvoir apercevoir ce qu'il y a à sa surface, car l'éloignement est encore trop grand pour que mes yeux puissent le discerner.

Vers quelle planète suis-je en train de m'élancer ainsi ? Après l'orbite de Mars, que j'ai croisé, vient normalement la zone des astéroïdes puis, après celle-ci, l'orbite de Jupiter. Mais ce n'est pas Jupiter, je devrais apercevoir ses lunes, alors que la planète que j'observe ne me semble pas posséder de satellites, comme la Terre.

Serait-ce une des plus grandes astéroïdes qui parcourent cet espace cosmique en grand nombre sur cette orbite où, pendant des années, nos astronomes ont cherché une planète sans jamais la trouver, jusqu'à ce que la puissance des télescopes permit de découvrir d'une façon certaine quelques petits corps cosmiques ? Mais sa masse me semble trop importante, et mon œil ne découvre dans l'espace aucun des nombreux compagnons de voyage qui partagent son orbite.

Qui es-tu, monde inconnu, vers lequel je me hâte ? Qui es si proche de moi que je puis à présent distinguer les nuances colorées de tes forêts, de tes plaines, des mers et des fleuves ? Dévoile-moi ton origine, ton nom !

Une réponse intérieure fait tressaillir mon âme : "Tu vois, ayant retrouvé sa forme première, ce monde autrefois grand et beau, dont les vestiges errent à présent à travers l'espace sous forme d'astéroïdes. La planète d'autrefois est dans toute sa beauté sous tes yeux étonnés, car tu dois témoigner pour elle, et révéler ce qu'aucun œil humain ne vit jamais avant toi. Il te faut regarder ce qui est advenu d'elle il y a des millions d'années, et porter témoignage du

grand Esprit universel qui laissa s'accomplir ce qu'il ne voulut pas empêcher, par amour du grand but qu'il s'agit d'atteindre."

M'approchant toujours davantage, une profonde obscurité m'entoure, une nuit noire et opaque. Je suis à présent plongée dans l'ombre de la planète et, avec une grande rapidité, je vole à présent au devant du but de mon voyage.

Traversant au passage les nuages, je respire un air vif, semblable à celui des sommets alpestres. De sombres pics se dressent vers moi, menaçants comme s'ils voulaient s'opposer à ce que je mette pied sur le pays et que j'en trahisse le secret.

Rien, pourtant, ne peut m'en empêcher. Au-dessus des montagnes, des abîmes, des volcans fumants et crachant le feu, mon vol s'apaise : le bruit des vagues se brisant contre les rochers frappe mes oreilles, de vertes prairies s'étendent sur des monts doucement vallonnés, faiblement éclairés par la lueur d'un admirable ciel étoilé et de la toute première lueur de l'aube.

A cette altitude, entourée de brumes mouvantes qui me voilent encore la vue du pays s'étendant à l'horizon, se termine mon extraordinaire voyage de la Terre à cette lointaine planète. Je me trouve sur le territoire de MALLONA, le premier monde détruit de notre système solaire.

L'ORIGINE DE L'ANNEAU

Lentement l'est rougit. Le soleil s'élève majestueusement au-dessus de l'horizon et dissipe les brumes mouvantes, qui cachent au regard des vallées profondes, les couvrant de leurs voiles jusqu'au sommet des montagnes. Le panorama devient plus lumineux. Peu à peu le paysage qui entoure le sommet le plus haut se découvre. C'est sur son versant exposé vers la mer que prend fin mon audacieux envol.

La montagne, du sommet de laquelle je regarde, est plantée jusque sur ses hauteurs d'arbres et de buissons, tels qu'il en existe aussi sur notre terre. C'est le dernier sommet d'une chaîne de montagnes imposantes et harmonieuses. A celui-ci fait suite un décor montagneux sauvage et déchiqueté, modelé par des puissances volcaniques encore en activité et dont le profil est sûrement toujours

en cours de transformation. A perte de vue, la mer est ici bordée de hauts rochers qui opposent à ses flots une barrière infranchissable. Heureusement. Car, spectacle étonnant, non loin de cette protection naturelle, le sol s'abaisse petit à petit et forme une dépression beaucoup plus basse que la mer. Malheur aux terres situées dans cette dépression, si jamais la puissante muraille de rochers venait à être rompue : les flots s'y déverseraient avec une force irrésistible et recouvriraient tout.

A l'horizon je vois s'élever des fumées, de temps en temps des flammes jaillissent, suivies d'un faible grondement souterrain. Des forces volcaniques doivent y être en action et lutter avec la mer, qui en cet endroit creuse une profonde baie. Les flots ne sont séparés là aussi du foyer de ces éruptions que par cette haute muraille de rochers qui se prolonge jusque là.

Je formais le vœu de voir ce lieu de plus près. Et voilà que, léger comme un duvet, mon corps s'élève dans les airs et atteint l'objet de mon vœu. Maintenant je connais la force qui m'a permis de quitter la Terre : c'est ma volonté, plus forte que la résistance de la matière.

Quel spectacle terrifiant que les forces de la nature lorsqu'elles sont sauvagement déchaînées ! On ne voit rien de semblable sur Terre. Maintenant je comprends que je foule un autre monde, un monde étranger. C'est ici un véritable gouffre d'enfer. Prenez tous les volcans de notre terre, entassez-les tous ensemble en un endroit et vous aurez une image du paysage qui s'étend devant moi. Ce n'est pas un gouffre unique, d'où se déversent des laves en fusion, des flammes et des fumées asphyxiantes. Non ! Aussi loin que le regard peut atteindre, s'aligne, cratère après cratère, une forge animée par de puissantes forces. C'est ici le véritable royaume de Vulcain. Il en est le maître tout puissant. Mais leur ennemi, le dieu Neptune, le seigneur de toutes les eaux, s'en approche menaçant. Toute cette région, si terriblement déchiquetée par les éruptions volcaniques, côtoie cette singulière dépression géologique, telle que nous en connaissons aussi sur Terre. S'il n'y avait cette énorme muraille de rocher qui retient la mer, celle-ci se précipiterait avec une force irrésistible dans ces gouffres de feu. Malheur alors à ce pays ! On peut à peine imaginer quelle terrible catastrophe s'abattrait sur lui.

Je plane le long des crêtes de rochers dans ce pays de la peur, dont les cratères crachent sans arrêt des flammes et des bombes de feu qui éclatent souvent dans les airs avec un bruit assourdissant.

Parcourant l'espace à une vitesse folle, j'atteins maintenant l'extrémité de ce paysage terrifiant. De hautes montagnes tombent à pic dans la mer, des rochers dénudés se dressent tout droit le long de la côte et offrent un séjour inhospitalier aux naufragés, qui peuvent sauver leur vie en abordant ces lieux. Un contrefort s'avance loin dans la mer, formant sur son flanc une baie accueillante semblable à une aimable oasis dans un désert. Un riant paysage s'offre à mes regards dans cette baie.

Ici s'épanouissent des fleurs, des buissons, des arbres magnifiques, un petit paradis se découvre au regard étonné. Il est entièrement enfermé à l'intérieur de monts hauts et abrupts, dont il est apparemment impossible de descendre pour gagner la côte. Ouverte vers la mer, la baie paradisiaque est protégée par une ceinture de rochers, brisant la force des vagues : c'est un port naturel, où la surface calme de l'eau reflète les monts s'élevant jusqu'aux cieux. Ici la nature généreuse a créé un lieu de paix, à l'abri des toutes puissantes forces du feu, que l'on entend de temps à autre tonner sourdement derrière les montagnes. A l'abri également des forces de l'eau, à laquelle il est impossible d'envahir la plage de sa puissance destructrice en franchissant le banc de rochers.

Dans le large demi-cercle que forme cette baie protégée de la tempête s'est développée une végétation luxuriante. Des arbres fruitiers lourdement chargés s'élèvent tout autour et invitent aux plaisirs de savourer leurs fruits. Une source jaillit du roc et clapote en se jetant à la mer. Au milieu de ce vaste demi-cercle des masses de rochers, qui se sont sans doute effondrés jadis lors de tremblements de terre, ont formé une sorte de plateau, si bien qu'il est possible d'accéder jusqu'au tiers de la hauteur de l'abrupte montagne. Là aussi l'érosion des rochers a formé un coin fertile où tout pousse et s'épanouit en de chatoyantes couleurs. Ce coin de terre apparemment abandonné du monde offre en abondance tout ce que peut donner une nature généreuse.

Entre temps le jour s'est levé, le soleil déverse la chaleur de ses rayons sur ce petit paradis. Il fait bon vivre ici, la paix y règne. Y a-t-il des êtres vivants ? Il ne me semble pas. Pourtant quelque chose ne bouge-t-il pas sur le plateau ?

Tout à droite, là-bas, j'aperçois un jeune homme ! A peine vêtu de peaux de bêtes, il ressemble à un de ces jeunes Germains, tels qu'il y en eut jadis dans les forêts d'Allemagne. Des éboulis de rochers

ont en cet endroit formé sur le plateau une caverne entourée de lianes luxuriantes, d'une grande beauté. On croirait voir un palais de rochers construit par des gnomes, dont l'entrée, magnifiquement ornée de fleurs féeriques, est due à la magie de ses constructeurs. Des parfums embaument l'air, des fleurs aux couleurs scintillantes s'épanouissent alentour et devant l'entrée de la grotte, dans laquelle le jeune homme a maintenant disparu. Une vue magnifique sur la mer et la baie s'offre depuis cette grotte. C'est vraiment un lieu enthousiasmant pour tout ami de la nature.

Quelque chose semble maintenant bouger à l'intérieur de la caverne. Appuyée sur le jeune homme, une silhouette vénérable s'avance lentement. C'est un vieillard chenu, à la barbe et aux cheveux bouclés. Et quel regard ! C'est le regard d'un homme qui, affranchi des misères de l'existence, est capable de sonder les profondeurs de la création, ne vivant plus que de la connaissance de son Dieu. C'est ainsi que durent apparaître les puissants prophètes d'Israël, avançant, libérés de toute crainte, prédicateurs hardis de la Parole et de la Volonté de Jéhovah.

Une simple toile rude enveloppant toute la silhouette et retenue aux hanches par une ceinture de cuir couvre le corps musculeux du vieil homme. Celui-ci n'est pas du tout un vieillard affaibli, aussi ne fait-il que s'appuyer avec amour au bras de son compagnon. Tous deux avancent lentement. Le plus jeune reste à présent avec déférence en arrière, tandis que le vieillard fait encore quelques pas. Ses lèvres se mettent alors à bouger en une muette prière. Pareil à une statue il reste immobile. Le plus jeune s'est agenouillé, inclinant la tête, les bras croisés sur la poitrine.

L'étrangeté du lieu, le léger murmure de la mer, qui seul trouble le silence, avec le lointain grondement des éruptions volcaniques ; les silhouettes immobiles des deux seuls habitants de cette caverne rocheuse, baignée par la lumière chaude et claire du soleil s'élevant lentement dans le ciel ; ces deux êtres priant leur dieu dans un profond recueillement ; tout ce tableau fait sur mon âme une puissante impression ! Il me laisse présager que de grandes choses vont se dévoiler.

Le vieil homme incline la tête très bas vers le sol. Ses bras tendus se croisent sur sa poitrine. Il murmure des paroles à voix basse et paraît répondre à une présence, que je ne puis percevoir. Cette conversation avec un être invisible dure un long moment. Le

vieil homme se redresse à présent, son regard cherche son jeune compagnon et celui-ci se précipite vers lui.

- Muraval, prononcent ses lèvres, le Père Tout Puissant m'a donné des explications sur le sort réservé à Mallona si un esprit meilleur ne vient pas inspirer le cœur de ceux qui se disent les maîtres du monde. Serais-tu prêt à obéir aux ordres que m'a donnés le Père Tout Puissant ?

- Père, je ferai tout ce que tu me dis, car je sais que tu ne me demandes rien qui ne soit la Volonté du Père !

- Viens ! Assieds-toi près de moi, dit le vieillard en se tournant vers une roche plate, une sorte de banc naturel à l'entrée de la caverne.

Il est merveilleux que je comprenne le langage de ces hommes, bien qu'ils parlent un idiome qui m'est tout à fait étranger. Il est bien vrai que l'esprit est libre et indépendant de la forme des mots. Seul le concept contenu en eux lui est communiqué et il comprend le sens évoqué par les mots, quel que soit le langage dans lequel ils sont articulés. Je comprends maintenant l'expression qui affirme que la parole est vivante. Le nom est seulement un concept enfermé dans une forme constituée par des lettres et des sons. Il est indépendant de son enveloppe morte, de la même façon que je suis présentement indépendante du corps qui enveloppe mon esprit.

- Muraval, dit alors le vieillard au jeune homme, l'heure est venue de t'expliquer dans quel but le Père nous a envoyés dans cette région que j'habite avec toi depuis déjà dix-sept années révolues. Pour la dix-septième fois aujourd'hui, le soleil s'est levé au-dessus de la mer, là-bas, le long des rives rocheuses du golfe, comme si cet arc de rocs lui montrait la voie dans le ciel. Une fois par an seulement, ses rayons glissent lentement le long de cette arête, sans que le rocher ombrage la baie. Que se passera-t-il, lorsque approchera la dix-huitième année ?

" Muraval, tu sais bien que derrière ces montagnes habitent les hommes que nous fuyons. Ils ne savent rien de nous, mais je t'ai déjà expliqué combien leur cœur diffère du nôtre. Tu sais ce qu'est le péché, tu sais aussi que ces hommes ne servent que le péché. Autrefois j'habitais au milieu d'eux, respecté et entouré de tout le luxe qu'ils peuvent déployer. Mais ce n'était pas l'éclat extérieur que je recherchais. Je ne trouvais l'apaisement que dans la poursuite de la

Vérité, de cette Vérité qui ne vit pas dans le tumulte du monde et pour laquelle le Dieu bon, notre Père, a préparé dans nos cœurs un lieu de retraite.

" Je vois la fin inévitable qui les attend, si la Vérité n'est pas une dernière fois apportée aux despotes qui habitent derrière les montagnes. Si un miroir ne leur est pas tendu, dans lequel ils puissent se reconnaître. Puissent leurs cœurs en être alors touchés et leur esprit changé !

" Muraval, mon fils, sache que le roi Areval règne maintenant sur toute la planète. Il a réussi à briser les dernières résistances que lui opposait le quatrième et dernier continent de Mallona, grâce à la puissance de son chef d'armée Arvodo. Areval règne donc maintenant sur Mallona tout entière. Un royaume, un royaume illimité est en sa possession.

" Pourtant il n'est pas heureux. L'oppression que subissent ses sujets de la part des grands du royaume en a fait des esclaves, presque des bêtes. On trouve chez les grands, à la cour du roi, un orgueil indicible, une soif de jouissances et de toutes les joies, de tous les plaisirs de l'existence. Mais chez les petits, la honte et l'abaissement les plus profonds, la faim et la misère. Seule l'armée du tyran, grâce à laquelle il conserve sa puissance, vit dans la joie et l'abondance : tout est aux mains du guerrier, c'est lui le véritable tyran, le maître de la violence, qui sert le roi pour se servir lui-même.

" Si cet état de choses pouvait se modifier, tout changerait sur notre belle planète. Au lieu d'être un lieu de malédictions, les joies les plus élevées pourraient s'épanouir sur Mallona, si les hommes n'y étaient pas devenus des êtres déchus en eux-mêmes, des dépravés.

" Le roi Areval s'est jeté dans les bras de l'esprit des ténèbres, au lieu de se donner au Père. Il est de notre devoir de faire la dernière tentative pour l'arracher à ce piège.

- Père, je t'obéirai. Indique-moi la voie et le moyen ! déclare le jeune homme après avoir attentivement écouté les paroles du vieillard et lui avoir réaffirmé avec feu sa volonté de servir le Père.

Méditatif, le prophète regarde la mer étincelante et ajoute doucement :

- Le moment n'est pas encore venu, mais pourtant il approche. Il

exigera de nous beaucoup, peut-être tout ce que nous avons encore à donner. Alors ne crains pas, Muraval, car la puissance du roi n'est qu'un souffle à côté de celle du Père et nous serons à l'abri sous la protection de notre maître, le Père éternel. Viens maintenant, cueillons les fruits dont nous avons besoin pour notre repas.

Vivement le vieillard se redresse ainsi que le jeune homme. Tous deux descendent vers la plage et disparaissent rapidement entre les buissons et les arbres en fleurs.

J'ai été retenue devant la caverne comme par une force magnétique. Mais maintenant, celle-ci m'entraîne à visiter l'habitation des deux personnages et je pénètre dans la grotte. Elle est grande, spacieuse. Au fond se trouve leur couche, faite de mousse et de feuillage sec. Quelques ustensiles de ménage sont rangés tout autour, faits de l'écorce dure de gros fruits semblables aux noix de coco et aux Calebasses. J'observe aussi des peaux de bêtes, servant soit de tapis, soit de rideaux devant l'une des couches - sans doute celle du vieillard - pour la protéger du vent qui pénètre dans la grotte. A leurs têtes je vois un grand récipient, orné de signes, que je ne puis déchiffrer. Je suis poussée à l'ouvrir pour en connaître le contenu.

Il contient un bijou éclatant, un diadème avec un joyau étincelant et, au fond, se trouve un anneau d'or portant une grosse pierre blanche.

C'est la même gemme ornée d'une tête sculptée qui m'a été montrée sur Terre, celle-là même que j'appuie actuellement contre mon front. Je la reconnais maintenant distinctement. C'est donc d'ici qu'elle provient, c'est ici dans ce récipient qu'elle a longuement reposé !

LA PIERRE D'ORO

De nouveau, je me sens emportée par l'extraordinaire force qui m'a permis de m'arracher à la Terre, afin de m'envoler vers ce monde étranger, pour aller à la découverte de l'histoire de l'anneau. Elle m'emporte à travers les airs, au-dessus des hautes montagnes jusque dans l'intérieur du pays. Le vol me mène à la frontière de cette région volcanique, qui m'est déjà presque familière. Quel contraste extraordinaire : la mort et une vie exubérante se côtoient ici.

Là-bas, à gauche, je vois à l'horizon lointain se déchaîner les forces volcaniques. Vient ensuite une étroite ceinture de roches arides à laquelle se rattache, sans transition, un paysage riant et épanoui ; je vois au-dessous de moi des forêts, des fleuves, des champs et des lacs, de belles vallées accueillantes, des collines aux croupes arrondies, visiblement cultivées par des mains laborieuses. Mais ces régions de culture ne sont pas le but que je me sens poussée à atteindre. C'est plutôt cette région intermédiaire, me semble-t-il, qui sépare les terres cultivées de la région volcanique.

Je remarque là-bas des hommes, des êtres semblables à nous, mais d'une taille beaucoup plus grande, qui travaillent avec zèle. Une mine m'apparaît ici. De profondes galeries sont creusées dans la roche, des centaines, non, des milliers d'ouvriers y travaillent. Mais avec quelle sévérité sont-ils surveillés, et comme ils ont l'air opprimés ! Ce ne sont pas des hommes heureux ! Le travail leur est imposé, ce n'est pas librement qu'ils s'y sont consacrés. Impitoyablement, d'inflexibles gardiens, accompagnés de deux hommes armés, les poussent dans les galeries creusées profondément dans les rochers. De temps à autre, je vois émerger d'une galerie quelques hommes complètement épuisés portant des pierres extraordinairement blanches, de taille irrégulière. Ils jettent leurs pierres et tombent sur le sol, respirant péniblement, à demi-évanouis. Leurs compagnons les arrosent d'eau et cherchent à les faire revenir à eux. Les malheureux qui n'ont plus que la peau et les os me font une impression indiciblement misérable.

Dans les profondes galeries, ils vont si près des cratères volcaniques et de leurs vapeurs étouffantes, qu'ils n'obtiennent les pierres blanches qu'en risquant leur vie à tout instant. Tout le long de la ceinture de rochers, qui s'étend sur plusieurs lieues, je vois ces malheureux travailler avec peine.

Quelle grande valeur doivent avoir ces pierres, pour qu'un si grand nombre d'hommes soit sacrifié à les extraire ! Un tel travail doit emporter des milliers de vies. La violence, le choix entre la mort et le travail sont le seul moyen de forcer ces misérables. Impitoyablement, des hommes armés jettent à terre, à l'aide de longues piques, quiconque refuse de travailler dans les galeries. Beaucoup préfèrent cette mort rapide à la mort lente causée par les exhalaisons volcaniques.

Les barbares gardiens semblent accomplir leur travail de

bourreau de diverses façons. Je vois là-bas, derrière des rochers, près d'un profond précipice, des corps inanimés aux blessures béantes. A côté, d'autres, dont les visages altérés attestent qu'ils sont morts étouffés par des vapeurs délétères. Tableau d'horreur et d'épouvante. Les hommes de cette planète sont-ils donc insensibles, sans aucune pitié au cœur ?

Il semble qu'il en soit ainsi. En tous cas, les gardiens et les nombreux hommes armés ne possèdent plus aucune trace de sentiments humains. En riant, ils précipitent les corps des malheureux dans le gouffre profond, qui sera pour eux la dernière retraite. Combien doivent déjà reposer dans les profondeurs, d'où monte le bruit sourd d'une eau tourbillonnante ? Combien de misères, de douleurs et de malédictions les flots mugissants tout au fond de l'abîme terrifiant ont-ils emporté vers la mer ?

Non loin de ce lieu de désolation se trouve un grand bâtiment. C'est là que sont transportées toutes les pierres acquises au prix du sang. Elles sont soigneusement examinées, triées selon la pureté de la couleur et amassées dans des salles solidement construites. Je suppose que ces pierres sont sur la planète Mallona ce que l'or est sur notre terre, que leur valeur sert à mesurer la valeur des objets dans cet autre monde, ou qu'elles sont considérées comme un moyen d'échange et qu'elles servent de monnaie. L'immense bâtiment construit en puissantes pierres de taille ressemble à une forteresse. Je pénètre à l'intérieur et vois partout des travailleurs occupés à tailler des pierres au milieu de machines qui me sont inconnues. Ils les découpent en morceaux carrés plus maniables ; ceux-ci sont ensuite transformés en plaques minces et ensuite emballés dans des caisses, qui sont chargées sur de lourdes voitures après avoir été munies de serrures et de cadenas spéciaux.

Devant l'immeuble commence une large route, très soigneusement pavée, ne présentant aucune inégalité, et qui se perd à l'horizon. Des voitures vides, conduites par deux hommes, se dirigent sur cette route vers la bâtisse, tandis que des voitures chargées en partent. Des voitures à propulsion automatique, mues par une force encore inconnue de moi. Je vois seulement un long tuyau sortir à l'arrière de la voiture, d'où s'échappe sans bruit une légère fumée. Ces voitures roulent dans un sens ou dans l'autre, doucement, sans bruit, et à une vitesse extraordinaire. Tout à coup, dans le lointain, provenant de ce lieu d'horreur qu'est la mine, un fort appel se fait entendre devant l'entrée d'une des galeries taillées dans le roc. Des

gardiens et des travailleurs accourent de tous côtés et entourent un homme absolument épuisé, sortant juste de la galerie en cachant quelque chose dans ses mains. On entend des cris, des félicitations. Un remue-ménage et une grande animation s'emparent du lieu. Des voix surexcitées se font entendre de plus en plus distinctement et une file d'hommes se met en marche vers la puissante bâtisse où sont enfermés les trésors découverts.

Je m'approche de ce lieu. Un personnage autoritaire, aux yeux durs et perçants sort de l'immeuble, entouré d'autres hommes. Ce sont ses adjoints, et lui-même est le directeur du chantier. La cohorte arrive à présent devant le directeur. On pousse devant lui l'homme qui, par son cri puissant, a provoqué l'attroupement. En le dévisageant, le maître lui demande :

- Es-tu content ?

- Maître, je l'étais, lui répond l'homme interrogé, et il lui présente en s'agenouillant une pierre plate de la taille du poing, dont la surface inférieure est blanche comme neige, et l'autre de couleur marron foncé.

Surpris, le directeur porte la pierre devant ses yeux pour mieux l'observer. Il la tourne dans tous les sens et l'étonnement se marque sur ses traits. Il appelle ses adjoints et leur montre la pierre : leurs visages expriment alors également la plus grande surprise.

- Quel est ton nom ? demande le maître.

- Upal ! répond l'heureux auteur de la trouvaille.

- Upal, tu es libre, tu indiqueras au roi où et comment tu as trouvé cette magnifique pierre, la plus grande que j'aie jamais vue ni trouvée. Tu sais que la mort t'attend à coup sûr, si tu en parles à d'autres. Prépare-toi à partir !

Le directeur rentre dans le bâtiment avec sa suite, tandis que la foule des soldats et des travailleurs se divise à nouveau, rejoignant le lieu de leur épuisant travail. Upal, avec quelques préposés qui le félicitent vivement, le considérant avec des yeux envieux, gagne une autre entrée de l'immeuble. On le conduit dans une pièce où se trouve une table couverte de mets et de boissons. Là, il se repose un instant et rafraîchit ses forces épuisées avec des mets choisis, uniquement réservés aux cadres supérieurs.

Au bout d'un moment, un domestique entre et lui demande de le suivre auprès du directeur général. Il le conduit dans une salle ornée comme le sont sur Terre les palais orientaux. Des colonnades et des murs parés de pierres multicolores, décorés de rideaux bigarrés supportent le plafond. Des tapis recouvrent le sol et de hautes fenêtres laissent entrer la vive lumière du soleil, qui se reflète sur les murs de pierre lumineux. Le directeur général porte une toge à la façon grecque, les épaules recouvertes d'un manteau qui tombe jusqu'au sol. De larges pantalons, se perdant dans des bottes de cuir de couleur naturelle, complètent son habillement. Ceinte autour de ses hanches, pend une large épée. Il est assis à une table sur laquelle sont éparses des écritures. Il les parcourt et en compare plusieurs.

Il dit maintenant à Upal qui pénètre dans la pièce :

- Approche et écoute les dispositions prises en faveur de l'homme qui a la chance de découvrir la pierre d'Oro. Toi, hier encore esclave du Roi, deviens désormais un citoyen libre, délivré de toutes les charges qu'ont à remplir les sujets du royaume de Mallona. Nous te donnons la somme de dix mille Tetas et tu peux demander au Roi une faveur, dès qu'il te recevra. Parle bien, lorsque tu te trouveras devant le monarque tout-puissant et que tu lui expliqueras, à lui et aux grands du royaume, comment tu as trouvé la pierre d'Oro à l'intérieur de la mine. Voici l'attestation de ta trouvaille, ta lettre de libération et l'assignation de ton bien.

Le directeur lui tend trois papiers qui ressemblent apparemment, quant à la matière dont ils sont faits, à ceux de notre Terre. Mais les signes de l'écriture sont étranges, pleins de fioritures et entrelacés. Upal remercie, l'air sombre. Il range soigneusement les documents dans son vêtement de travail en lambeaux, puis s'incline profondément et sort, tandis que le directeur se met à un autre travail.

Upal parcourt un long couloir qui le mène à un grand portail. Il sort à présent et jette un sombre regard sur ce pays qui a été pour lui pendant si longtemps un lieu de torture, de travail d'esclave le plus dur. Ses traits reflètent ses sentiments : la haine envers les oppresseurs, la joie de la liberté recouvrée, le désir d'être dédommagé des souffrances subies. Respirant profondément, il se tient maintenant sur la dernière marche de l'escalier libre, qui mène du portail à la rue et son regard suit avec mélancolie les voitures qui animent la grand-rue de leur train rapide. Puis il rassemble ses forces

et se dirige vers le hall où disparaissent les voitures.

Une atmosphère affairée règne dans ce hall. C'est une salle dans laquelle les pierres bien emballées, déjà travaillées, sont chargées sur les voitures et envoyées vers un but encore inconnu de moi. Une voiture est prête à partir. L'entrée d'Upal a provoqué parmi les ouvriers une certaine agitation. Car ils savent tous qu'il est désormais un homme libre et riche, que chacun envie pour son bonheur, alors qu'eux tous doivent rester des esclaves, la propriété d'un roi qui n'épargne pas leur vie pour s'enrichir.

- Toi qui es heureux, lui dit un employé, surveillant le chargement des trésors sur une voiture prête à partir, tu peux rentrer avec cette voiture, veux-tu ?

- Volontiers, répond Upal, je te remercie !

- Viens, assieds-toi à côté de moi !

L'employé monte à l'avant de la voiture. Celle-ci offre une place confortable, suffisante pour deux personnes. Il prend à un homme debout à côté de lui un large insigne, que celui-ci porte suspendu par une chaîne autour du cou, et le tend à Upal qui le suspend au sien.

- Tu sais pourquoi ! lui murmure-t-il.

Upal acquiesce en silence et prend place à côté de l'employé. Celui-ci appuie sur un bouton et doucement, sans bruit, la voiture avance sur cette route où j'ai déjà vu aller et venir beaucoup de voitures semblables.

DANS LE PAYS NATAL

Toute droite, la route se perd dans un lointain et invisible horizon. Elle est enfermée à droite et à gauche par un mur puissant, élevé jusqu'à mi-hauteur d'homme. Après que la voiture ait quitté la station de départ, elle se rétrécit de façon à ne laisser passer que deux voitures l'une à côté de l'autre; un étroit exhaussement sépare la voie en deux parties : à droite pour les voitures partantes, à gauche pour celles qui reviennent. A des distances qui doivent à peu près correspondre à notre kilomètre, je vois à droite et à gauche de la route des maisons de garde. Elles sont habitées par des soldats qui observent attentivement chaque voiture, en particulier celles qui

viennent de la station. Les gardiens sont armés de longues piques qui, malgré la vitesse du véhicule, atteindraient ses occupants qui ne se signaleraient pas par le pavois semblable à celui qu'Upal et l'employé portent autour du cou. En outre, des herses sont installées devant chaque maison de garde permettant de fermer rapidement la route.

Au moyen de signaux de forme particulière, suspendus à de hauts mâts, les postes de garde isolés ont la possibilité de communiquer entre eux. Si un fuyard avait la chance de passer devant une maison, ces signaux mettraient un terme à son voyage au poste de garde suivant. Les trésors sont donc conduits de cette façon en toute sécurité jusqu'à la lointaine capitale. Aucune possibilité de les emporter sans se faire remarquer, mais aussi aucune possibilité pour les innombrables ouvriers de s'enfuir sans être repérés ! Car sur les murs d'enceinte, des soldats patrouillent ! On le voit à leur visage, ils ne connaissent aucune pitié.

La voiture se dirige silencieusement vers la capitale. Le conducteur met toute son attention à sa conduite. Upal est plongé dans ses pensées et n'est pour l'instant disposé à aucune conversation. La route commence à tourner, tantôt elle monte, tantôt le véhicule doit descendre des pentes à une allure vertigineuse. Le mur à droite et à gauche devient de plus en plus haut et ne permet plus aux occupants de la voiture d'apercevoir le paysage. Le véhicule roule à présent dans une région plus habitée.

Bien que l'on ne voie dans la proximité immédiate de la route aucune habitation, quelques signes d'activité humaine commencent néanmoins à apparaître à une distance relativement peu éloignée : des champs cultivés et des maisons comme on en voit chez nous en Orient. Mais personne n'a le droit de construire à proximité de cette route d'état, aucun habitant ne peut se risquer à proximité, sans que sa vie soit mise en danger.

A l'horizon pointe une ville, but de ce long voyage. Selon notre temps terrestre, il peut avoir duré environ deux heures ; cependant la distance parcourue est au moins deux fois plus longue que celle que peut parcourir dans le même temps un train express terrien. La région est magnifique, la ville imposante. Elle est située au bord d'un large fleuve et s'étend en terrasses sur un contrefort rocheux en pente douce ; un mur solide l'entoure.

Un magnifique château-fort s'élève sur une colline au centre de la ville, c'est le château royal du puissant tyran. Tout cela ressemble à notre Terre mais revêt pourtant un caractère étrangement oriental. C'est ainsi qu'ont dû apparaître les cités antiques des Babyloniens. Peut-être est-ce une sorte de copie du vieux Babylone que je vois devant moi, où trônait un Nabuchodonosor non moins puissant, non moins redouté et honni que lui.

La voiture entre maintenant dans un hall voûté sous le mur d'enceinte de la ville et s'arrête. Des murs cyclopéens s'élèvent tout autour. Aussi loin que permet de voir le premier coup d'œil, on se trouve dans une forteresse bien défendue, pouvant résister à n'importe quel assaut. C'est l'abri du trésor du royaume, où s'amoncellent toutes les richesses rassemblées à l'extérieur. D'innombrables hommes travaillent là, un trafic animé règne partout. Mon intérêt se porte sur l'habillement des travailleurs, semblable à la courte tunique des anciens Grecs qui nous est bien connue. Les employés supérieurs portent en plus des manteaux et leurs pieds sont protégés par des grandes bottes lacées.

Upal et le conducteur de la voiture ont maintenant pénétré à l'intérieur. Il remercie son guide et se dirige vers une porte, qui lui a été désignée. Il ouvre et pénètre dans une grande salle où sont assis de nombreux hommes, apparemment occupés à écrire. Le chef de ce bureau prend les papiers que lui tend Upal et lui demande d'attendre. Un long moment s'écoule jusqu'à son retour ; il le conduit ensuite dans une autre pièce. Upal est seul ; aucune altération de ses traits ne trahit une quelconque irritation. Il est replié sur lui-même, seul son regard de temps en temps exprime la dissimulation, mais sa volonté de fer lui permet de réfréner tout mouvement qui le trahirait.

Peu après, un domestique entre et lui demande de le suivre. Il le conduit dans un bureau où siègent plusieurs dirigeants du trésor qui le considèrent avec intérêt. Ils lui parlent de façon encourageante. Le président de ce conseil, en lui annonçant encore une fois sa totale liberté, lui remet un grand nombre de papiers ; il insiste particulièrement sur le dernier document, qui permet à Upal de prélever dans les caisses du roi la grosse somme qui lui revient pour avoir trouvé la pierre d'Oro. Upal est riche maintenant, très riche. On l'avertit qu'il doit s'attendre à être appelé d'un jour à l'autre auprès du roi. Il acquiesce, confirme sa bonne volonté et prend congé.

Un domestique le reconduit à l'extérieur, en traversant un long

couloir. Il se trouve à présent de nouveau devant une porte, munie d'un écriteau aux caractères qui me sont inconnus. Il ouvre. C'est une salle voûtée, séparée par un mur percé de petits guichets. Derrière chacun d'eux est assis un employé. Upal tend son billet à travers un guichet et reçoit plusieurs bourses, qu'il cache dans son habit. Il ouvre une bourse, elle est pleine de plaquettes blanches, minces et carrées, chacune portant un signe ; c'est l'or frappé de Mallona. Pour l'obtenir, il a risqué sa vie plus d'une fois.

Je ne peux m'empêcher de rire. Ces petites pierres sont donc leur argent, de l'argent comme chez nous. Quelle est leur valeur, et pourquoi ? Oui, qu'est-ce qui fait la valeur de **notre** or, n'est-ce pas aussi une convention, une illusion, qui nous fait croire que notre monnaie a de la valeur ? Si l'on voulait échanger quelques-unes de ces pierres carrées ici sur Terre, on n'en obtiendrait rien qu'une croûte de pain. Ce que nous devrions estimer, le travail utile et honnête, a été depuis longtemps déprécié par l'idole fabriquée de nos mains. Les apparences, les conventions ont prévalu et ont créé des trésors, que dévorent la rouille et les mites.

Upal s'est éloigné de la caisse et une impulsion énigmatique me force à le suivre. Il sort maintenant de la puissante bâtisse et se trouve à l'intérieur des murs de la ville devant une place qu'il traverse rapidement. L'homme respire profondément, il tâte machinalement le trésor caché dans son vêtement, jette un dernier regard sur le bâtiment qu'il vient de quitter et se hâte dans les ruelles de la ville.

Je vois partout des maisons bâties de façon particulière. Je ne peux que les comparer à celles de l'Orient. Elles ont des toits plats couverts de magnifiques plantes en fleurs, semblables aux jardins suspendus de Sémiramis. Les fenêtres sont hautes et larges, on peut voir à travers des pièces bien aérées, où des rideaux voilent beaucoup d'ouvertures. Le verre semble ici inconnu, mais j'observe partout des stores roulants d'une matière transparente et solide que je ne connais pas, qui semble remplacer les vitres de verre. Les maisons, qui ne possèdent que deux étages, sont bâties tout en longueur et pourvues pour la plupart d'ailes qui enferment un jardin. Un air tiède souffle partout. Les hommes sont tous très musclés, bâtis en force et de haute taille. Cette particularité doit être due au fait que les propriétés physiques de cette planète sont différentes de celles de notre Terre, déjà à cause de son éloignement plus grand par rapport au soleil et aussi à un temps de révolution différent. Je m'aperçois soudain que l'atmosphère semble être plus épaisse ici et que la pression est plus

grande. J'essaierai plus tard d'éclaircir ce point, car je voudrais pénétrer plus profondément dans les secrets de l'univers qui s'ouvre à moi.

Upal est parvenu dans un quartier aux maisons beaucoup plus petites, il faut peu d'observation pour reconnaître que c'est un quartier très pauvre. Les maisons sont basses, étroites, beaucoup ne sont que des cabanes. Il s'arrête à présent et se tient immobile devant l'une d'elles, examinant les alentours. La rue est vide, on n'aperçoit aucune silhouette humaine. Il frappe à une porte basse en bois lourd. Une voix demande de l'intérieur qui vient la déranger. Lorsqu'il prononce son nom, un cri étouffé se fait entendre et la porte s'ouvre précipitamment. Une vieille femme, d'aspect tout à fait misérable, dont tous les gestes expriment la détresse et le souci, ouvre et regarde le nouveau venu avec l'expression de la plus grande surprise et incrédulité.

Lorsqu'elle constate que l'incroyable est la réalité, elle s'exclame et se jette à son cou. Le cœur d'une mère est bien le même sur cette terre étrangère !

Upal se dégage doucement des bras de sa mère qui verse des pleurs de joie et la mène avec attention vers une porte entrouverte, d'où l'on entend une voix inquiète s'enquérir de ce qui se passe. Tous deux entrent et Upal se dirige rapidement vers une couche où repose un vieillard souffrant. La même scène se reproduit. Upal s'agenouille aux pieds de son père malade. Les deux vieillards ne cessent de lui poser des questions. Upal explique son histoire tandis que l'étonnement et la joie rendent muets les deux vieux, apprenant qu'il revient comblé de richesses pour avoir découvert la pierre d'Oro.

Upal sort ses trésors de son vêtement et montre l'assignation qui lui permettra d'en recevoir encore beaucoup. Grande est la joie des vieilles gens. La sombre misère qu'ils subissaient prend donc fin maintenant. Tandis que la mère s'affaire à préparer quelques mets, d'un air complice, le père demande à son fils :

- As-tu fait ce que je t'avais enseigné ?

- Oui, ce n'est qu'à toi que je dois ma trouvaille. Mais nous en reparlerons plus tard ! répond le fils à voix basse.

Upal donne à sa mère une partie de son trésor, et la prie de lui préparer le meilleur repas tandis qu'il restera auprès de son père. Sa

mère acquiesce volontiers et s'éloigne chercher ce qu'il y a de meilleur, non sans prononcer encore les paroles les plus tendres. Le père et le fils sont seuls à présent. Le vieillard s'est levé de sa couche. Une grande force a dû autrefois habiter ce corps désormais ravagé par la maladie et la misère. Maintenant que la joie de retrouver son fils ranime ses forces éteintes, on devine ce que le vieillard fut dans sa jeunesse. Si Upal ressemble à son père, en dépit de sa force, il ne semble pas qu'il soit tout à fait l'image de ce que fut celui-ci dans sa jeunesse, ainsi qu'il m'avait tout d'abord paru en regardant le vieil homme.

Celui-ci tend la main à son fils et l'attire affectueusement à son côté.

- As-tu beaucoup souffert pendant la longue période que tu as passé là-bas ? demande-t-il d'un ton soucieux.

Un éclair sauvage traverse les yeux d'Upal. Toute la haine longtemps contenue se reflète dans son regard et du plus profond de son âme amère, il s'écrie :

- J'ai souffert indiciblement, mais je n'aurai pas souffert pour rien. Ils l'expieront le jour où le Père tout-puissant me permettra de le leur faire payer ! Tous devront en crever, tous !

- O mon fils ! Celui qui se venge lui-même enlève au Père la Justice ! Il est le Seul à pouvoir sanctionner en toute justice. La souffrance subie est encore trop fraîche dans ton cœur, laisse le temps l'apaiser. Que des pensées de paix pénètrent ton cœur !

Upal se domine et baisse les yeux sans rien dire. Le vieillard continue :

- Tout a tellement changé depuis ma jeunesse, qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que je puisse beaucoup apprendre de toi, au sujet de ce qui se passe encore aujourd'hui dans les grottes du Wirdu. De mon temps, du vivant de notre dernier bon roi Maban, c'était un honneur de rechercher la précieuse pierre d'Oro. C'était un acte héroïque qui était entrepris pour son audace et pour les vertus que possède la pierre. On trouve aussi le Rod à d'autres endroits de Mallona mais ce n'est que dans les grottes du Wirdu qu'on trouve la précieuse pierre d'Oro.

" Jadis, jamais le Rod et la pierre d'Oro n'ont été recherchés avec

autant d'avidité. Jamais un homme n'a été sacrifié dans ce but. Des hommes libres, audacieux, bravaient le danger par amour du peuple et du roi. Maintenant, ce sont des prisonniers de guerre et les bourgeois qui ne peuvent rembourser leurs dettes qui y sont entraînés et forcés.

" O Roi Areval, quand ton avidité sera-t-elle satisfaite ?

Upal grince des dents lorsqu'il entend ce nom et les paroles qu'il prononce sont sifflantes, tant est grande son indignation.

- Jamais l'avidité de ce monstre ne sera satisfaite ! Que ce monarque de Mallona soit maudit, lui qui oppresse le pays, assassine les bourgeois ! Lui qui m'a précipité dans ces abîmes pour une malheureuse dette que nous ne pouvions pas payer. Qu'il soit maudit jusqu'à ce qu'il ait payé la dette dont il s'est chargé !

Le vieillard se redresse très haut, il considère son fils d'un regard sérieux et triste. D'un ton affectueux mais plein de reproches, il lui déclare :

- Upal, le Roi Areval m'a ravi ce que j'avais de plus cher : ta sœur Fedijah ! Et je ne l'ai pas maudit ! Le Père a dit: C'est à Moi de faire Justice ! Ne te laisse pas ravir par Areval la foi en Lui, le Maître du Monde. Lui qui, dans Sa Sagesse, laisse encore sur le trône un tel roi, qui t'a permis de trouver la pierre d'Oro et t'a ramené à l'abri dans la maison de ton père ! Mon fils, ma douleur a été grande, lorsque Fedijah m'a été ravie par la faute d'Areval. Elle ne pourrait être plus grande qu'en voyant ton **âme** mourir, détruite par lui.

Upal prend la main de son père et la pose sur son cœur en signe du plus profond respect. D'une voix redevenue calme, il ajoute :

- Père, seule ma foi en Dieu m'a soutenu. Sans elle, je ne serais pas là. Je sais que je suis destiné à accomplir une grande chose, et, par ma vie, je l'accomplirai !

Il a parlé les yeux brillants et le vieillard inquiet lui demande :

- Tu me caches quelque chose, mon fils, quel projet as-tu ?

- Je ne te cache rien, père, tu dois tout savoir, tout ! Il me faut te raconter ce que j'ai appris dans les grottes du Wirdu.

" Le jour où je fus condamné à chercher en tant qu'esclave le

Rod blanc pour payer les dettes non remboursées, tu me fis part de l'expérience que tu avais acquise jadis dans les grottes du Wirdu, dans l'espoir qu'elle pourrait me servir. Ton souci pour moi fut récompensé, car cette caverne profonde que tu atteignis jadis et dont tu avais gardé secrète l'existence au plus profond de ton cœur - sachant bien le peu de bonheur qu'apporteraient les trésors qui y sont enfouis - cette caverne, je l'ai retrouvée.

" Ce ne fut pas facile de pénétrer jusqu'à elle. On a percé dans la roche d'innombrables galeries pour atteindre ces couloirs naturels, ces vastes cavernes et ces abîmes créés par le feu où se trouve serti dans la roche le Rod blanc. Toutes les galeries artificielles aboutissent aujourd'hui, comme de ton temps, à une rivière souterraine, dont la surface est toute fumante de la chaleur dégagée par le feu central. Tu sais qu'elle constitue la frontière entre la mort et la vie. La puissante voûte rocheuse que traverse la rivière est toujours la même : c'est la seule porte qui conduit aux profondeurs affreuses qui, pleines de vapeurs étouffantes, cachent les trésors d'Areval, le Rod blanc et la pierre d'Oro. J'avais suivi avec soin ton conseil d'observer exactement les marées de la mer, parce que le plus ou moins grand danger des vapeurs dépend étroitement de celles-ci. Au bout de quelque temps, je sus qu'il n'était possible d'atteindre les profondeurs que lorsque le flux de la mer n'empêche pas les vapeurs volcaniques délétères de sortir dans la région des cratères inaccessibles de Marda, séjour du mauvais démon Usglom, celui que le plus ardent désir d'Areval est de vaincre.

" J'ai donc trouvé l'endroit que tu m'avais décrit au bord du fleuve souterrain et je vis, le cœur débordant de gratitude, le petit signe que personne n'avait remarqué, que tu gravas jadis dans la roche, sans te douter qu'il sauverait ton fils. En face de cet endroit, je trouvai sur l'autre rive l'entrée presque comblée d'un couloir, où tu avais dû pénétrer jadis, mais qu'aucun des autres esclaves condamnés comme moi à ce travail n'avait jamais remarquée. Une fumée irrespirable me sembla constituer la preuve que ce couloir descendait au plus profond, si bien que je dus d'abord renoncer à y pénétrer. Mais bientôt, je remarquai que la fumée s'échappait du couloir uniquement à l'heure de la marée montante et qu'en dehors de ces heures il n'était pas dangereux d'y pénétrer pour la durée de presque une demi-journée. Je décidai d'essayer, car si j'atteignais le but recherché, je retrouverais la liberté. Si tu avais trouvé jadis, toi, en tant qu'homme libre, la pierre d'Oro à cet endroit, tu n'avais pas ramené tout le filon, mais laissé sur place une bonne partie de tes

trouvailles, chassé par les vapeurs qui montaient. Il me fallait maintenant les découvrir ; de la réussite dépendaient liberté et richesses.

" Muni de manga, d'outils et de vivres (qui sont donnés en abondance à l'esclave qui déclare entreprendre une expérience mortelle pour découvrir le trésor), je descendis, veillant à ce que personne ne remarque quel chemin je prenais. J'avais bien choisi le moment. C'était presque la fin de la marée, lorsque je me trouvai à l'entrée du couloir. Il en montait encore une légère vapeur. Bientôt celle-ci cessa complètement et un air plus frais se mit à souffler lorsque je pénétrais dans le conduit. Je n'avançais qu'en rampant, des blocs de rochers fermaient le passage, j'écartais à grand peine les obstacles. Enfin, le chemin descendant à pic vers les profondeurs s'élargit et fit un crochet dans la direction où l'on cherche en général les trésors.

" Il se divisa en deux bras, et je choisis celui de droite. Tu m'avais dit, en effet, que l'autre bras menait à un abîme sans fond qui ne laisse aucune chance de survie à celui qui y tombe. Je dus ramper à nouveau au milieu d'étroites fentes rocheuses et atteignis alors la magnifique petite grotte que tu m'avais décrite, d'où le Rod blanc semble fixer depuis le rocher l'imprudent visiteur. Tu m'avais dit qu'il y avait à l'extrémité de la grotte un précipice, d'où montait le gaz empoisonné, tourbillonnant sous l'effet d'inexplicables courants d'air et aspiré dans une cheminée à une hauteur impossible à voir. Je regardai dans l'abîme mais aucune vapeur n'en montait plus. Les puissances souterraines du feu et de l'eau ont causé des changements au cours des ans. Devant moi, le profond abîme était calme et silencieux. Sur le bord, je vis briller une étoile au-dessus de moi à une hauteur incommensurable. C'était la lumière du soleil qui filtrait à travers une déchirure du rocher et éclairait d'une lueur blafarde l'abîme insondable.

" Je reconnus le lieu où je me trouvais. C'était l'endroit d'où le feu avait été jadis chassé par la puissance de l'eau, dont j'entendais encore le murmure dans les profondeurs. J'étais dans une marmite à sec, arrachée au dieu du feu Usglom. Celui-ci, vaincu, avait dû abandonner ses trésors. C'est un des rares endroits, à l'abri des vapeurs, qui permet au chercheur de prendre sans peine aucune les richesses amoncelées.

" Je n'avais plus à craindre les vapeurs, qui montaient

auparavant par cette cheminée éclairée par le soleil et qui t'avaient chassé. Car le flux de l'eau mugissant des profondeurs empêchait leur dégagement. J'avais donc le temps et le loisir d'explorer exactement cette grotte. Après une courte recherche, à la lumière du manga, je trouvai sur les murs l'endroit où tu avais rompu la pierre d'Oro et aussi l'autre moitié encore solidement incrustée dans le Rod, qu'Usglom ne t'avait pas permis d'emporter. J'emportai ma trouvaille et en cachai un morceau dans ma bouche, avant de rendre la pierre, espérant le sauver pour toi. Il doit te rendre la santé, père ! Ce n'est rien de voler le trésor du roi, lui nous a ravi beaucoup plus.

Upal posa devant son père étonné une petite pierre brun foncé, qu'il sortit de son vêtement. Celui-ci s'en saisit avidement et la considéra d'un regard illuminé.

- Oui, la voilà, la pierre rare et précieuse qui peut me rendre la santé et me la rendra. Cache-la bien, mon fils, moi non plus je ne considère pas comme un crime le fait de la dérober à l'intention de ton père ; car j'ai un droit certain sur cette trouvaille.

- Si l'étonnement de me voir rapporter la pierre d'Oro ne leur avait pas fait oublier de me fouiller, elle ne serait pas maintenant en ta possession, dit Upal en souriant. Mais écoute-moi encore. J'ai été pris du désir d'explorer de plus près le précipice. Car il me semblait à peu près certain que celui-ci devait contenir encore bien plus de richesses que la caverne dans laquelle je me trouvais. J'ai découvert une voie descendante, je me suis attaché à la corde que j'avais emportée, j'ai fixé l'autre extrémité à un rocher et je me suis laissé descendre plus bas dans l'abîme. Un peu plus bas, j'ai trouvé une large fente dans la muraille abrupte, je m'y glissai et je parvins ainsi dans une grande caverne ronde.

" Père, toute la splendeur du Roi Areval ne peut donner qu'un reflet de ce qu'Usglom a créé en ce lieu. Un trône du prince Welskee s'est offert à ma vue. L'éclat des pierres précieuses se reflétait dans ma main en milliers de cristaux. Le plafond, le sol en étaient couverts comme si le rocher les sécrétait. Et plus loin, toujours plus profond, j'ai pu errer dans la grotte encore jamais admirée par aucun œil humain. C'était certainement la première fois qu'un enfant de Mallona pénétrait dans cette grotte du Wirdu. Le Rod blanc, la pierre d'Oro se trouvent dans cette pièce en nombre insoupçonné. On y trouve par milliers les pierres les plus précieuses qui ornent la couronne d'Areval. Une telle richesse entre les mains d'un seul

homme ferait de lui le maître du monde.

- Et tu n'as rien dit de ce que tu avais découvert ? demanda le père d'Upal gravement.

- Non, je me suis tu et je ne livrerai rien non plus à Areval, car il ne doit pas profiter de ce que j'ai découvert. N'as-tu pas dû, toi aussi, promettre au sage Maban de ne pas parler de ton voyage au Royaume de la Mort ? Il savait bien le peu de bonheur qu'apportent les richesses que cache à elle seule la petite caverne connue de nous deux seulement. Et comme il me conjurerait à nouveau de me taire, s'il vivait encore et apprenait ce que j'ai découvert... Non, Areval n'en saura jamais rien, jamais ! Qu'il se trouve seulement devant moi, le roi superbe, qu'il me pose seulement des questions ! Ils entendront une description de mon voyage au Royaume de la Mort, lui et son hypocrite chancelier, qui ne leur fera jamais et jamais trouver ce que j'ai vu.

Dans l'entrée, des pas traînants se font entendre. C'est la mère d'Upal qui revient avec ses achats. Tous deux échangent rapidement un regard de connivence. Upal cache la pierre d'Oro dans son vêtement et il salue sa mère en la louant de ses achats, tandis que celle-ci sort joyeusement les victuailles de son panier et les offre aux hommes affamés.

LE PASSÉ DU ROYAUME DE MALLONA

La force qui m'avait conduite en cette demeure s'empare à nouveau de moi et m'emmène loin de la chaumière d'Upal. Je souhaitais, en effet, approfondir le mystérieux destin de la famille d'Upal.

Et, lorsqu'un souhait passe en moi à l'état de volonté, je me sens emportée et je vois apparaître de vivantes images qui me fournissent la réponse. Je regarde et dois me taire afin de pouvoir saisir les aventures qui se succèdent rapidement et qui sont liées entre elles. Je vais à présent les décrire.

Beaucoup de temps s'est écoulé depuis que régna Maban, père du Roi Areval actuellement sur le trône. C'est Maban qui fonda le grand royaume de Mallona. Car avant lui plusieurs rois régnèrent sur les quatre continents de la planète. Les noms de ces continents sont :

Nustra, Monna, Sutona et Mallona. Le roi de Monna était le dernier de sa race et Maban devint par héritage également roi de ce pays. Les deux royaumes étaient cependant séparés par la mer, comme l'Asie l'est de l'Amérique. Or il était plus facile de communiquer entre Monna et Nustra - qui est rattaché à Mallona comme l'Europe l'est à l'Asie - que de communiquer directement de Mallona à Monna. De même que, sur la Terre, la distance séparant l'Europe de l'Amérique est plus courte par-dessus l'Atlantique qu'en passant par l'Asie. De plus, la distance séparant ces deux continents est encore plus courte que la distance formée par l'océan Atlantique sur Terre. Il était donc de l'intérêt de Maban de conclure une alliance étroite avec le Roi de Nustra. Avant tout parce que le puissant royaume des Sutons, sous la tyrannie de Ksontu, tendait à la domination des autres pays et que de longues guerres sanglantes, de la plus grande cruauté, avaient été menées pour cette raison entre Maban et le roi des Sutons. L'alliance fut donc conclue car, fatigué par les guerres, le peuple de Nustra espérait pouvoir vivre en paix sous Maban sans être dérangé par Ksontu. Il espérait, en effet, que la réunion des trois royaumes imposerait le respect au roi des Sutonniens.

Mais Ksontu, conscient de sa puissance, ne craignit pas les trois royaumes réunis. Il prit le risque de s'emparer de tout le pouvoir ou d'en périr. Le sous-sol de son pays était pauvre en trésors, contrairement à celui de Mallona, mais le peuple des Sutonniens était fort et frugal, bien que rustre et ignorant.

Ce fut la guerre. Après que Maban eut conclu alliance avec le royaume de Nustra, depuis son royaume situé le plus au sud (comme l'est l'Afrique), Ksontu attaqua le nouvel allié affaibli de Maban et il le soumit facilement. Avec toute sa puissance guerrière, Maban se précipita au secours de son allié, et longtemps l'issue de la guerre fut indécise. La stratégie calculée et habile de Maban l'emporta finalement sur la vaillance primitive de Ksontu. Vaincu, Ksontu dû payer un tribut. Mais Maban sut apprécier la vaillance du roi et du peuple vaincus. Craignant quelques révoltes ultérieures, il chercha les moyens d'obtenir pacifiquement une réconciliation entre les races sans tenir compte de la force de l'épée.

Il épousa la fille de Ksontu, fit ainsi d'elle la reine en titre, et gagna par cet acte l'amitié de son ancien ennemi. Car selon les lois des quatre royaumes, la succession au trône pouvait être assurée non seulement par la voie de descendance, mais aussi par les ascendants, au cas où il n'y aurait pas de descendant. Grâce à cette mesure prise

par Maban, Ksontu fit donc immédiatement figure d'héritier direct du trône, jusqu'à la naissance d'éventuels héritiers issus du mariage de Maban avec sa fille. Il jouissait d'une totale confiance, il représentait le roi et devint ainsi sans difficulté souverain des Sutonniens pour le reste de ses jours.

Il reconnut les intentions généreuses de son gendre et, comme il n'avait aucun héritier, à l'exception de sa fille, et qu'il était lui-même beaucoup plus âgé que Maban, il se plia volontiers à sa nouvelle situation et resta en bons termes avec le puissant Maban. Seule la vivacité de son caractère demeura souvent gênante pour Maban, devenu ainsi monarque absolu de Mallona tout entière. Mais il ne fut pas nécessaire à Maban d'user longtemps d'indulgence envers Ksontu. Car celui-ci, habitué aux entreprises guerrières, à des mœurs grossières, à une grande simplicité de vie et même aux privations, subit rapidement le même sort que beaucoup de despotes de notre Terre qui se jettent dans le tourbillon des plaisirs et des vices qu'ils ne connaissaient pas, après avoir remplacé leur ancienne simplicité de vie par un luxe outrancier. La nature puissante, avide d'action de Ksontu s'enlisa peu à peu dans la jouissance. La mort le surprit au milieu des multiples plaisirs auxquels il se livrait à l'excès.

Maban fut ainsi le maître incontesté de la planète entière et celle-ci prit le nom de son royaume : Mallona. Du mariage de Maban avec la fille de Ksontu naquirent deux fils, Muhareb et Areval, tous deux très différents de caractère. L'aîné, Muhareb, hérita des qualités les plus nobles de son père, il était sérieux, chercheur, animé d'un profond sentiment religieux, d'une droiture et d'une justice inébranlables.

Dès son plus jeune âge, il surpassait ses camarades en intelligence et en jugement. Il pouvait être profondément attristé devant le malheur des autres et ressentir les plus grandes joies devant le bonheur de ses proches et même d'étrangers. Son éducation fut celle qui convenait au futur héritier du puissant royaume, mais il fut inutile de tenter de lui apprendre au cours des ans les détours d'une politique prétendument habile. Son sens de la justice et de la vérité se refusait à tout subterfuge. Il voulut agir ouvertement et sans mensonge, à la grande crainte des conseillers du Roi Maban, qui intriguaient en toutes occasions pour atteindre leurs buts. D'autant que Maban n'était pas hostile au principe selon lequel la vérité doit parfois être voilée, pour atteindre d'autant plus sûrement le but recherché.

Régner sur un aussi grand royaume présentait bien des difficultés. Administrer les quatre grands fiefs, qui correspondaient aux quatre continents constituant Mallona, nécessitait une sage répartition des pouvoirs ; chacun des quatre royaumes réunis possédait à sa tête un vice-roi, dépendant uniquement de Maban, nommé non à vie, mais soumis à la faveur du roi. Maban avait le pouvoir de détroner et de couronner selon son gré. Les revenus de tous les états étaient administrés depuis la capitale. Habilement, il ordonna tout à peu près de telle façon qu'aucun royaume, sauf le sien, ne soit jamais dirigé par des hommes originaires de ce pays, mais toujours par des fonctionnaires nés dans un autre pays. Il sauvegarda par un changement incessant de ces fonctionnaires les intérêts locaux et renvoya obligeamment chez eux au bout d'un certain temps ceux qui éprouvaient quelque nostalgie pour leur pays natal.

Il réussit de cette façon à faire en sorte qu'un intérêt seulement relatif lie les fonctionnaires du royaume au siège de leur activité, afin que ceux-ci n'en viennent pas à des compromis avec le peuple pour satisfaire des intérêts locaux. Son autorité grandit en effet, mais en même temps qu'elle, se constituait lentement un régime austère qui, s'il venait à tomber entre des mains injustes, serait en mesure de provoquer par la suite des drames terribles, Maban savait et croyait pouvoir éviter toutes conséquences fâcheuses pour l'avenir, grâce à sa puissance totalement autocratique, et par une éducation méticuleuse des hauts fonctionnaires.

Il interdit l'exploitation du sol en tant que propriété privée. Tout appartenait à l'état qui distribuait la propriété foncière aux citoyens honorables. Ils n'en avaient pas la possession à titre privé, mais devenaient responsables des différentes communes auxquelles ils étaient préposés et au bien desquelles ils étaient chargés de veiller. Ils étaient de grands administrateurs de biens qui récompensaient évidemment leurs sujets en abondance selon la valeur du travail fourni. Mais ils rassemblaient les produits de leur royaume de sorte qu'aucun habitant ne puisse obtenir quelque chose directement de son voisin, mais soit obligé dans tous les cas de s'adresser aux grandes maisons d'approvisionnement et aux manufactures qui étaient régies selon des lois très strictes. Mallona était l'exemple de cet état social futur qui est sur Terre le but de certains partis.

Le Rod blanc servait déjà alors de moyen de paiement. C'est Maban qui avait introduit cette pierre blanche, qu'on trouvait

principalement dans son propre royaume. Cette pierre passait jadis uniquement pour un produit rare de la nature, aussi longtemps que sa principale source ne fut pas découverte. Maban trouva les riches carrières de son pays et introduisit le Rod comme moyen de paiement. Pour rendre impossible la possession de l'argent sous forme de monnaie courante et pour fixer et protéger le travail de l'individu, voici le procédé qu'il inventa en tant que mesure de valeur: Tout citoyen qui produisait quelque chose livrait ses produits aux maisons d'approvisionnement. Ou encore il accomplissait les travaux nécessaires dans les fabriques d'état, ou veillait dans le domaine des arts aux distractions des citoyens et il était dédommagé par les caisses publiques et les nombreux centres de paiement du royaume. Car chaque citoyen était un employé de l'état. Les pièces de Rod, de valeurs différentes, qu'il recevait pour un quelconque service, étaient marquées sous ses yeux à l'aide d'une encre indélébile, de son nom et d'un signe qui étaient inscrits officiellement dans les registres. La valeur de son travail était fixée d'après un tarif établi par l'état, si bien que toute injustice était exclue. De plus, les tâches désagréables ou dangereuses étaient mieux rétribuées que celles qui ne demandaient pas d'effort particulier.

La rétribution obtenue n'avait de valeur que pour l'auteur du travail, car celui-ci était le seul à pouvoir obtenir en échange de ses pièces les objets dont il avait besoin. S'il voulait voyager, cela lui était possible. Mais sans autorisation administrative de son pays natal, il ne pouvait rien obtenir dans les autres caisses. Le Rod donné en guise de paiement était rassemblé dans les caisses et renvoyé à la centrale. Là, il était nettoyé de l'encre qui le marquait (dont la fabrication et le transport étaient secret d'état), puis utilisé à nouveau. Ces circonstances financières créaient des conditions de vie très particulières.

Chaque maison appartenait à l'état, les citoyens louaient leurs habitations et payaient leur loyer sur leur salaire. Il était permis de cultiver librement le jardin faisant partie de chaque maison, si bien que l'habitant pouvait subvenir personnellement à ses besoins quotidiens. Comme sur Terre, des villes se formaient en tant que sièges des industries et, de même que le paysan terrien, la population rurale travaillait le sol de son pays. L'évaluation du travail, que chacun pouvait choisir librement, était faite par l'état. La reconnaissance générale d'une égale utilité et nécessité de tous les travaux empêchait presque toute vanité sociale. L'éducation reçue dans les écoles publiques évitait aussi toute compétition, car celles-ci

étaient ouvertes à tous et l'on veillait ainsi à ce que la connaissance intellectuelle et pratique soit enseignée également à tous à Mallona.

L'âge aussi était honoré. Après un temps de travail déterminé, les citoyens recevaient le droit de s'approvisionner gratuitement. Mais seuls les malades et les vieillards affaiblis en faisaient usage. Car on considérait généralement comme indigne de passer son temps dans l'oisiveté, notamment parce que le travail des vieilles gens était mieux payé que celui des plus jeunes qui, encore en pleine possession de leurs forces, pouvaient travailler plus facilement et plus vite.

Ces caractéristiques de l'administration de l'état, introduites par Maban, provoquèrent d'abord dans le royaume décadent des Nustrans une forte opposition. Mais ils furent obligés par ces nouvelles lois d'abandonner leur vie paresseuse et de travailler sérieusement. Des mécontents essayèrent bien de se révolter, mais Maban ne plaisantait pas et sévit avec sévérité contre les rebelles, de sorte que le peuple, intimidé, s'apaisa bientôt. Le peuple de Nustra comprit bientôt la bénédiction du travail, et comme le caractère du peuple était de prendre volontiers des habitudes de vie régulière, ce fut justement Nustra qui conserva plus tard avec acharnement ces dispositions, lorsque Areval, par sa négligence, cessa de poursuivre l'œuvre de son père.

Maban reconnut bien qu'une telle organisation sociale ne pouvait être durable que si elle incitait à l'effort le caractère de ses sujets et notamment celui des grands, s'il veillait à ce que la nouvelle génération accepte pleinement ses principes, si le bonheur et l'abondance régnaient dans le grand royaume et que, de ce fait, misère et privation demeurent inconnues. Le contrôle par l'état de tout le travail et de son estimation devint le plus sûr moyen de venir à bout des résistances, de même que la particularité du moyen de paiement nouvellement introduit. La formation des caractères n'était pourtant pas un petit travail ! Il chercha à l'améliorer en réunissant très souvent autour de lui tous les hommes auxquels il avait confié des responsabilités dans le royaume, ou ceux qu'il pensait mettre en place. Il chercha à influencer ceux-ci par son exemple et à leur inculquer profondément ses principes par son contact direct. Les trois vice-rois durent passer très souvent quelque temps à sa cour, pour le renseigner exactement sur tous les progrès faits dans la direction du pays. Lui-même se persuadait du véritable état des choses en entreprenant de grands voyages sans avertir qui que ce soit. Il était alors d'une sévérité impitoyable, s'il trouvait, lors de ses visites de

surveillance, des irrégularités dans l'administration. Mais il reconnaissait le mérite du plus petit de ses fonctionnaires qui accomplissait avec soin des travaux souvent pénibles. Pas étonnant qu'il fut aimé et vénéré de tous, qu'on le considérât même comme le créateur de la paix éternelle.

Pour élever le caractère du peuple aux sommets spirituels d'une culture raffinée, pour entraîner et conserver le courage, la vaillance et la dignité personnelle de l'esprit et du corps, des fêtes furent données qui, semblables aux jeux olympiques, excitaient la compétition de l'esprit et du corps. La poésie, l'éloquence et les arts représentatifs étaient pour cette raison très développés. L'habileté physique devint à la suite de ces fêtes une des premières nécessités de l'éducation de la jeunesse. N'importe qui pouvait gagner à ces fêtes un prix qui était toujours reçu de la main même du roi et apportait l'honneur et différents avantages. Les vainqueurs avaient le droit de demander à Maban une faveur, chacun selon ses goûts, faveur qui était toujours accordée dans la mesure où elle était réalisable. Des académies particulières furent créées pour l'application de nouvelles découvertes qui avaient été faites dans le royaume. Chacun avait l'occasion d'éprouver la valeur des idées qu'il voulait réaliser, de préparer des modèles et de tenter des expériences.

Aucun inventeur sérieux n'avait de problème d'argent, car les ateliers d'état lui fournissaient tout ce dont il avait besoin, dès qu'une idée présentait la moindre chance de réalisation, au comité qui examinait les propositions sans aucune mesquinerie. Maban avait donné l'ordre d'exercer la plus grande tolérance dans ce domaine et il obtint ainsi d'immenses succès dans le domaine de la technique. Des esprits géniaux souffrent par trop sur notre Terre de ne pouvoir réaliser leurs idées par manque d'argent. Les gouvernements terrestres acceptent difficilement les idées non-conformistes, les inventions non confirmées, et dont la réalisation nécessite toutes sortes d'expérimentations. Il en était autrement à Mallona : on continuait à expérimenter des projets, même dépourvus de chances de succès, depuis que de nouvelles découvertes d'importance avaient été faites par hasard, à la suite d'erreurs dans les essais qui étaient le véritable but de la recherche. (Car même à Mallona, on trouvait souvent des inventeurs involontaires, comme Böttcher qui, voulant fabriquer de l'or, découvrit la porcelaine !)

La découverte la plus importante pour Maban fut l'invention de voitures extraordinairement rapides qui, sur des routes

particulièrement planes, permettaient partout les communications. Leur génie avait réussi à résoudre partout le problème relatif aux difficultés topographiques. Toutes les communes étaient donc reliées entre elles par des routes toutes droites, sur lesquelles des voitures de différentes tailles pouvaient rouler à une vitesse vertigineuse. Naturellement, ce réseau de routes appartenait à l'état ; les voitures étaient aux communes. Leur utilisation était à la disposition de chaque personne désirant entreprendre un voyage plus ou moins long, si elle apportait la preuve de sa nécessité.

Il n'y avait presque pas de navigation maritime. C'était inutile pour relier les royaumes de Nustra et de Monna séparés par l'océan. Car la mer - à certains endroits riche en îles et sans grandes profondeurs - avait été surplombée par les ingénieurs de Maban qui avaient construit des ponts géants d'une île à l'autre et relié ainsi les deux continents à certains endroits. Si la planète Mallona avait été soumise, comme notre Terre, à l'incessant changement des saisons, de violentes tempêtes auraient également agité ses eaux au printemps et à l'automne, et l'art hautement perfectionné des ingénieurs se serait vite heurté à la force des éléments. Mais Mallona avait une position axiale différente de celle de la Terre, ce qui rendait le climat des différentes zones plus semblable, et les saisons beaucoup moins variées. Les variations de température suffisaient cependant à distinguer entre été et hiver, pluie et soleil.

En même temps que la découverte des voitures, un chimiste expérimenté avait inventé un explosif qui possédait une puissance considérable. Sa mise au point fut cependant considérée comme secret d'état et sa fabrication ne fut entreprise que dans des buts bien déterminés et sur ordre du roi. Ce secret assurait la supériorité de Maban sur tous ses ennemis car, grâce à l'énorme puissance de l'explosif, il possédait le pouvoir de détruire d'un seul coup des territoires entiers ! Grâce à ce terrible explosif, il avait en effet détruit pendant la dernière guerre une montagne assez importante couronnée d'une forteresse. Si bien que toute résistance contre un ennemi équipé de la sorte était impossible.

Chose étonnante, cette découverte n'avait pas conduit à la fabrication d'armes à feu, dont la force de destruction n'est d'ailleurs rien, comparée à celle de cet explosif. Mais de puissantes machines à forer et des appareils aussi rapides que des taupes furent inventés pour creuser des galeries souterraines. Des engins balistiques utilisant la force centrifuge pouvaient lancer très loin l'explosif vers

un but déterminé. En explosant à grande distance, celui-ci, en volant en éclats, creusait un énorme cratère où tout était détruit.

Maban garda ce terrible secret avec soin, il savait bien qu'il l'avait aidé à s'assurer une puissance sans limite.

C'est sous son règne qu'on commença d'accorder à la pierre d'Oro une très grande valeur. Cachée dans le Rod, on ne la trouvait en effet que très rarement. Etant un produit du feu, on ne pouvait la découvrir que dans les grandes profondeurs, notamment dans les grottes souterraines, que j'ai déjà décrites, de la région des cratères de Marda. On ne pouvait l'obtenir qu'à grands risques. Il y fallait du courage et de la force. C'est pour cette raison que Maban promit de grandes récompenses et des honneurs particuliers à ceux qui la rapporteraient, dans le but de posséder un moyen plus efficace pour tremper les caractères, grâce à cette victoire sur le danger considéré comme un sport.

La pierre d'Oro avait la réputation d'être une médication magique, qui donne longue vie, force et santé à son possesseur. Sous forme de poudre elle avait, croyait-on, le pouvoir de guérir n'importe quelle maladie. Il était naturel que la croyance dans les pouvoirs de cette pierre prit une importance, que ne possédait pas la pierre elle-même. Maban le savait très bien, mais il n'en défendit pas moins tout ce qui pouvait servir cette illusion, car il favorisait ainsi les bases de l'économie : lui attribuer une valeur suprême et la maintenir à la hauteur la plus élevée était le moyen le plus sûr de conférer de la valeur à l'effort et à la victoire sur soi-même. La valeur excessive attribuée à la pierre d'Oro favorisa bien au début les bonnes intentions de Maban, mais elle devint par la suite une source d'exaction et de décadence.

Des années s'étaient écoulées depuis le début du règne de Maban, et ses fils Muhareb et Areval, déjà nommés, étaient devenus des hommes mûrs. Maban mettait toutes ses espérances en son fils aîné, Muhareb, dont la dignité le désignait en tant qu'héritier de son trône. Tandis qu'Areval, ressemblant à son ardente mère, montrait des traits de caractère qui lui rappelaient fâcheusement son gendre Ksontu. Les qualités et défauts d'Areval ne lui plaisaient guère, mais ils lui paraissaient cependant moins dangereux qu'ils ne l'étaient en réalité, puisque la succession au trône revenait de droit à l'aîné.

Areval était intelligent mais rusé et avide de jouissances.

Cependant, encore par intelligence, il était demeuré sobre. Il enviait son frère aîné et redoutait en lui le futur souverain. Il souhaitait régner lui-même et chercha à s'entourer d'amis fidèles qui le soutiendraient. Peu à peu, à mesure que son père vieillissait, il conçut un plan secret. Il devint inopinément pieux et joua en face de son père le rôle du plus fervent admirateur de ses projets. Il réussit si bien à jouer la comédie que Maban eût de plus en plus confiance en lui. Il crut que seul le bouillonnement de la jeunesse avait jadis été responsable de ces errements, que l'homme mûr qu'était devenu Areval reconnaissait comme tels et méprisait. Il lui confia l'administration d'un district proche de la capitale. Areval sut si bien lui donner satisfaction, qu'il le nomma au bout de quelques années vice-roi de Nustra. Telle était l'ambition d'Areval. Sa soif de domination avait ainsi rapidement trouvé satisfaction. Dans sa résidence, il n'était plus du tout le maître plein de bonté qu'il cherchait à paraître, bien qu'il se soumît aux lois de l'administration créées par Maban, mais un homme qui restait volontaire et qui, quand il le pouvait, ne connaissait, dans son égoïsme et ses passions, qu'un seul but: se servir lui-même et ses propres désirs.

Les moments qu'il était obligé de passer à la cour de son père lui étaient fort pénibles, car il était alors entièrement soumis à la volonté de ce dernier. Ses désirs n'en devenaient que plus effrénés chaque fois qu'il rentrait dans son royaume. Il ne lui avait pas été difficile de trouver parmi les Nustrans, qui étaient enclins au laisser-aller et à toutes les jouissances, des adeptes de son genre de vie. Ceux-ci ne souhaitaient rien tant que de garder Areval à la tête de leur royaume. Son proche entourage veillait aussi fidèlement à ce que Maban, malgré les quelques rapports qui lui avaient été adressés, restât mal renseigné sur la vie véritable de son fils, tandis qu'Areval couvait en lui, à cause de sa vie dissolue, le germe d'une maladie pernicieuse, qui lui minait le corps et l'esprit.

Au cours des années, la différence entre les deux frères Muhareb et Areval s'était encore accentuée, lorsqu'il devint de plus en plus évident que les ordonnances de Maban ne mèneraient pas aux résultats souhaités, si la population n'atteignait pas un idéal moral élevé. Or, elle en était encore très éloignée. Au début, elle ne se plia que devant la volonté plus forte de Maban, qui savait faire exécuter d'une poigne de fer, ce qu'il avait reconnu comme juste.

Le parti de ceux dont il avait fait des dignitaires, sans distinction de classe sociale ni d'hérédité (hérédité qui joua autrefois un rôle

aussi grand à Mallona qu'aujourd'hui encore sur la Terre), vouait certes à son Roi un amour passionné. Cependant, les aristocrates d'antan qui, privés des privilèges de la naissance, des droits de noblesse, d'un traitement à la hauteur de leur titre et de nombreux avantages, ne pouvaient plus passer pour l'élite de la société, nourrissaient contre le régime une haine dissimulée qu'ils transmettaient à leurs descendants. La perte des droits de leurs pères, l'impossibilité d'une propriété privée et d'un pouvoir quelconque, l'égalité sociale et surtout la nécessité de travailler pour vivre paraissaient à ces derniers une monstruosité qu'il fallait absolument supprimer.

Il n'y avait pas à attendre de changement de la part de Muhareb. Sa profonde vénération pour son père, et la reconnaissance des bonnes intentions de celui-ci étaient ancrées en lui bien trop profondément pour qu'il rejette jamais les institutions de son père. Dans les cercles bien informés, on savait qu'il n'y avait aucun espoir de changement avec Muhareb. Mais les chefs des ennemis secrets de Maban espéraient qu'il en irait autrement si Areval montait un jour sur le trône.

Grâce à sa subtile intuition, Muhareb n'ignorait pas ces luttes intestines. Il en souffrait, car il aimait les hommes et prévoyait les luttes qui s'ensuivraient, s'il devait monter sur le trône. Il tremblait à l'idée de devoir verser du sang pour affermir son règne. Il savait qu'Areval gagnait à lui de plus en plus de partisans mais il fut incapable de faire part à son père des rapports qu'il avait reçus, prouvant la conjuration montée contre lui. Il savait trop bien que Maban n'hésiterait pas à sacrifier la vie d'Areval, en cas de nécessité, pour sauver les institutions du royaume. Muhareb eut à soutenir un terrible combat intérieur, dont il sortit vainqueur avec un sentiment de joie. Il se décida à ne rien faire qui puisse entraîner les populations dans une terrible guerre civile, ni à causer la mort de son frère, mais à faire toute confiance à la Force suprême qui avait permis à Maban de parvenir à une telle grandeur. Elle lui ferait trouver à lui aussi le moyen de conserver ce qui était déjà acquis et de le protéger.

C'était la coutume, à Mallona, que les hommes ne se marient que très tard. On exigeait de chaque homme qu'il ait d'abord fait preuve d'ardeur au travail et de force de caractère pour être jugé digne d'emmener une femme chez lui. La raison en était le sentiment religieux des peuples qui était le même, dans ce domaine, dans les quatre grands royaumes. On se représentait la divinité divisée en

deux principes, un bon et un mauvais, qui ne s'opposaient pas l'un à l'autre, mais se complétaient. L'enseignement primitif le plus sacré disait : "Ce qui repose dans le sein de la divinité est la Vie et la force de vivre. Tout ce qui sert cette activité est inspiré par la Force divine. S'il devait arriver que cette inspiration s'arrête, c'est que la divinité serait morte."

Selon cet enseignement une mauvaise action était aussi le résultat de la Force divine. On se soumettait donc à elle comme si elle était voulue par la divinité, si l'on n'avait pas assez de force pour l'éviter. De la même façon, on voyait même dans son ennemi vainqueur l'influence de la Force divine et on se soumettait à lui sans murmurer, jusqu'à ce que la force devenue consciente de l'opprimé soit en mesure de secouer le joug. C'est ce qui avait en grande partie causé le succès de Maban.

Le bien, c'est-à-dire tout ce qui était agréable à l'homme, était honoré sous la forme du beau, en tant que principe féminin ; la dureté, la force, la puissance, qui pouvaient porter l'empreinte du mal, représentaient le principe masculin. On considérait qu'une femme belle avait reçu une grâce particulière de la divinité.

L'homme, à qui il fallait agir pour montrer qu'il tendait à devenir une image de la divinité, n'était donc considéré comme digne d'épouser une femme que s'il avait fait preuve de sa force. Cette conception eut souvent pour conséquence que leur beauté physique entraîna souvent les femmes dans les pièges de la vanité. De ce fait, on s'explique facilement que la femme ait pu exercer sur la vie des habitants de Mallona une influence capable de conduire aux plus grands dangers, lorsque la soif de jouissance, la sensualité et la vénalité succédèrent aux mœurs simples des commencements.

On pratiquait en outre dans les temples un culte de la beauté féminine qui, durant des années, conserva sa dignité dans le respect de son sens véritable, aussi longtemps que les mœurs demeurèrent pures, mais qui dégénéra plus tard en orgies sans retenue. Evolution qui eut lieu également dans la Grèce antique, ici sur Terre.

Les hommes les plus hauts placés de l'état pouvaient choisir leur femme parmi les jeunes filles les plus pauvres du pays sans la moindre difficulté. Ce qui arrivait fréquemment. Cependant, l'homme devait s'attendre à ce que la jeune fille le refusât. Ce qui comptait pour la jeune fille était la renommée qu'il s'était acquise dans son

propre milieu. Elle ne redoutait rien tant que l'homme de son cœur puisse se rendre ridicule par un acte quelconque. Elle considérait une victoire aux jeux publics comme le plus grand honneur qui puisse échoir au bien-aimé.

Le mariage une fois conclu était indissoluble et l'homme ne pouvait avoir qu'une seule femme. Ceci toujours à cause de la conception religieuse suivant laquelle la dualité de la Divinité agissant en un tout, ne se sépare jamais plus lorsque s'est manifestée en elle une volonté d'action, qui entraîne toujours plus d'actes créateurs. La femme, principe de la vie latente, et l'homme représentant le principe de vie active, ne devaient donc jamais se séparer pour ne pas anéantir la volonté de Vie éveillée en eux. Muhareb avait cherché parmi les jeunes filles de son pays et il avait secrètement trouvé une jeune fille correspondant parfaitement à son idéal. C'était la sœur d'Upal, celui qui eut la chance de découvrir la pierre d'Oro.

Entre Fedijah et Muhareb était né un profond et pur amour, mais Fedijah ignorait qui était Muhareb. Il avait tenu secrète sa haute naissance afin d'être sûr d'être aimé pour lui-même. C'est de cette façon qu'il avait pu se convaincre du trésor de pureté, de vertu et d'amour véritable qu'il avait découvert dans la jeune fille. Il était fermement décidé à l'épouser. Aucune difficulté ne se présentait à la réalisation de ce vœu, les circonstances sociales sus-mentionnées justifiant le mariage de toute jeune fille avec un homme très haut placé dans son pays, et Fedijah était d'une beauté parfaite.

Lors d'une cérémonie commémorant la naissance de la divinité, fête qui passait pour être la plus importante de l'année, les plus belles jeunes filles furent désignées pour le service divin dans le temple. Fedijah fut choisie pour officier à la cérémonie du sacrifice par le feu. Alors qu'il passait quelque temps à la cour de son père, Areval la vit à cette occasion, et il éprouva une profonde passion pour la jeune fille. Grâce à des amis qui lui étaient entièrement dévoués, il apprit bientôt qui était la belle officiante et, un jour, Fedijah disparut sans laisser aucune trace. Lors de la cérémonie, Muhareb, debout à côté de son frère, avait remarqué le regard éperdu d'admiration qu'eut celui-ci devant l'aveuglante beauté de Fedijah et il l'avait soupçonné d'une passion secrète, car il connaissait trop bien le masque de vertu que savait revêtir son frère.

Aussitôt après la disparition de Fedijah, Areval retourna dans son royaume. Convaincu que c'était son frère qui avait enlevé sa

fiancée, et qu'il projetait de la conduire de force dans son royaume, Muhareb précéda son frère avec une voiture beaucoup plus rapide que la sienne et donna les ordres nécessaires pour arrêter la suite d'Areval dans un lieu peu fréquenté. Rendu furieux par la soudaine interception, Areval, en despote absolu, s'apprêtait à réagir contre les hommes qui entouraient sa voiture. C'est alors qu'il se trouva face à face avec Muhareb, entré seul dans son véhicule, l'épée à la main, pour le fouiller. Il trouva Fedijah, endormie par des narcotiques, et cachée sous des couvertures, dans un état qui prouvait qu'Areval méprisait les sentiments les plus sacrés que le peuple liait à la beauté féminine.

Fou de colère et de douleur, il leva son épée contre son frère et l'aurait tué si celui-ci, craignant sa force supérieure, ne s'était, avec ruse, jeté, aussi rapide que l'éclair, derrière le corps de Fedijah, afin de s'en protéger. Muhareb reprit rapidement le contrôle de lui-même et put ainsi éviter le meurtre de son propre frère. Il ordonna à Areval de lui obéir et de ne pas quitter la voiture. Lorsque celui-ci fit mine de refuser, il se précipita promptement sur lui et le garrotta solidement. Puis il donna aussitôt l'ordre de revenir vers la capitale.

Les amis d'Areval et de Muhareb avaient, certes, remarqué qu'une dispute s'était élevée entre les deux frères à l'intérieur de la voiture, mais aucun n'avait osé y pénétrer. L'ordre de Muhareb fut reçu en silence et, à toute allure, ils prirent le chemin du retour.

Personne ne souffla mot pendant tout le voyage. Fedijah restait prostrée dans un profond assoupissement. Arrivé au but, Muhareb la confia, toujours sans connaissance, à un fidèle serviteur qui la conduisit chez ses parents. Lui-même obligea Areval à le suivre auprès de Maban et à s'expliquer avec lui. Celui-ci s'indigna, certes, devant l'acte de son fils, qui était beaucoup plus qu'un méfait selon les lois en vigueur. Mais il chercha cependant à réconcilier les deux frères à cause du terrible scandale que provoquerait leur discorde auprès du peuple. Muhareb persista à demander à son père la punition de son frère. Car il était persuadé que seul l'exemple d'un sévère châtiment pouvait encore donner à réfléchir à ceux qui avaient été dévoyés par Areval. Il voyait loin et savait que le déclin des vieilles croyances, le mépris des convictions sacrées ne pouvaient être arrêtés que par l'extermination totale du mal. Mais, devenu vieux, Maban était d'opinion différente : il lui importait davantage de sauver les apparences, car il croyait pouvoir éviter ainsi l'ébruitement et toute conséquence ultérieure. Muhareb représenta à son père tous les

dangers de cette façon d'agir et il lui montra où cette sorte d'indulgence mènerait les mœurs de ses sujets. Maban resta sur sa décision et ordonna même à son fils de se taire et de pardonner à Areval.

A peine cet ordre était-il sorti des lèvres de Maban que Muhareb se leva, jeta un regard sur son père et sur Areval triomphant, s'inclina en silence et s'en alla. Dès cet instant, Muhareb, et peu après Fedijah, disparurent. Personne ne les a jamais revus. Les années passèrent. Maban vieillissait à vue d'œil, la perte de son fils aîné lui dévorant le cœur. Il mourut et Areval devint roi de Mallona.

LE ROI AREVAL

Les images du passé de Mallona furent ainsi projetées dans mon esprit et je vois de nouveau à présent devant moi la capitale, patrie d'Upal, ancien siège de Maban et résidence du roi actuel Areval. Sur les hauteurs se dresse un brillant palais dont les murs ont un éclat d'opaline teintée de bleu. De magnifiques arabesques, œuvres raffinées, ornent les ouvertures et les corniches. Le toit brille comme de l'or, s'élevant en pente assez forte, bordé sur le pourtour d'une grille en or. Le palais occupe une surface considérable, il contient de vastes halls et domine de sa hauteur la ville, entièrement bâtie en terrasses au flanc de la montagne.

Un large escalier constitue le seul passage menant des premières maisons de la ville aux parvis qui précèdent le château. Un triple mur puissant couronné de créneaux et de tours triangulaires protège le siège du roi. Partout j'aperçois des soldats de la garde royale qui surveillent en particulier le grand escalier et empêchent tout étranger de pénétrer dans le château. Mais la garde ne m'arrête pas et aucune porte fermée ne m'empêche d'entrer. Je traverse des salles magnifiques, où se tiennent les assemblées des grands du royaume, de larges halls et des couloirs, et je parviens à une rangée de pièces aux voûtes élevées, richement décorées. Mon regard ne parcourt que furtivement toutes sortes d'instruments, de médailles d'un éclat précieux, des armes, et des décorations, car la force qui m'entraîne ne me permet pas un examen plus précis.

Je me trouve à présent dans une grande salle : sous les fenêtres ouvertes repose, sur un lit, au milieu de coussins blancs, le corps agité et inquiet d'un homme richement vêtu. Un diadème paré d'une

grosse pierre étincelante orne son front ; l'expression du visage est ravagée ; de toute évidence cet homme souffre. C'est Areval, le puissant roi de Mallona. Un homme de haute taille, vêtu d'une longue robe, les mains cachées dans de larges manches, se tient immobile devant lui, les yeux fixés sur le roi, observant son état. Le malade souffre et gémit, ses yeux perdus dans le vide semblent voir quelque chose d'inhabituel. Subitement, il fait le geste de se protéger, se redresse et hurle :

- Otez ces choses de ma vue !

L'homme de haute taille s'approche rapidement, pose sa main sur le front du roi, murmure des paroles incompréhensibles et lui donne quelque chose à boire. Celui-ci avale avidement la boisson rafraîchissante et retombe épuisé dans les coussins. Le roi ferme alors les yeux et s'assoupit. Une expression de mépris et d'ironie apparaît sur le visage de son consolateur. Puis, il écarte le rideau tombant devant la fenêtre ouverte, se penche au-dessus du malade et lui murmure quelques mots à voix basse.

Bientôt, une profonde respiration témoigne de l'assoupissement du monarque, et son aide se retire rassuré. Celui-ci se dirige alors vers la porte, l'ouvre et ordonne à deux serviteurs en faction à l'extérieur de veiller sur le sommeil du roi. Lui-même traverse ensuite trois grandes salles et arrive dans une pièce où des soldats et des chambellans gardent l'entrée des appartements royaux.

Dans l'expectative, ceux-ci le considèrent avec respect. D'un ton calme, où s'exprime cependant la hauteur et une mordante autorité, il déclare :

- Le roi est fatigué. Pas de visites aujourd'hui !

Deux des chambellans s'éloignent alors vers la grande salle voisine où se sont rassemblés les grands du royaume, afin d'y excuser le roi. Un autre écarte une portière à laquelle fait suite un long couloir aboutissant à une pièce ronde. Le familier du roi traverse ce couloir et parvient dans cette pièce où l'attend un homme flegmatique qui considère l'arrivant avec calme et amitié. Ce dernier est le vice-roi de Monna, qui attend en ce lieu Karmuno, grand prêtre et homme de confiance du Roi Areval.

- Comment va notre frère et maître ? demande le vice-roi d'un ton confidentiel.

- Mieux que nous l'espérons ! répond Karmuno à mi-voix. La maladie progresse lentement. La tête reste lucide, bien que sa pensée se brouille quelques fois. Maître, le temps d'agir n'est pas encore venu !

Une ombre passe sur le visage du vice-roi, qui ajoute en souriant calmement :

- Nous pouvons attendre ! Karmuno connaît son ami et lui fera confiance. Monna est prête pour le cas où notre frère et maître rejoindrait le royaume des morts.

S'approchant prudemment du vice-roi, le grand prêtre explique à voix contenue :

- Areval ne pourra ni aujourd'hui, ni prochainement, présider le conseil du pays. Ce délai nous servira. J'essaye de décider le roi à vous choisir pour le représenter. Ce qui nous mènera plus près du but. Pouvez-vous avoir toute confiance dans le général Arvodo ? Car, si vous êtes le régent d'Areval, c'est entre ses mains que repose la puissance militaire de Mallona. Si vous ne pouvez être sûr d'Arvodo, cet homme constitue pour vous un danger.

Le vice-roi se détourne et dit avec humeur :

- Karmuno, je sais bien que vous n'êtes pas un ami du général en chef, mais votre méfiance va plus loin qu'elle ne devrait ! Arvodo tient à moi, je lui fais totalement confiance, car il est fidèle. Mais il ne sait pas quels projets nous unissent, et il ne doit pas l'apprendre avant que l'heure n'en soit venue !

Un vague sourire passe sur le visage émacié du grand prêtre.

- Je crains qu'Arvodo ne se laisse pas abuser. Malheur à vous, s'il joue une mauvaise carte, et si des projets ambitieux naissent dans son cœur !

Le vice-roi se redresse et réplique brièvement :

- Nous serons prudents et attentifs, Karmuno ! Vous le serez aussi, le succès ne nous fera donc pas défaut.

Il salue de la main et se dirige vers la porte qui mène dans la grande salle de réception. Le prêtre conserve un instant son attitude jusque là déférente, puis il se redresse et, suivant d'un regard

venimeux l'homme qui s'éloigne, il murmure quelques mots à voix basse avant de lui emboîter le pas.

La grande salle du conseil est maintenant complètement vide. Seuls, deux hommes se tiennent immobiles dans une niche, portant l'équipement du guerrier. Une sorte de brillante cuirasse d'écailles leur couvre le haut du corps, et un vaste manteau blanc orné de broderies pend à leurs épaules. Ils portent une large épée au côté, et donnent l'impression d'une beauté parfaite, sorte d'idéal masculin, selon nos conceptions, forts et intelligents. Une légère barbe encadre leur noble visage, les yeux sont clairs. Les lèvres légèrement serrées, les sourcils un peu froncés indiquent qu'ils s'efforcent, au prix d'une grande maîtrise d'eux-mêmes, de dissimuler toute agitation intérieure. L'un des deux est un peu plus petit, vêtu de façon presque identique à l'autre et présentant avec lui une ressemblance frappante. Je reconnais que ce sont deux frères.

Le vice-roi passe devant eux et leur tend sa main droite en souriant amicalement. Salut qui ne s'adresse qu'aux amis. Tous les deux remercient en laissant tomber la main droite vers le bas et en inclinant la tête.

- Qu'Arvodo me conserve son amitié ! dit Karmuno au plus grand des deux hommes.

- Karmuno sait comme son estime rend ses amis heureux ! répond celui-ci d'un ton courtois.

- L'état de santé du roi ne lui permet pas de donner aujourd'hui au général de nouvelles preuves de sa confiance. Le roi est très malade ! ajoute le grand prêtre en soupirant.

- L'art de Karmuno saura bien chasser sa maladie, comme il le fit souvent déjà. Areval est en sûreté entre ses mains.

Le grand prêtre et médecin jette un coup d'œil perçant à son interlocuteur, tout en souriant pourtant courtoisement et il ajoute en appuyant sur chacun de ses mots :

- Arvodo devait être nommé aujourd'hui général en chef de Mallona. Sous sa protection, le roi Areval pourra dormir en paix à l'abri de tous ses ennemis !

- Mes services et ma vie appartiennent à notre Maître, le roi Areval !

- Ses ennemis sont les miens ! déclare Arvodo d'un ton grave, en portant sa main droite à sa poitrine.

Karmuno n'ayant su que répondre à cette déclaration, ils se saluent et se quittent. Les deux frères échangent un regard de connivence, et se dirigent vers la sortie de la grande salle pour quitter le palais.

Lorsque tous deux parviennent aux marches du grand escalier d'honneur, Arvodo s'arrête un instant pour regarder la ville qui s'étend devant lui et la magnifique région montagneuse qui l'entoure. Il considère gravement le magnifique panorama et dit lentement à son frère :

- Une très belle et agréable région ; une ville qui témoigne de la vitalité de notre peuple. Et ce n'est pourtant que le lieu où vivent tant d'âmes dépravées ! Saurai-je les ramener dans le droit chemin ? L'ampleur de la tâche et l'issue de la tentative me font peur !

Puis, sans attendre la réponse de son frère, il descend rapidement les marches. Au bas de cet escalier, à une certaine distance des gardes, Upal se tient immobile, regardant Arvodo avec attention, dans une attitude d'expectative. Le regard fixe d'Upal attire celui du général. Afin de retenir son attention, Upal incline alors la tête d'une certaine façon, en faisant en même temps un mouvement des yeux à peine perceptible. Arvodo a vu ce singulier salut et il lui fait signe de s'approcher. Il lui demande doucement:

- Qui es-tu ?

- Maître, un serviteur des malheureux ! Mon nom est Upal.

- Tu veux me parler ?

- Oui, Maître. Mais en secret et à vous seul !

- Viens, quand le soir tombera !

Upal met alors sa main sur sa poitrine et s'éloigne en silence. Arvodo se retourne vivement vers son frère et lui murmure :

- C'est un des "fidèles".

Puis il se dirige rapidement vers une place comme j'en ai vu de semblables pendant le voyage d'Upal vers la capitale. Les deux frères

montent dans un luxueux équipage conduit par un serviteur d'Arvodo, puis ils traversent à toute allure les rues larges et très fréquentées de la ville.

Les maisons, de hauteur moyenne, sont ornées de plantes vertes et, sur leurs toits plats, fleurissent partout des jardins suspendus. Je vois partout des plantes grimpantes qui me sont inconnues. Croissant dans de grands bacs, elles forment des dômes de feuillage ombrageant les lieux de repos. Des rideaux bigarrés sont tirés devant les fenêtres des maisons pour les protéger des regards des passants de la rue. Tout, ici, témoigne de la richesse et du bien-être des habitants. Nous sommes dans le quartier des gens aisés qui n'ont pas à lutter avec les soucis de la vie. La voiture d'Arvodo stoppe maintenant devant un très grand bâtiment. Les deux frères descendent et entrent dans leur demeure. Ils y sont reçus par des serviteurs et conduits dans les appartements intérieurs.

Arvodo se débarrasse de son équipement militaire pour passer une robe d'intérieur semblable à une toge romaine. Son frère a fait de même et ils se rendent ensuite sur la terrasse de leur demeure pour s'y entretenir sans crainte d'être entendus. Un étroit escalier monte vers cette terrasse, fermé en haut par une grille de fer. Arvodo ferme cette grille à clé et les deux frères sont désormais à l'abri des gêneurs, dans leur jardin aérien, œuvre d'art d'un goût exquis. Des fleurs épanouies entourées de verdure, des plantes serties dans des pierres assemblées avec art, tout y est simple et beau, tout est gracieux, fidèlement emprunté aux modèles naturels, ne surchargeant pas le cadre formé par la terrasse.

Arvodo s'assoit sous la tonnelle, depuis laquelle il peut observer la montée des murs vers le jardin. Son frère le considère avec préoccupation et amitié. Sans un mot, le général contemple la splendeur odorante des jardins voisins. Un profond sillon s'est creusé entre ses sourcils ; il pousse un soupir et rencontre fortuitement le regard de son frère.

- Mon frère oublie-t-il tout à fait qu'il est l'espoir de l'armée, qu'on est fier de lui, et qu'on le considère comme le plus capable d'obtenir la victoire à la guerre ?

Arvodo éclate d'un rire sombre :

- Belle gloire de vaincre le petit peuple de Nustra révolté, toutes les forces militaires étant de mon côté ! Ce peuple est épuisé par les

charges, il ne peut plus payer ses dettes et il se révolte pour cette raison ! C'est une œuvre odieuse de le vaincre. C'est grande honte de le punir et de devenir son bourreau. Nous avons appris par notre père les principes et les projets du roi Maban. Je m'aperçois en frissonnant de honte combien nous en avons dévié ! Je sens avec douleur que nous avons peut-être atteint le point de non-retour, et que les peuples de Mallona ont été exploités et opprimés par le roi actuel, qui nous a attiré la malédiction de la Divinité. Je me suis juré d'introduire des changements. C'est ma vie qui est en jeu, mais je ne la risquerai pas inutilement.

- Pourquoi sembles-tu si découragé ? Les vice-rois de Nustra et de Sutona sont à tes côtés, et ils te sont fidèles !

- Bien sûr ! Même s'ils ne me sont fidèles que pour échapper plus vite à la tutelle d'Areval. Je ne crains pas le nonchalant roi de Monna. Quant aux jours du vice-roi de Nustra, ils sont comptés. Il est vieux et ira bientôt rejoindre ses ancêtres. Si je réussis à régner d'abord à sa place à Nustra, mon frère saura bien assumer la place que je lui réserve.

Les yeux de Rusar s'allument à ces mots. Il se penche vers son frère et murmure :

- Aucun pouvoir ne peut me séparer de toi ! C'est avec toi que je veux vivre ou mourir, afin de sauver le testament du roi Maban.

- Il s'agira peut-être de mourir, dit sombrement Arvodo. Si le coup de main que je prépare ne parvient pas à me permettre d'abord de m'emparer des trésors d'Areval afin de payer l'armée, nous sommes perdus. Tu sais la méfiance de Karmuno, ce courtisan du roi malade, qu'il tient à l'écart du pouvoir. Il règne sur le pays, mais il se fait si humble devant tous qu'il trompe presque tout le monde. Je connais son but. C'est la main d'Artaya qu'il convoite, afin de s'assurer la succession au trône par son mariage avec la fille d'Areval.

- Artaya, épouse de l'infâme Karmuno, jamais ! s'indigne violemment Rusar.

- Artaya t'est-elle donc si chère, que cette pensée te mette hors de toi ? demande Arvodo.

- Frère, vous tous, vous la jugez mal ! Elle ne ressemble pas à son père, elle ne connaît pas le mensonge !

- Veuille Dieu le Père que tu dises la vérité ! Mais prends garde à ton cœur ! Depuis longtemps déjà, j'ai remarqué que tu ne la regardais jamais avec indifférence. Mais, dis-moi, mon frère, si tu obtenais sa main, tu parviendrais ainsi par un moyen pacifique à ce que moi je ne puis obtenir que par la force : à devenir le maître de Mallona. Tu as donc le choix entre ton frère et Artaya.

- Comme si je ne savais pas que jamais Areval ne me donnera la main de sa fille unique ! Et même si c'était la volonté du roi, je me heurterais encore à l'opposition de Karmuno. Moi aussi, je ne puis parvenir à mon but que par la violence. Si mon frère devient maître de Nustra, il le sera bientôt aussi de Mallona. C'est de sa main que j'obtiendrai alors cette épouse.

- Si elle le veut bien, assurément !

Rusar regardant son frère avec humeur à cause de cette réponse, Arvodo lui demande alors :

- Devrais-je donc refuser de rendre à la femme la liberté du choix de son époux, accordée par Maban, liberté qu'Areval a depuis longtemps supprimée ?

- Excuse mon impatience ! répond Rusar, confus. Tu as raison, comme d'habitude !

Le son d'une cloche s'étant fait entendre dans les pièces du bas, Arvodo se lève.

- On vient, garde bien ton calme !

Un serviteur apparaît sur les dernières marches avant la grille close et annonce que des hôtes du plus haut rang viennent d'arriver. Les frères ouvrent et descendent rapidement.

Dans une pièce ornée d'objets précieux, dont les larges fenêtres ouvertes laissent entrer un air tiède, attendent six dignitaires du royaume. Le plus âgé d'entre eux est un homme d'âge mûr. Il s'avance et proclame avec déférence :

- Général Arvodo, commandant en chef de l'armée de Mallona, c'est au nom du roi, notre seigneur, que je te confère le signe de la puissance que tu dois porter à présent au même titre que le roi. La maladie pernicieuse qui le ronge l'a privé de la joie de te remettre lui-même cette haute distinction devant l'assemblée des grands du

Royaume. Mais c'est sa volonté de ne pas te faire attendre plus longtemps. Il se réjouit de te compter à présent au nombre restreint des plus grands du Royaume de Mallona.

Il remet alors au général un anneau. Cet anneau est la réplique exacte de celui que nous connaissons déjà ; je ne puis découvrir de différence entre les deux. Resté impassible, Arvodo prend l'anneau, le glisse au quatrième doigt de sa main droite, ferme son poing et déclare en levant celui-ci :

- Notre souverain n'aura pas donné sa puissance à un homme indigne d'elle. J'attends avec impatience le moment où il me sera permis de remercier le roi en personne en me jetant à ses pieds. Dites-lui que son général continuera de faire bonne garde !

Les délégués du roi s'inclinent alors profondément et leur chef clôt la brève cérémonie en déclarant :

- Nous honorons en toi la puissance de notre roi Areval. Que Dieu vous protège, toi et le roi !

Puis, Arvodo et son frère se mettent alors à converser de façon plus détendue avec les ambassadeurs du roi. Ceux-ci témoignent la plus grande déférence à l'homme désormais le plus puissant du royaume : le représentant du roi, le maître de toutes les armées de Mallona, celui qui est paré de la puissance royale et qui n'a plus de comptes à rendre qu'à son maître.

Les ambassadeurs ayant pris congé, les deux frères se retrouvent seuls à présent. Le jeune Rusar ne pouvant supporter plus longtemps son masque impassible, enlace avec émotion son frère aîné en s'écriant triomphalement :

- Le but est atteint ! Le but est atteint !

Sombre, Arvodo baisse la tête et déclare sourdement :

- Oui, atteint ! Mais à quel prix ! Je sacrifie ma propre personne, le meilleur de moi-même. Tout ce que notre père nous a appris : l'honnêteté, la fidélité, la vérité et la franchise. Si je veux atteindre le but qui se dessine devant nous, ces qualités ne seront plus que des ombres pour moi. Sera-t-il un jour possible de récolter des fruits sains de cette semence de mensonges ? De sauver le testament de Maban ?

- Mon frère en sera capable ! Maintenant, allons de l'avant et ne rêvons plus, répond Rusar simplement.

Le visage d'Arvodo revêt l'expression de la détermination la plus ferme. Il se redresse :

- Oui, j'en serai capable ! Mais j'aimerais bien savoir ce qui a pu pousser le roi à agir de façon si extraordinaire, à m'envoyer par des ambassadeurs l'insigne de la puissance royale ! Cela n'a jamais été la coutume dans notre pays de remettre la puissance autrement que personnellement, devant le peuple et la cour réunis. Il me faut voir le roi, je dois comprendre les raisons de ce procédé et satisfaire au devoir d'exprimer au plus vite ma gratitude. Viens avec moi ! Nous allons demander audience au roi !

Dans une pièce ornée d'objets précieux, le roi Areval est assis à côté de sa fille. Celle-ci est d'une grande beauté. Ils sont tous deux plongés dans un jeu étrange, semblable à notre jeu d'échec. Areval semble avoir dominé son mal, car rien en lui ne laisse supposer qu'il ait été souffrant. Sa partenaire joue un pion décisif et déclare en riant aux éclats que son père est vaincu. Areval acquiesce et se renverse dans les coussins de son lit en respirant profondément. Avec complaisance, il contemple Artaya dont la beauté fascinante, mais froide, indique que la sensibilité est peu développée dans son cœur de jeune fille. Artaya est fort consciente de sa grande beauté. Mais, dans son for intérieur, elle est calculatrice, cruelle et sensuelle, toujours prête à satisfaire ses désirs à tout prix, quelles qu'en soient les conséquences ; capricieuse, sans retenue intérieure : un digne rejeton de son père.

Un serviteur entre et annonce au roi que le général Arvodo est prêt à obéir à tous ses désirs. Les yeux fatigués d'Areval s'allument soudain. Il sourit et ordonne de faire venir le général en sa présence. Artaya se lève, range lentement le jeu et les pions, et s'empresse autour d'Areval. De toute évidence, elle s'attarde volontairement afin de pouvoir croiser Arvodo, malgré la coutume interdisant aux femmes d'être présentes aux réceptions masculines. Ce n'est en effet que lorsque le dernier des hommes reçus dans une pièce est sorti qu'elles peuvent y rentrer, si elles y sont invitées. Un chambellan soulève la lourde tenture de la porte d'entrée, et la haute stature d'Arvodo, revêtu de sa brillante tunique d'écaillés, apparaît. Avant de se retirer

rapidement dans une pièce contiguë, Artaya lui jette furtivement un regard de convoitise, que le général n'est pas sans remarquer. Arvodo s'arrête devant le roi et s'incline profondément. Ce dernier le fixe de son regard en lui faisant signe de s'approcher. Puis, il se lève brusquement et lui dit d'une voix un peu haletante :

- Arvodo, vous êtes mon premier général, vous avez le devoir de protéger ma vie comme la vôtre ! Voulez-vous le faire ?

- Mon Roi le sait !

- Je vous ai donné le sceau de ma puissance, vous le portez comme moi-même.

Et ce disant, il lève la main pour lui montrer l'anneau à son propre doigt. C'est exactement le même que celui qui a été conféré à Arvodo.

- N'en mésuserez-vous jamais ?

- Si mon roi en doute, je lui rends ce que j'ai reçu ! rétorque Arvodo en faisant le geste d'enlever l'anneau de son doigt.

- Laissez cela ! répartit Areval, dont la voix se fait confidentielle. Je sais encore ce que je veux. Approchez un peu! Maintenant, écoutez : Je vous connais, Arvodo, comme un homme de parole, et je ne fais confiance qu'à vous seul. Vous devez me protéger contre ce prêtre dont je dépends et que pourtant je hais ! Vous vous étonnez? Vous ne vous attendiez pas à cela. Ne m'interrompez pas ! Je le déteste au point de pouvoir le tuer, mais, sans lui, peut-être que je ne vivrais déjà plus. Car c'est un bon docteur, je ne dois la vie qu'à son art. Quand des douleurs folles s'emparent de mon corps, sa parole, sa main les chassent. Quand des formes sauvages, des figures grotesques et les fantômes du passé apparaissent, ton épée, Arvodo, ne peut les anéantir. Car elles sont insaisissables, invulnérables par l'épée. Seules sa présence et sa parole ont le pouvoir de les effacer. Moi, le puissant roi de ce monde, je suis entre ses mains sans espoir d'en sortir. Tu sais quel est son but : il veut la main d'Artaya, et il me l'a signifié. Mais, ma volonté qui n'est ferme que quand il n'est pas là, commence à se paralyser. Je lui résiste encore, mais qui sait pour combien de temps ? C'est à toi de me sauver, Arvodo, tu entends ! Ton Roi, ton Maître te le demande !

Le visage d'Areval grimace de peur. Il regarde Arvodo qui, muet

d'étonnement, écoute les paroles qui lui sont murmurées.

- Artaya t'aime, je le sais depuis longtemps. Tu dois devenir son époux ! Ainsi hériteras-tu du trône après moi ! Tu es la plus digne de toutes les créatures flatteuses qui s'inclinent devant moi. C'est en toi que je veux retrouver, et que je retrouverai, la force que je cherche. Ha ! Ha ! Ils trembleront alors à nouveau devant moi, comme avant, les coquins qui se moquent de moi parce que je suis faible et malade ! L'étincelle vit encore en moi, que tu feras redevenir flamme ! Tu seras le bras qui soutient ma volonté !

L'agitation intérieure d'Areval rend sa respiration difficile. Soudain, il fixe un coin de la pièce :

- Regarde ! Là-bas ! Quelque chose bouge dans un brouillard noir ! Des visages me fixent avec des yeux ardents. Je les reconnais, ce sont mon frère et Fedijah, et d'autres qui me maudissent ! Arvodo, protège-moi d'eux, ils s'approchent !

Fou de terreur, Areval s'accroche au général, et tente de se cacher derrière lui. A toute vitesse les pensées se succèdent dans la tête d'Arvodo. Il prend subitement conscience de la situation et, avec son caractère résolu, cherche immédiatement à la dominer. Tirant son épée du fourreau, il proclame d'une voix ferme et haute :

- Vois, roi Areval, je chasse moi aussi dans le néant tes invisibles ennemis !

Et, ce disant, il brandit son épée vers le coin où le roi halluciné fixe ses fantômes. Avec un éclat de rire joyeux, il se porte lui-même dans le coin le plus éloigné. Puis, tourné vers le roi, le regardant droit dans les yeux, en remettant son épée au fourreau, il s'écrit :

- J'ai vaincu, ô mon Roi ! Montre-moi où tu vois encore tes ennemis, afin que je les anéantisse.

Le visage d'Areval manifeste étonnement et admiration :

- Un miracle ! Arvodo, tu as fait un miracle ! Il ajoute en bégayant: Il possède la même force que Karmuno, les esprits s'enfuient devant son épée. Il me protégera ! Il me protégera !

Comme après chaque crise, les yeux d'Areval trahissent tout à coup la fatigue. Il éprouve le besoin de dormir. Arvodo s'approche et aide son roi à s'étendre sur son divan.

- Bien, bien ! Je te verrai à nouveau demain, entends-tu, demain... souffla-t-il en s'endormant.

Arvodo se tourne alors vers la porte pour donner des ordres aux chambellans. Mais le rideau en est rapidement écarté et Artaya apparaît. Ses yeux brillent et, rayonnante, la jeune fille s'approche du général :

- N'ayez pas de soucis pour mon père, dit-elle, son sommeil ne sera pas dérangé, j'y veillerai personnellement. Arvodo n'a-t-il pas répondu aux désirs du roi ?

- Madame, le roi est malade. Demain, je le verrai quand il sera dispos. Peut-être qu'alors ses souhaits seront différents, répond Arvodo en s'inclinant.

- Même si ses désirs changent, les miens demeurent, et je te veux !

Avec passion, la jeune fille s'est précipitée vers Arvodo et jetée dans ses bras.

- Entends-tu, je te veux, toi ! Tu ne me résisteras pas !

Elle enlace éperdument Arvodo et l'embrasse avec frénésie.

- Maintenant, tu es mien ! Par ce baiser, je me suis donnée à toi. Si tu me refuses, crains ma vengeance !

Puis elle disparaît rapidement dans l'antichambre, laissant Arvodo complètement abasourdi.

Venant de quelque salle contiguë, des voix et des pas se font alors entendre. Aussi, pour ne pas rencontrer les arrivants, Arvodo quitte vivement la chambre et le palais du roi.

DANS LES GROTTES DU WIRDU

Tout étourdi, Arvodo est revenu dans sa demeure. Avec soulagement, il y apprend que son frère a quitté la maison. Il préfère en effet ne pas avoir à lui parler maintenant, éprouvant le besoin de rester seul et de réfléchir à sa conduite future. Isolé dans son cabinet de travail, il regarde le sol d'un air sombre, tandis que des sentiments

opposés luttent dans son cœur. Il imagine son frère, amoureux d'Artaya, dans les affres de la jalousie, lorsqu'il lui apprendra ce qu'il vient de découvrir. Il se voit au but, s'il cède à Artaya et au désir du roi, qu'il méprise pourtant tous les deux. Il s'imagine le visage du grand prêtre Karmuno le regardant en grimaçant, lui qui désire régner, et qui exerce une puissante influence sur les masses populaires grâce à son pontificat. Le peuple voit en lui l'homme par qui la Divinité fait connaître sa volonté au roi Areval.

Arvodo ne se sent pas assez sûr pour réussir un audacieux coup d'état. Mais il n'a pourtant pas d'autre choix que, ou tenter ce coup d'état, ou s'engager dans la voie nouvelle qui s'ouvre à lui, en devenant le mari d'Artaya. Dans le premier cas, il a absolument besoin d'être soutenu par l'armée. Mais il sait trop bien que ce soutien dépend des moyens financiers dont il peut disposer, l'armée n'étant fidèle au roi que grâce à ses trésors. D'autre part, aucun nom dans le royaume n'est plus honoré par l'armée que le sien, mais cette vénération ne lui sert à rien s'il n'a pas les moyens financiers. Or, Arvodo n'a aucun pouvoir officiel sur les gardiens du trésor royal dans la capitale, pas plus que sur la garnison qui les protège. Seuls Areval et Karmuno les commandent. Les biens personnels d'Arvodo ne lui permettraient même pas de payer la solde journalière que reçoit la garde du corps du roi, car celle-ci est trois fois plus élevée que celle de tous les autres soldats de l'empire.

Par ailleurs, il tremble à la pensée de devenir le mari d'Artaya, dont la beauté ne l'aveugle pas. Selon les lois de Mallona, il lui demeurerait de toute façon soumis, car il n'est pas de sang royal. Ainsi resterait-elle, certes, son épouse en titre, mais elle l'oublierait bientôt dans les bras d'un favori. Un mariage avec elle l'entraînerait en outre à renoncer aux devoirs sacrés envers le secret de Maban, que son père mourant lui confia.

Dans le souvenir d'Arvodo passe le souvenir de son père. Il revoit l'instant où le regard presque éteint du vieillard reposa sur lui, dans la certitude de l'espoir que son fils réaliserait un jour ce que lui-même ne put réussir. Profondément gravés dans sa mémoire sont les termes par lesquels il fit au mourant sa promesse, cette promesse qu'il est toujours fermement décidé à tenir. Résolu à poursuivre le chemin déjà pris, Arvodo se lève avec décision. Il lui faut trouver le moyen d'atteindre son but.

La nuit est entre temps tombée. Arvodo se dirige vers la fenêtre

pour en écarter les rideaux, afin qu'y pénètre le tiède souffle du soir. Peu après, un domestique apporte une sorte de colonne métallique qu'il pose sur la table, verticalement. Celle-ci porte à sa partie supérieure une boule brillante d'où rayonne une lumière vive et pourtant douce, éclairant la pièce jusqu'en ses recoins les plus éloignés. C'est une lampe à "manga", la lumière froide qui éclaire sans flamme. Plus puissante que toutes les sources de lumière artificielle que nous connaissons sur Terre, elle me semble tirer sa lumière des propriétés chimiques de ses composants.

Après avoir placé la lampe, le domestique annonce à Arvodo qu'un homme demande à lui parler, ayant, affirme-t-il, un rendez-vous avec lui pour le soir. Arvodo se souvient soudain de sa rencontre précédente, et il ordonne de l'amener jusqu'à lui. Quelques instants plus tard, Upal entre et reste debout à la porte dans une attitude de respect. En lui signifiant de veiller à ce qu'il ne soit pas dérangé, Arvodo renvoie le serviteur. Puis il dévisage Upal, maintenant correctement vêtu.

- Tu m'as donné le signe des "fidèles", mais je n'ai pu te reconnaître. Dis-moi, qui es-tu ? demande-t-il.

Pour toute réponse, Upal saisit une lettre cachetée dans une poche intérieure de son vêtement et la tend au général. Celui-ci la prend, l'ouvre et lit lentement avec un étonnement croissant.

- Je reconnais par ce papier que tu fais vraiment partie du groupe des "fidèles" ! lui déclare-t-il sur un ton amical. Personne ne peut mieux te recommander que l'auteur de cette lettre. Mais raconte-moi ce dont tu ne veux faire part qu'à moi seul.

Prenant son souffle, Upal commence à dérouler l'histoire de sa vie. Il raconte comment sa sœur disparue fut enlevée par Areval, puis épousée par Muhareb. Il avoue sa haine pour Areval, qui laissa sa vindicte se déchaîner contre sa famille, après la disparition de Maban, jusqu'à ce que celle-ci fut réduite à la plus grande misère. Il narra comment son père n'échappa à la poursuite d'Areval qu'en se consacrant au service du Temple, parmi les plus humbles serviteurs. Mais il en fut même renvoyé parce qu'il était malade, et il fut laissé sans pain. Devenu vieux et faible, il ne survécut que grâce à la maigre assistance d'Upal et de quelques amis restés fidèles. Upal décrit aussi avec vivacité comment il devint esclave du roi dans les grottes du Wirdu, parce qu'il n'avait pu payer les taxes, et comment il y trouva la

pierre d'Oro, ce qui avait fait de lui un homme riche.

- Est-ce qu'Areval reconnut que tu étais le frère de Fedijah, lorsque tu lui parlas de ta trouvaille ? demanda Arvodo.

- Maître, je n'ai pas vu le roi. C'est Karmuno qui entendit mon rapport, le roi était malade. Aussi, de nombreuses années se sont écoulées depuis qu'il m'a vu pour la dernière fois. De plus, j'ai changé de nom, et Areval ne sait pas qui est Upal. C'est le devoir de ma vie de me cacher de lui pour mieux l'anéantir. C'est pourquoi j'ai été pendant longtemps membre du cercle des "fidèles". Mon but ultime est sa perte, et toi, Maître, tu vengeras aussi ma sœur et ma famille sur la personne du roi maudit.

En signe de complet dévouement, Upal s'agenouille devant Arvodo et s'incline profondément. S'approchant de lui, Arvodo pose sa main sur sa tête et déclare :

- Tu te courbes devant moi. C'est bien ! J'accepte ton sacrifice, Upal. Sois mien désormais ! Demeure lié à moi jusqu'à la mort.

Saisissant les mains du général, Upal murmure d'une voix étouffée par l'émotion :

- Oh merci, Maître, de m'avoir accepté ! Mais l'esclave peut déjà exprimer sa gratitude et, par Schodufaleb, Maître, je le désire ainsi !

Puis il raconte ensuite au général, dont la surprise ne cesse de croître, ce qu'il a découvert dans les grottes du Wirdu. Il explique qu'il n'est pas tellement difficile de se procurer d'immenses trésors, qu'il peut lui en indiquer le moyen, et qu'il sera facile à Arvodo d'amasser une énorme fortune, plus grande que celle du roi. Il décrit comment, à l'aide d'un appareil volant, il chercha infatigablement, jusqu'à ce qu'il découvrit la puissante faille volcanique qui lui permit d'atteindre les profondeurs des grottes. Comment il osa y descendre avec son appareil, et les découvertes fantastiques qu'il y fit.

Presque terrifié, Arvodo regarde Upal :

- Tu as osé t'élever dans les airs ? Vraiment, il y en a peu à Mallona pour avoir l'audace de prendre place à bord de ces vaisseaux volants. Tous craignent les éléments instables de l'air et de l'eau.

- Ce n'est pas aussi dangereux que le disent le peuple et les grands, répartit Upal en souriant. Je n'ai pas rencontré de démons

hostiles prêts à détruire mon esquif. Grand fut le génie de l'inventeur Mirto, qui trouva le moyen d'utiliser l'air. Mais le peuple est trop mesquin et timoré pour mériter ce qu'il nous donna. C'est notre chance, Maître, qu'il en soit ainsi. Sans cela, comment obtiendrais-tu les trésors ?

Redevenu calme et réfléchi, Arvodo demande tout à coup :

- Je voudrais les voir, ces trésors. Est-il possible, pour me les montrer, que tu m'emmènes dans ton avion ?

- Maître, je savais que tu aurais confiance en moi ! Il n'y a que toi pour tenter avec détermination ce que je suis le seul encore à avoir osé faire. Ordonne, je suis prêt ! répond Upal, visiblement heureux.

- Où est ton appareil ?

- Il se trouve, bien caché, dans une région impraticable, à un endroit connu de moi seul. En voiture, on arrive facilement jusqu'à une relative proximité.

- Combien de temps faut-il pour y aller et revenir ?

- Maître, il serait bon que tu y sacrifies deux journées, car nous ne pouvons emprunter le chemin que de nuit afin de ne pas être vus.

- Fais le nécessaire pour entreprendre le voyage demain soir ! Attends-moi au bord du grand lac, là où la route est la plus proche de ses berges. J'arriverai aussitôt après le coucher du soleil. Maintenant va ! Le voyage que nous aurons à faire sera long. Je remets à demain ce que j'ai encore à te demander.

Avec un regard de complicité, Upal salue en silence et s'en va. Arvodo demeure plongé dans ses pensées. Ses yeux brillent d'audace et ses lèvres murmurent :

- Si ce que m'a dit cet homme est entièrement vrai, je serais presque parvenu au but !

Une nuit étoilée tombe sur Mallona. La lueur rougeoyante du soleil couchant éclaire encore l'ouest et le vent tiède du soir exhale un souffle balsamique sur la campagne. Deux lunes brillent dans le ciel, une au zénith, l'autre à l'horizon, semblables à deux immenses yeux. Elles ont des phases différentes. Au cours de la nuit, la troisième lune se lèvera par la suite, tel un disque lumineux. Ces trois lunes sont

cependant plus petites que celle que l'on voit sur la Terre. A elles trois, elles ne produisent pas une clarté aussi vive que celle dispensée par le seul satellite de notre Terre.

A l'est, dans le lointain, scintille la ville, bordée, au sud, par des bois et des prairies, et au nord, dominée par le fier château du roi. De hauts sommets s'élèvent à l'horizon, plongés dans le bleu profond de la nuit. Un grand lac étend ses flots transparents et immobiles comme un miroir, entre une chaîne de collines et la ville. Une large voie longeant sa rive mène à la capitale. C'est la plus grande artère reliant la capitale d'Areval à la plus importante cité de son royaume. Elle est parallèle à la route surveillée déjà décrite, sur laquelle les trésors de la région des cratères sont transportés.

Un calme profond règne sur toute la campagne, que semblent fixer les étoiles du firmament. Tout près du lac s'épanouit un grand buisson de rameaux en fleurs, dont les branches tombent jusqu'au sol. Caché sous leur dôme, Upal se repose, ne levant la tête que de temps à autre pour surveiller attentivement le long de la route la venue d'Arvodo. L'heure que lui avait fixée le général est presque passée, le doute et la crainte qu'il n'ait été empêché de venir traversent son âme.

A l'horizon apparaît enfin un point noir approchant rapidement. C'est l'une de ces voitures rapides dont se servent les habitants de Mallona. Upal sait maintenant que son attente n'aura pas été vaine. Il saute sur ses pieds et se place de telle façon que le conducteur de la voiture doive le remarquer. La voiture ralentit et Upal reconnaît alors Arvodo, enveloppé dans un ample manteau, un serviteur, et le conducteur de l'équipage. La voiture arrêtée, Arvodo salue celui qui l'attendait et l'invite à s'asseoir près de lui. Upal monte dans le véhicule qui redémarre à toute allure, comme propulsé par une force invisible.

Arvodo demeure silencieux, et il signifie à Upal de ne point parler en présence du serviteur. Celui-ci lui est, certes, tout dévoué, mais il n'a cependant pas besoin d'être renseigné sur le but du voyage. Upal explique à voix basse à Arvodo jusqu'où ils doivent rouler. Le conducteur ayant reçu du général les ordres nécessaires, l'équipage fonce vers son but.

Plusieurs heures se sont écoulées, selon notre division terrestre du temps. La voiture s'arrête enfin au milieu de hautes montagnes.

La voie serpente à travers une riante vallée, à l'extrémité de laquelle apparaissent une plaine et quelques maisons. C'est une localité du nom de Resma, la première station de quelque importance sur la grande route. Upal et Arvodo descendent de voiture, et ce dernier donne à son chauffeur l'ordre de l'attendre à Resma, en se comportant exactement comme il lui fut prescrit avant le départ. Une fois la voiture disparue sur la route, Upal, suivi d'Arvodo, ouvre la marche en tournant à gauche vers la forêt toute proche. Dans la pénombre, il emprunte sous les arbres des sentiers à peine visibles, regardant autour de lui pour s'assurer qu'il n'y a personne à proximité. Il sort alors de son vêtement une sorte de gros bâton, soulève un capuchon qui recouvre une extrémité et une forte lumière rayonne de cette lampe à "manga", éclairant le chemin et les alentours forestiers. Tous deux se trouvent bientôt au milieu d'éboulis rocheux.

- Maître, mon appareil est caché là-haut, sur le plateau. Personne ne peut le trouver, mais le chemin pour y arriver est très difficile, explique Upal. Du point où nous nous trouvons, commence un chemin qui mène vers la plaine, en longeant ces escarpements rocheux. Si vous suivez ce chemin, je pourrai vous embarquer plus tard, dans la plaine, à bord de mon vaisseau volant. Sinon, il vous faut escalader avec moi ces rochers.

- Passe le premier. Je ne crains pas les difficultés et je te suis, répond brièvement Arvodo.

Upal approuve d'un signe et se dirige droit vers le pied d'une masse sombre à la végétation confuse, dont les murailles déchiquetées s'élèvent menaçantes dans la nuit. Il leur faut s'agripper souvent des pieds et des mains, car le chemin traverse des racines, des buissons et des rocs amoncelés. Upal aide son compagnon, éclaire les endroits où on peut poser le pied en toute sécurité et, finalement, ils atteignent le sommet. C'est un roc nu, dominant la région. On y découvre, à gauche, une vue magnifique sur la vallée et, à droite, une chaîne massive à laquelle font suite les monts volcaniques qui constituent le terme de leur voyage.

Le sommet est vaste et déchiqueté. Les rochers y sont entremêlés, comme si une force sauvage les avait jetés pêle-mêle.

- Mets-toi sur le côté. Tu es ici en sécurité. Il me faut ouvrir la caverne, dit Upal en montrant une place libre devant un énorme tas

de blocs rocheux.

- Ta machine est ici ? demande Arvodo.
- Là, derrière ce bloc, dans la caverne que j'ai découverte.
- Comment vas-tu l'écarter, ce bloc ?
- Avec de la nimah.
- Tu en possèdes ? demande Arvodo étonné.
- Oui, Maître, mais pas de la plus forte.
- Ouvre donc la caverne !

Upal se dirige vers les rochers, enlève péniblement quelques blocs assez gros, si bien qu'une faille apparaît : il s'y glisse, emportant avec lui la lampe à manga. Le silence règne pendant un long moment. Soudain, un bloc énorme est secoué en un bruit sourd et roule de quelques pas sur le côté. Une ouverture est apparue, formant l'entrée d'une vaste excavation. Upal se trouve devant d'étranges objets, faisant signe à Arvodo. Celui-ci s'approche, une lampe à manga à la main, et considère avec étonnement ces objets qui lui sont inconnus. Ce sont les pièces partiellement assemblées d'un appareil volant. Upal les transporte sur la place libre devant la caverne ouverte et se met à les assembler avec rapidité et sûreté. Quelque temps après, l'appareil est monté, présentant son aspect fini. La partie inférieure est une sorte de gondole ne touchant pas le sol. Une grande roue à pales tourne horizontalement au-dessus de la gondole. Sur le côté, se trouvent deux hélices couplées au moteur actionnant la roue horizontale. Elles empêchent la gondole de tourner en suivant le mouvement de cette dernière. Ces hélices latérales sont en liaison avec une troisième hélice à l'arrière de la gondole. De fortes lames élastiques sont placées au fond de la gondole, apparemment pour amortir le choc de l'atterrissage. La machine entière est faite d'un métal léger et solide, mais on ne voit pas le moteur actionnant les hélices. Celui-ci est caché dans le double fond et les côtés de la nacelle.

Upal a pris un récipient dans la grotte et verse une poudre blanchâtre dans une ouverture située sur le côté de la gondole.

- N'as-tu pas oublié des vivres en quantité suffisante ? demande Arvodo.

- Ne t'inquiète pas, Maître, j'en ai pris suffisamment pour un voyage deux fois plus long que celui-ci.

Upal place dans l'appareil des objets divers dont l'usage nous est inconnu, puis il monte à l'intérieur et invite Arvodo à faire de même. Il lance le moteur et, au bout de quelques instants, la roue supérieure commence à tourner autour de son axe, d'abord lentement, puis à une vitesse de plus en plus grande. Un ronflement grave, produit par la vitesse giratoire des hélices, prend peu à peu de l'ampleur. Upal tient une manette permettant de régler la vitesse des tours.

Avant même que le vaisseau volant ne prenne son envol, les hélices latérales commencent à tourner. Un léger balancement, et l'appareil s'élève maintenant lentement et verticalement avec ses occupants, montant dans l'air pur de la nuit. Le vrombissement est régulier, ainsi que la vitesse des pales. Upal met alors en mouvement l'hélice arrière de l'appareil, et celui-ci commence alors son vol horizontal.

A l'avant de la nacelle se trouve une saillie métallique mobile, un peu semblable à un gouvernail de bateau, c'est le volant de la machine. L'appareil est soulevé par la roue supérieure, tenu immobile par les roues latérales, et propulsé par la troisième hélice dans la direction voulue. Tout tourne à une vitesse impressionnante, comme on peut le remarquer à la puissance du courant d'air produit par les pales. Le gouvernail qui s'oppose à la résistance de l'air conduit l'appareil dans la direction choisie par le pilote.

Cette invention a été rendue possible à Mallona par trois faits : l'atmosphère est d'abord plus lourde et plus calme que sur la Terre, sans l'agitation fréquente des tempêtes que nous connaissons ; par conséquent, elle peut porter plus facilement. Deuxièmement, la force motrice est tirée de la matière chimique nommée "nimah" ; c'est le fameux explosif de Maban. De même que notre dynamite, celle-ci peut fournir une puissance absolument colossale dans un but déterminé. Mais, mélangée à d'autres produits, elle cesse d'être explosive, et on peut l'utiliser de façon à ce que son action soit semblable à la pression de la vapeur. Ce produit est fabriqué sous sa forme inoffensive dans des usines de l'état, puis vendu. Il sert ainsi, sous le nom de "maha", à actionner tous les véhicules à l'aide d'un moteur généralement placé dans le fond et les côtés du véhicule. Troisièmement, on dispose aussi à Mallona d'un alliage métallique très résistant et léger, qui possède à lui seul les qualités de l'acier et

de l'aluminium. C'est cet alliage qui permet la construction d'appareils à hauts rendements.

Une vue magnifique s'offre à Arvodo qui, à l'abri de l'air, sous la coupole de la gondole, plane pour la première fois au-dessus des monts, des forêts et des abîmes de ce monde montagneux. Il en est incapable de prononcer le moindre mot. Upal est absorbé par la conduite du vaisseau volant, si bien que la conversation prévue par Arvodo pour le voyage ne peut avoir lieu. Les audacieux voyageurs volent dans le ciel nocturne à une telle altitude que le regard des habitants ne peut les découvrir. Bientôt, ils ne voient même plus les lieux habités. Le ciel rougit légèrement à l'horizon, la région des cratères, but du voyage, approchant rapidement. Upal fait alors monter l'appareil encore plus haut, car il lui faut éviter les vapeurs délétères qui s'élèvent de cette région, vapeurs qui tueraient tous ceux qui les respireraient. Avec une attention soutenue, Upal laisse glisser l'appareil d'un vol modéré. Au-dessous d'eux apparaissent les profondeurs insondables des volcans éteints, des accumulations abruptes de scories et des masses de lave solidifiée. Cette région où travaillent les esclaves du roi a été entourée d'un haut mur en arc de cercle, afin qu'elle soit à l'abri des regards indiscrets et pour empêcher la fuite des esclaves. Il faut aux aéronautes suivre une partie de cette enceinte pour trouver le cratère qui mène aux grottes du Wirdu.

Bientôt, Upal arrête complètement le mouvement de l'hélice arrière. Il immobilise le gouvernail, puis règle également la vitesse des hélices latérales de sorte que le vaisseau volant demeure immobile au-dessus d'un entonnoir effrayant, dont les profondeurs noires s'ouvrent béantes à leur vue.

- Nous sommes arrivés, voici l'entrée ! chuchote Upal.

Frissonnant, Arvodo regarde vers le bas. Son cœur bat plus fort lorsqu'il aperçoit l'abîme au-dessous de lui. En serrant les dents, il dit en assurant sa voix :

- Descendons, et que Dieu nous protège !

Le bruit de l'appareil devient plus profond lorsque Upal tourne avec précaution la manette des vitesses. Lentement, l'appareil se dirige verticalement dans l'ouverture du cratère. Comme un animal féroce et affamé, le terrible abîme semble se précipiter la gueule ouverte sur sa proie. Les rochers déchirés deviennent de plus en plus

distincts. Une flamme subite éclaire d'une clarté diurne autour de la nacelle. Upal vient d'ôter les obturateurs des lampes à manga et, tel un météore, l'appareil sombre dans les profondeurs insondables.

LES GROTTES DU WIRDU

Quel spectacle impressionnant et unique s'offre à la vue des deux audacieux ! Arvodo est envahi par le sentiment de la puissance et de la majesté de la nature créatrice. Des blocs de lave déchiquetée, tout noircis par le feu, l'entourent de leur présence menaçante. Les lampes à manga éclairent d'une lumière scintillante les formes fantastiques des roches basaltiques. Celles-ci apparaissent parfois tels des monstres terrifiants montant des profondeurs, ou sous la forme de géants qui, se pressant autour du vaisseau volant, sombrent progressivement. Changeant continuellement d'apparences, ils trompent les sentiments et les regards, paraissant s'élever vers les hauteurs où ils disparaissent.

Mais ce spectacle n'exerce aucune impression sur Upal. Il connaît par cœur les sujets d'effroi, pourtant inoffensifs, de ce lieu. Car ce n'est pas la première fois qu'il plonge dans cette gueule béante de la planète. D'une main sûre, il conduit son esquif, réglant la vitesse des hélices, dont le vrombissement retentit de manière sourde et lugubre contre les voûtes rocheuses. Le cratère s'élargit vers le bas et prend une inclinaison légèrement latérale. Upal actionne donc précautionneusement l'hélice arrière pour éviter les obstacles qui semblent vouloir barrer le passage au-dessous de lui.

L'appareil s'enfonce toujours plus bas. Son pilote règle enfin les commandes de telle sorte que sa machine plane librement dans l'immobilité la plus complète. Il montre, à gauche, quelque chose et projette la lumière de la lampe à manga sur les rochers. Arvodo aperçoit une vaste excavation.

- Maître, déclare Upal, voici l'endroit où j'ai grimpé pour trouver la première caverne aux trésors. Je me tenais là-bas, au bord du gouffre au-dessus duquel nous planons, sur une saillie rocheuse, d'où je pus voir l'orifice du cratère à une faible raie de lumière au-dessus de moi. S'il faisait jour en ce moment, vous verriez luire la lumière du soleil depuis cet endroit. Ce n'est que plus tard qu'il me parut évident qu'on devait pouvoir parvenir en ce lieu en partant du haut. Mais c'est, bien sûr, impossible sans vaisseau volant.

Maintenant, soyez attentif, Maître, la première chambre aux trésors d'Usglom va s'ouvrir à nous !

Impatient, Arvodo regarde la muraille de rocs, tandis que le vaisseau volant s'enfonce à nouveau. Une faille s'ouvre, s'agrandit en caverne, et la lampe à manga jette sa pleine lumière sur les lieux qu'Upal décrivit jadis à son père. Arvodo pousse un cri d'étonnement. Oui, c'est là que se trouvent amoncelés les trésors tant convoités. Ils n'attendent que d'être saisis par la main qui les ramassera sans peine aucune.

- Areval, tu es vaincu ! murmure lentement Arvodo. Je voudrais pénétrer dans cette grotte. Upal, peux-tu y conduire l'appareil ?

- Maître, renoncez-y ! Il y a d'autres trésors plus bas encore, non moins riches que ceux-ci, mais plus faciles à atteindre. Ceux-ci se dérobent encore momentanément à notre possession, car il serait dangereux de s'approcher trop près de la paroi rocheuse avec l'appareil.

- Bien, je te suis, conduis-moi donc vers les autres !

L'appareil s'enfonce à nouveau. Le lointain bruissement d'une eau agitée monte des profondeurs. Arvodo lève la tête attentivement et regarde Upal d'un air interrogatif. Celui-ci explique :

- C'est le bruit de la mer qui pénètre en mugissant au moment de la marée. Maintenant, elle n'atteint encore que pour très peu de temps l'intérieur du grand bassin d'où Usglom fut jadis chassé.

Les lampes à manga éclairent à présent un sol ferme vers lequel se dirige l'appareil. Un choc léger, et il atterrit en toute sécurité au fond du cratère dont l'excavation gigantesque se voûte au-dessus des aventuriers. Tout autour, le regard se perd dans l'obscurité la plus profonde, car la lumière des lampes est incapable d'atteindre les murailles de rochers qui les entourent. Upal arrête totalement le mouvement de l'hélice. Seul le sourd mugissement de l'eau retentit à présent en échos répétés contre les voûtes de cet énorme dôme naturel, troublant le silence inquiétant de ce tombeau de toute vie. Arvodo frissonne involontairement de crainte lorsque Upal lui propose de quitter la gondole et de le suivre. Cet appareil est en effet leur unique moyen d'échapper à la mort qui guette ici tout être vivant. Soucieux, il écoute le mugissement de l'eau.

- L'appareil est-il ici en sécurité ? demande-t-il.

- Tout à fait sûr ! Loin d'ici, tout au fond du gouffre, l'eau reflue vers un bassin souterrain que le flot alimente continuellement. Nous sommes ici presque au même niveau que la plage, mais encore trop haut pour qu'un reflux important puisse parvenir jusqu'à nous. Faites-moi confiance, Maître, si je n'avais pas tout calculé et prévu, je n'aurais pas osé vous montrer le royaume d'Usglom.

Arvodo approuve de la tête, saisit une lampe à manga et demande à Upal de lui montrer le chemin. Upal obéit et s'avance sur le sol à peu près plat. On voit que l'eau l'a autrefois délavé et rendu lisse. Un combat gigantesque des éléments feu et eau a dû avoir lieu ici il y a longtemps, au désavantage final de Pluton : on en voit partout les traces. Upal montre quelques signes qu'il grava jadis dans la pierre pour reconnaître son chemin. Ils indiquent un haut escarpement volcanique. Upal escalade rapidement un monticule de sable que les vagues de la mer ont jadis déposé, il examine les énormes fentes de la paroi rocheuse et s'arrête devant une fente étroite. Il y pénètre alors en compagnie d'Arvodo. Quelques pas plus loin, la faille s'élargit en une caverne éblouissante, semblable à celle que les deux hommes ont déjà considérée plus haut. Des trésors en quantité infinie sont accumulés ici. Partout, des cristaux étincelants sur lesquels vient se réfracter la lumière des lampes à manga. Le Rod blanc apparaît ici aussi, à côté de la précieuse pierre d'Oro.

Arvodo est subjugué, il n'en croit pas ses yeux. Il touche les précieuses pierres, en arrache quelques-unes à la roche à l'aide de son épée, en montrant une excitation telle que cet homme à la volonté de fer n'en avait sans doute jamais éprouvé. Enfin, il trouve des mots de remerciement à l'adresse d'Upal. Il le regarde intensément dans les yeux et lui déclare :

- Tu es le plus fidèle des fidèles ! Tu apprendras bientôt comment je saurai te remercier en actes !

Upal s'incline profondément devant lui et murmure sur un ton marquant le respect le plus authentique :

- Maître, venge ma sœur sur la personne d'Areval ! Ces trésors ne sont rien pour moi, ce qui m'importe c'est qu'Areval subisse le choc en retour qu'il mérite.

Arvodo approuve en silence, comprenant Upal. Puis il demande :

- Connais-tu encore beaucoup de grottes semblables ?

- Pas d'aussi riches que celle-ci, mais il y en a beaucoup de plus petites. Bien sûr, il est possible qu'il en existe d'autres que je ne connais pas, car je n'ai pu explorer tous les couloirs inférieurs.

- Montre-moi donc encore celles que tu connais !

Upal reprend le chemin de l'aller en repassant par la faille. Le long de la paroi s'ouvrent de nombreuses petites excavations qu'il éclaire de sa lampe. Partout apparaît le Rod blanc, ou des cristaux précieux sertis dans la roche. Ils se trouvent dans une chambre aux trésors cachant en elle des richesses inestimables. Se glissant le long des rochers, il leur faut à présent prendre à droite, presque à angle droit, pour parvenir ainsi sous la voûte interne de l'ancien cratère.

- Maître, je ne suis jamais allé plus loin, dit Upal. Revenons plutôt sur nos pas !

Arvodo, dont l'esprit d'aventure s'est fortement excité, lui répond :

- Nous avons le temps ! Allons plus loin, peut-être découvrirons-nous encore d'autres merveilles. Il faut profiter jusqu'au bout d'une occasion si favorable. Nous ne pouvons pas manquer le chemin du retour !

- Comme tu le veux, Maître !

Les deux hommes avancent prudemment, car le sol n'est plus aussi égal, des pierres et des galets le recouvrent à présent. Un silence de mort les entoure. Le mugissement de l'eau s'est en effet arrêté, car la mer est étale en cet instant, elle n'agite plus ses flots au fond du gouffre. Sur les flancs d'un escarpement rocheux, un large couloir, dont l'extrémité est invisible, apparaît devant eux. Arvodo soulève sa torche à manga, pénètre dans ce couloir et constate qu'il est praticable. Du sable blanc, parsemé de coquillages, recouvre le sol.

- La mer affluait jadis par ce couloir. Peut-être mène-t-il encore vers la mer ?

Upal regarde avec étonnement autour de lui :

- Vous avez raison, Maître, il y a pourtant des coquillages ! Le

chemin semble descendre vers les profondeurs. Les flots devaient arriver jadis par ce couloir jusqu'ici.

Arvodo considère pensivement la voie :

- Upal, il nous faut savoir où conduit ce chemin. Si nous pouvons gagner la mer par cette voie, il nous sera facile d'emporter secrètement les trésors. Car nous devons éviter d'être découverts. L'ignorance d'une voie d'accès menant à l'intérieur pourrait nous perdre.

Upal approuve ce point de vue du général, et tous deux se dirigent d'un pas décidé vers l'ouverture dans le rocher. C'est une vaste percée, semblable à un tunnel dans laquelle ils pénètrent. Sur les parois, on reconnaît distinctement les effets de l'eau qui les a jadis burinées avec une grande force. Il est aisé de marcher sur le sable autrefois déposé par la mer. Aussi les deux hommes progressent rapidement pendant un long moment. Le tortueux couloir qui, par place, s'élargit considérablement, semble n'avoir pas de fin. Aucun bloc de rocher ne vient gêner leur marche et l'origine de ce conduit ne leur en paraît que plus mystérieuse. Enfin, le couloir s'élargit en une vaste caverne. Le chemin cesse brusquement et ils se trouvent devant un amas chaotique de rochers. Il leur faut les franchir, s'ils décident de poursuivre vers les profondeurs. Hésitants, ils se demandent un instant s'ils vont continuer leur exploration, ou revenir vers leur point de départ. Tous deux sentent bien pourtant que le désir d'en savoir davantage les pousse inexorablement en avant. La descente qu'ils entreprennent n'est pas sans danger. Une fois terminée, ils considèrent que la hauteur dont ils sont descendus n'est pas du tout négligeable.

Ils se trouvent à présent au fond d'une dépression souterraine asséchée. Des formations rocheuses d'une hauteur considérable ne leur permettent pas de déterminer dans quelle direction ils doivent se diriger pour retrouver l'ancien passage de l'eau. Un sable profond recouvre le sol d'où s'élèvent de hauts blocs de rochers. D'énormes coquillages, anciennes demeures d'animaux marins disparus, se trouvent pris entre des blocs qui furent jadis des récifs. D'innombrables petits coquillages sont éparpillés partout. Plus loin, ils découvrent les squelettes abîmés d'animaux marins qui habitèrent autrefois ce lac souterrain. Des milliers d'années ont dû s'écouler depuis qu'ils animaient ces lieux. Les deux hommes regardent avec étonnement autour d'eux, se demandant quelle direction suivre, car

des amoncellements chaotiques de rochers les empêchent de s'orienter.

Soudain, un bruit semblable à une plainte lointaine se fait entendre à travers le silence de mort de l'endroit. Une autre encore ! Les sons semblent s'agencer en une mélodie apparemment lointaine. D'instinct, Arvodo a porté sa main à son épée. Upal dirige vers le sol les lampes éclairées et, le visage tendu en avant, les deux hommes écoutent ces sons singuliers. Etonné autant qu'on peut l'être, Upal, le premier, demande :

- Est-ce Muaya, la fille d'Usglom, qui chante pour nous mettre en garde ?

- Ce ne sont ni Muaya, ni Usglom, répond sombrement Arvodo. Je les méprise tous les deux ! C'est un homme qui chante la plainte mortuaire de la maison du roi. Il faut que nous sachions qui c'est ! Abaisse les lampes, qu'elles n'éclairent que le chemin, et marchons dans la direction de la voix !

Mais il n'est pas facile de reconnaître cette direction. Les échos sont trompeurs sous ces voûtes rocheuses. Arvodo a cependant l'oreille fine, aussi, en dépit des difficultés, il poursuit son chemin avec attention. Derrière les rochers qu'il leur fallut contourner, la voix plaintive se fait à nouveau entendre, plus forte et audible, ce qui prouve qu'ils s'en approchent.

Ils se trouvent à présent sur la rive opposée de l'ancien bassin. A ce point, il semble que le son plaintif descende des hauteurs environnantes. Prudemment, ils se mettent à gravir les blocs de rochers. Se trompent-ils ? Là-bas, une lumière brille ! Rapidement, ils couvrent leurs lampes à manga de leurs obscurcisseurs et une obscurité impénétrable les entoure alors. Bientôt, leurs yeux s'y étant quelque peu habitués, ils regardent un point lumineux briller au-dessus d'eux.

Prudents comme des chats à l'affût, ils se mettent à ramper. Arvodo se tient prêt à saisir son épée. C'est distinctement qu'ils entendent à présent le chant de deux voix. Ils en comprennent même les paroles : c'est la complainte qui n'est chantée qu'à l'occasion du décès de l'un des membres de la maison royale. Les derniers vers s'élèvent sous les voûtes ténébreuses. En voici les paroles :

La mort ne peut séparer ceux qui se sont aimés dans la vie,

Car ton âme vit à travers ses actions,
Qui brillent pour tous dans leur gloire et leur splendeur.
Retourne auprès du Père de tout être ! Que l'Amour
Te garde et nous réunisse un jour à nouveau !

Pendant que la plainte finissait de s'exhaler, les deux hommes ont gravi les éboulis rocheux et ils regardent à présent un groupe émouvant. Reposant sur un catafalque, le corps inanimé d'une jeune femme d'une grande beauté, vêtue d'une longue robe d'un bleu lumineux, est étendu au milieu d'une coupole rocheuse. La grotte est pleine de cristaux étincelants, comme ceux qu'Arvodo contempla quelques heures auparavant. Des lampes allumées sont suspendues aux voûtes, éclairant alentour d'une lumière brillante. A la tête de la dépouille mortelle se tient la silhouette vénérable de l'ermite de la mer ; à ses pieds, le jeune homme qu'il nomme Mureval. Tous deux psalmodièrent le chant des morts, dont les plaintes guidèrent Arvodo et Upal.

Demeuré caché à une vingtaine de pas, Upal dévisage le groupe avec une extraordinaire intensité quand, tout à coup, son visage se décompose sous l'effet d'une frayeur indicible. Arvodo le remarque et souffle à son compagnon figé dans l'immobilité :

- Connais-tu ces gens ?

Un cri aigu sort alors de sa bouche et, avant qu'Arvodo ait pu l'en empêcher, Upal se précipite vers le corps étendu en balbutiant :

- Fedijah, ma sœur ! ...

Il cherche à l'étreindre, mais sa main ne saisit que pierre froide. Ce corps, autrefois animé de la chaleur de la vie, est aujourd'hui de marbre, solidifié par les lourdes vapeurs pétrifiantes de la caverne. Le regard ivre, il tourne le visage vers le vénérable vieillard, dont les yeux reposent avec pénétration sur l'intrus et, en prononçant avec vénération ces paroles : "Muhareb, mon roi !", il s'effondre sans connaissance dans les bras de Mureval, qui s'est précipité vers lui.

Lorsque Arvodo vit qu'il ne pouvait retenir son compagnon, il s'est également avancé vers le groupe. Il entendit l'exclamation d'Upal, et son étonnement fut immense lorsqu'il aperçut le vieillard. Il se trouve donc en face du roi légitime de Mallona ! Du monarque disparu et si longtemps recherché, le frère d'Areval ! Il ne parvient pas à revenir de sa surprise. Son regard bouleversé erre autour de lui :

sur ce beau cadavre figé, sur ce lieu étrange, sur le vieillard majestueux, sur Upal sans connaissance. Il se sent perdu et incapable de prendre une décision.

La voix calme du vieillard frappe alors ses oreilles. Il entend l'ordre impératif de le suivre qui lui est donné. Ayant saisi la lampe à manga échappée à Upal, Muhareb appuie sur un bouton et toutes les lampes de la grotte où repose la dépouille mortelle s'éteignent tout à coup. Puis il fait aussitôt un signe à Mureval et tous deux saisissent Upal sans connaissance, le soulèvent et se dirigent vers une obscure excavation, qui n'est autre que la continuation du couloir qu'Arvodo et Upal cherchaient à découvrir.

En se hâtant, le silencieux cortège traverse le tunnel. A un détour du conduit, une faible lumière brille soudain dans le lointain. Après avoir encore parcouru une faible distance, un air frais se met à souffler, apportant les senteurs de la mer. Maintenant, le couloir descendant s'élargit quelque peu et se transforme en une crevasse profonde dans le haut de laquelle scintillent les étoiles. Peu après, la mer apparaît devant eux. Son horizon se teinte d'un lointain rougeoiement, premier salut matinal d'un nouveau jour naissant.

UN FILS DE ROI

Le cortège s'est éloigné de la mer pour monter sur la terrasse que nous connaissons déjà. Le regard étonné d'Arvodo contemple la splendeur végétale qui l'entoure. C'est le paradis secret qui cache l'habitation des deux ermites de la mer. Ils sont parvenus maintenant à leur abri, portant Upal toujours sans connaissance, et ils le déposent sur un lit de mousse. Le vieillard pose une main sur la tête d'Upal, tandis que ses lèvres murmurent une prière muette. Puis il se retourne vers Arvodo, lui fait un signe, et ils s'éloignent tous deux pour ne pas déranger le sommeil d'Upal, terrassé par la violence des émotions. Arvodo retrouve enfin la parole, et j'écoute la conversation suivante se dérouler entre les deux hommes :

- Mon compagnon t'a désigné par le nom du fils du roi disparu : Muhareb. Es-tu vraiment le roi légitime de Mallona ?

- Oui, je suis Muhareb, fils de Maban. Je suis en effet le roi légitime, mais c'est Areval qui gouverne depuis la capitale.

En proie à une vive agitation, Arvodo s'approche alors de lui et lui demande sur le ton de la prière :

- Maître, donne-m'en une preuve, que je n'en puisse plus douter ! Tout en dépend pour moi !

- Une preuve ne te servirait à rien. Car je te connais, je connais tes projets. Il m'est en effet donné par le Père universel de lire dans le cœur des hommes, de connaître leur volonté, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Cependant, je vais te donner la preuve que tu réclames, me soumettant en cela à l'ordre que me donne le Seul que je serve encore.

Le vieillard s'éloigne et revient peu après avec la calebasse que j'ai déjà observée, qui contient une partie des bijoux de la couronne.

- Regarde, Arvodo ! Maban fit autrefois graver trois anneaux, signes de la puissance illimitée de sa maison, taillés tous trois dans la même pierre d'Oro. La pierre montre sur un fond blanc le portrait de Furos, l'ancêtre héroïque de notre race, couvert du heaume de la puissance et de la force que, dit la légende, il arracha lui-même au démon Usglom dans un combat acharné. Tu sais que, depuis ce temps-là, Usglom en veut à notre race et cherche à la perdre.

" Maban nous donna, à Areval et à moi-même, à chacun un anneau. Lui-même portait continuellement le troisième. Après la mort de Maban, Areval prit possession de l'anneau de son père. C'est celui qui brille en ce moment à ton doigt, en signe de la faveur que te fait Areval. Il mit ainsi une partie de sa puissance entre tes mains. Regarde, à présent, voici le troisième anneau !

Le vieillard soulève alors le couvercle et montre à Arvodo l'anneau reposant au fond de la coupe végétale. Avec étonnement, le général considère le bijou. Il regarde aussi le diadème royal déposé sur le fond de l'écrin, orné d'un diamant étincelant d'une immense valeur. Il ne doute plus, car Areval est le seul à porter un anneau semblable en certaines circonstances, en signe de sa dignité royale. Il ôte l'anneau de son doigt, s'agenouille devant Muhareb et déclare :

- Oh, mon Maître et mon roi ! Je rends ce signe de ma puissance à la main à qui elle revient. L'ordre de mon père mourant est accompli. Il savait que mon Maître vivait, et il m'ordonna de chercher à te rendre la puissance à laquelle tu renonças. Toi seul peut sauver le peuple qui dégénère. J'ai fait serment de te rechercher, et voilà que

j'ai à présent le bonheur de te trouver. Oh, reviens vers ton peuple ! Mets fin à la solitude dans laquelle tu vécus jusqu'à présent ! Tous les cœurs te fêteront, toi, le roi légitime de Mallona !

Calme et immobile, le grand vieillard considère l'agenouillé. Il ne prend pas l'anneau que lui tend celui-ci, mais il le relève et lui déclare lentement :

- Je ne suis pas le Maître, ni le roi de Mallona. Pas plus qu'Areval ! Aucun de vous ne Le connaît plus. Mais moi je L'ai reconnu et je remplirai Sa Volonté. Je vois que ton cœur est plein de zèle, mais il n'est pas dans le droit chemin. Je ne peux plus sauver le peuple. Un animal qui veut vivre dans la fange retourne à sa fange. Les peuples de Mallona sont devenus semblables à cet animal. Et les grands de ce monde sont des bêtes de proie. S'ils ne changent pas leur façon de vivre, aucune aide ne peut plus leur être apportée, et ils devront supporter les conséquences de leurs actes.

- Ils ne changeront pas, Maître, si tu ne leur donnes pas l'exemple ! Ton souvenir n'est pas éteint parmi eux. On loue toujours le prince Muhareb comme un exemple de vertu.

- Peut-être, mais s'il revient en tant que roi, commencera une effusion de sang comme il n'y en eut jamais de pareille. Et, quand l'ivresse sera passée, le prêcheur de vertu récoltera la haine là où il voudrait semer l'amour ! L'animal qui aime sa fange, si tu cherches à l'en arracher alors qu'il a perdu le goût de la propreté, il te tuera ! C'est pourquoi je ne chercherai jamais à arracher par la force aux mains d'Areval le pouvoir qu'il reçut par la Volonté du Père Eternel. **Chaque peuple a les souverains qu'il mérite. Et le caractère de chaque souverain est ainsi fait qu'il l'entraîne à agir comme il convient pour son peuple.** Le peuple et ses chefs font en réalité du peuple ce qu'il tend à devenir par son propre comportement. Par sa propre faute, Areval est devenu un monstre. Il opprime le peuple et il dissipe ce qu'il lui fait produire sous la contrainte, avec l'aide des oppresseurs à sa solde. Depuis longtemps, il a détruit tout ce que Maban avait construit. Si celui-ci fut un exemple de vertu, Areval est un exemple de perversion.

" Pourquoi les peuples de Mallona n'ont-ils pas trouvé dans l'exercice du bien, que leur enseigna Maban, la force de résister aux tentations du mal, où les entraîne à présent Areval ? Parce qu'ils n'étaient pas bons, parce que Maban se trompait en croyant que la

vertu imposée aurait la force de transformer les défauts ancestraux de nos peuples. Maban fut le dernier rempart dressé contre une lente perversion de la moralité. Il fut le dernier à montrer à ses peuples quelles voies ils devaient prendre pour sortir de la fange, échapper à leurs soifs de jouissances et à leurs convoitises. Si les peuples avaient voulu se souvenir de leur propre dignité - de cette dignité qu'ils ont à conserver intacte en tant que créatures de l'Omnipère, l'Eternel - la faveur m'aurait été faite de pouvoir continuer l'œuvre de Maban.

" Mais ils oublièrent leur dignité d'esprits humains incarnés, et ils ne s'inclinèrent que devant les contraintes légales que Maban leur imposa. En vérité, le souverain n'a aucune puissance sur l'asservissement de l'âme de ses sujets à toute sorte de convoitises. Il ne peut les en arracher, même lorsqu'ils obéissent aux paragraphes des lois et à la justice qui leur est imposée. Aussi longtemps que la conscience de ce qui est juste et bon demeure vivante dans chaque citoyen, la contrainte n'est pas nécessaire pour maintenir l'ordre public. Mais si cette conscience fait défaut, il n'est plus que l'obligation et la rigueur des lois imposées par la volonté d'un despote pour maintenir l'ordre, au moins en apparence. Et, toujours, tôt ou tard, les peuples se révoltent contre les despotismes, **quelle que soit leur nature**, renversant dans l'horreur et le sang les régimes exécrés, dont ils sont pourtant seuls coupables.

" Arvodo, j'ai vu venir cette heure en esprit. Je savais qu'elle m'apporterait la proposition de retourner vers le peuple dans l'éclat extérieur de ma royauté. Je sais aussi que, à la seule condition d'accepter de devenir un tyran encore plus inflexible que l'est devenu Areval, je pourrais plier ces peuples sous mon joug. Mais cette voie m'imposerait de marcher sur des cadavres et sur du sang. Le seul moyen de la parcourir serait de tuer, d'éliminer physiquement les êtres qui se laisseraient aller à la violence, à la colère, à leurs vengeances et à leurs convoitises. Des êtres qui seraient alors perdus pour une activité constructive ultérieure dans la demeure de l'Omnipère qu'est la création. J'en vois les suites inévitables. Je sais qu'on ne peut plus échapper à l'anéantissement physique des habitants de Mallona, mais la Volonté du Père me voile encore le moyen qu'Il a choisi.

" Moi, j'ai fait mon choix. Je ne quitterai plus ce lieu où j'ai atteint la Lumière de l'âme, senti le Souffle de l'Esprit Eternel, et où j'ai reconnu le but véritable de tout être humain. Je ne puis être le sauveur que tu espères, et je désire que tu taises mon existence, si tu

reviens auprès des tiens.

- Exiges-tu aussi que je renonce à mes projets ?

- L'accomplissement des projets, tels que tu les as conçus, ne se trouve ni entre mes mains, ni entre les tiennes. Il est gouverné par les intentions élevées de l'Eternel. Aucun plan humain ne pourra jamais contrarier l'ultime destin vers lequel est conduite toute l'humanité, ni même le retarder. Agis donc selon ta conviction, je ne t'en empêcherai pas !

- Et si mes projets m'empêchaient de taire le fait que Muhareb, le véritable roi de Mallona, est vivant ?

- Alors, je ne puis t'en empêcher, après que tu aies découvert cette vérité. Mais ne crois pas que Muhareb puisse être présenté au peuple, si telle n'est pas la Volonté du Père. Ce fut Sa Volonté que vous me découvriez. Le vaisseau volant qui vous amena dans les profondeurs de la grotte du Wirdu aurait pu s'y briser ; j'aurais aussi pu tenter de vous corrompre. Mais ni l'un ni l'autre ne s'est produit. J'agis selon la Volonté de Celui qui dicte à mon intuition ce que je dois faire. Allez tous deux en paix, nous vous raccompagnerons. Vous reviendrez auprès des vôtres sains et saufs. Notre voie n'est pas la même que la vôtre !

Muhareb a parlé avec une telle force de persuasion qu'il est impossible à Arvodo de répliquer quoi que ce soit. Celui-ci regarde sombrement à ses pieds puis, montrant la lumière qui apparaît à l'horizon marin, il déclare :

- L'heure de rentrer approche. Nous en empêcheras-tu ?

- Non ! Je t'ai dit, déjà, que nous vous accompagnerons. Attends ici, je vais voir comment va ton compagnon.

Sans attendre de réponse, Muhareb s'éloigne et regagne la couche d'Upal. Il trouve celui-ci éveillé et discutant avec le jeune homme avec animation. Lorsqu'il aperçoit Muhareb, Upal saute sur ses pieds et se précipite vers le vieillard. Muhareb prend dans ses bras cet homme qui fut si profondément secoué et il murmure des paroles apaisantes :

- Upal ! Ce n'est pas l'heure maintenant de répondre à toutes tes questions. Mais tu auras la réponse à tout ce qu'il t'est nécessaire de savoir. Ramène ton compagnon, le temps presse ! Et, quand tu auras

rempli cette tâche, reviens auprès de moi dans ton vaisseau volant. Vois-tu, là-bas, le haut rocher qui surplombe la mer ? Depuis le sommet du cratère dans lequel tu es descendu, tu peux l'apercevoir. Si tu te diriges d'après lui, tu ne manqueras pas la direction de notre baie cachée. Je t'attends. Laisse Arvodo rentrer seul. Ne lui parle de rien, afin de n'avoir un jour rien à regretter. Upal regarde Muhareb avec étonnement :

- Le général est-il à proximité ?

- Oui, il attend que tu viennes. Te sens-tu à nouveau fort ?

- Oui ! Mais combien de questions se pressent sur ma langue. Mais je les fais taire et obéis à ton ordre !

Avec un signe à Upal et au jeune homme, Muhareb se retourne, et les trois se dirigent vers Arvodo qui les attend. Celui-ci, demeuré là où Muhareb l'a quitté, regarde pensivement la mer devant lui. Lorsqu'il entend le bruit des pas, il se retourne, regarde Muhareb en face et s'approche de lui. Upal et le jeune homme demeurent en arrière, sentant que le général désire parler seul avec Muhareb. A voix basse, Arvodo lui demande :

- Est-ce ta décision définitive de renoncer au trône à jamais, Muhareb ?

- Oui !

- Les dernières volontés que Maban dicta à mon père - qui était son vassal le plus fidèle - fut de lui confier la tâche de te rechercher et de te ramener sur le trône. Maban savait en effet que tu vivais, il ne pouvait pas croire que tu te sois complètement détourné de lui. Cette mission me fut transmise à la mort de mon père. Doit-elle être à jamais abandonnée, et devenir ainsi un sujet de honte ?

- Je t'ai déjà donné ma réponse, elle demeure inchangée !

- Me délivres-tu alors du serment que j'ai fait à mon père mourant ?

- Sans force est la promesse dont tu ne savais pas si tu pourrais jamais la tenir. Tu es libre, dégagé de tout devoir en face de moi !

Arvodo regarde Muhareb avec étonnement. Avec un mouvement d'humeur, il ajoute :

- Ton refus tue en moi les meilleurs mouvements de mon cœur ! L'esprit de ton père ne vit plus en toi. Vouloir être et demeurer un homme des cavernes quand un trône t'appelle, je ne peux pas le comprendre !

- Puisque tu ne peux comprendre ce qui me décide à agir de la sorte, mieux vaut que nous nous séparions immédiatement. Agis selon ta conviction, moi je suis la mienne. Nos chemins ne sont pas les mêmes.

Muhareb se détourne alors aussitôt et fait signe aux deux jeunes gens demeurés à l'écart. Un geste du vieillard désigne le chemin qui conduit à la plage, invitant Arvodo à le prendre également. Muhareb marche en avant, Upal et le jeune homme suivent, portant les deux lampes à manga. Ils s'engagent dans une crevasse différente de celle par laquelle ils étaient arrivés, et ils se retrouvent bientôt entre des rocs resserrés. Bientôt commence un couloir rocheux semblable au précédent et, en biais, ils pénètrent profondément à l'intérieur de la montagne. Il semble que ce chemin ne soit praticable qu'au moment de la marée basse, car le sable est humide sous leurs pieds et les rochers, encore mouillés, s'égouttent. Soudain, Muhareb tourne à droite et grimpe entre des rochers. Un large tunnel ascendant va en s'élargissant peu à peu, jusqu'à ce qu'ils pénètrent sous une vaste voûte rocheuse. Upal reconnaît aussitôt l'endroit. Ils sont revenus au point où ils découvrirent le couloir menant au bassin asséché. Muhareb a donc reconduit ses visiteurs au fond du cratère, par un chemin plus rapide, tout près de l'endroit où ils quittèrent le vaisseau volant.

Une nuit épaisse, que dissipe à peine la lumière des lampes à manga, les entoure. Un reflet oscille dans le lointain, la lumière semblant se réfléchir sur des surfaces métalliques. Quelque temps après, la forme du vaisseau volant apparaît bientôt dans la pénombre. Arvodo regarde sombrement l'appareil. Il le revoit avec des sentiments tout différents de ceux qu'il éprouvait lorsqu'il le quitta. Le désir d'échapper au plus vite à ces terribles abîmes souterrains se fait sentir en lui avec une force oppressante. Muhareb regarde le général d'un œil pénétrant, mais Arvodo évite ce regard. Depuis qu'il a essuyé le refus opiniâtre de Muhareb, des pensées le traversent qui, bien que confuses encore, provoquent entre lui et le vieillard une certaine tension. "Nos chemins ne sont pas les mêmes", entend-il sans cesse. Bien ! Ils doivent donc se séparer rapidement et chacun doit prendre sa direction.

Upal est entré dans la machine volante dont il manœuvre déjà les commandes. Il allume toutes les lampes entourant la gondole, fait tourner l'hélice supérieure et annonce au général qu'il est prêt à partir. Muhareb, qui a deviné les pensées d'Arvodo, dit au moment de la séparation :

- Que le Père, qui vous conduisit jusqu'ici, protège votre retour !

Arvodo ayant pris place dans le vaisseau, une fois encore quelque chose s'agite en lui :

- Est-ce que je te reverrai, demande-t-il ?

- La Volonté de Dieu en décidera, pas nous ! Accomplis Sa Volonté ! Si tu ne te laisses pas aveugler par les trésors d'Usglom, tu te sauveras toi-même et nous nous reverrons.

Le regard d'Arvodo trahit son désappointement. Il donne brièvement l'ordre du départ. L'hélice accélère son mouvement, la machine s'élève doucement et se dirige vers l'orifice du cratère, menée avec sûreté par la main habile d'Upal. Le voyage se passe sans incident. Lorsqu'ils atteignent la sortie, le jour se lève à peine. Upal fait monter l'appareil très haut dans les airs pour échapper à la vue et tenter d'atterrir sans se faire remarquer dans le lieu désert d'où ils étaient partis. Il serait en effet plus facile de les découvrir, à présent, que dans l'obscurité de la nuit.

Arvodo demeure profondément plongé dans ses pensées, lorsque Upal lui demande :

- Maître, si vous le voulez, je puis conduire l'appareil au pied de la montagne au sommet de laquelle je le cache toujours. Vous éviterez ainsi de la redescendre et vous parviendrez plus vite à l'endroit où votre serviteur vous attend avec la voiture. Nous avons passé beaucoup de temps dans les grottes du Wirdu, le rattraper vous sera peut-être utile !

Arvodo approuve, il lui est apparemment agréable de quitter rapidement son compagnon.

- D'accord ! Je t'attends dès que possible dans mon palais. Ne parle de rien à personne, souviens-toi de ton serment !

Upal lève sa main droite et la pose sur sa tête : signe que donnent les "fidèles" pour exprimer leur accord absolu. Il conduit

alors le vol de sa machine avec une attention soutenue. Ils ont bientôt survolé la région des cratères et s'approchent de régions plus habitées. De vastes forêts s'étendent au-dessous d'eux, l'appareil descend rapidement et plane bientôt à une faible hauteur au-dessus de la cime des arbres. On aperçoit maintenant le sommet pointu de la montagne sur laquelle Upal cache sa machine volante. L'appareil descend lentement. Une légère secousse et il se pose silencieusement sur un fond de prairie, traversée par un étroit chemin se perdant dans la forêt toute proche.

- Maître, ce sentier vous mènera à l'endroit où vous attend le conducteur de votre voiture.

Arvodo descend de la gondole et, en tendant la main à Upal, lui dit :

- Tiens-toi près, de façon à ce que nous puissions entreprendre de futurs voyages ! Je ne sais encore que décider, mais je veux que tu sois prêt à tout moment. Pourvois ton camp là-haut, de tout ce dont tu as besoin !

- Il me faudra quelque temps pour m'y préparer.

- Eh bien, ne tarde pas ! Et viens me voir dès que tout sera prêt.

Upal réitère le signe d'accord et, tandis qu'Arvodo se met en marche vers la forêt dans laquelle il disparaît bientôt, la machine volante s'élève à nouveau dans les airs, se dirigeant vers la montagne.

LE POISON DE L'AMOUR-PROPRE

Arvodo ayant rapidement atteint l'endroit où l'attendait son chauffeur, ils repartent aussitôt vers la capitale. Adossé dans un coin de son véhicule, il est plongé dans une profonde méditation. Son âme cherche la décision qu'il est désormais obligé de prendre. Les événements des derniers jours défilent devant son regard et il monologue intérieurement en lui-même.

- L'espoir que je mettais en Muhareb est perdu. Jamais plus cet homme des cavernes n'osera entreprendre une action courageuse. L'esprit de Maban est déchu en lui. Son chemin n'est pas le mien.

Qu'il aille son chemin, moi j'irai le mien ! Mais quel est-il, ce chemin ? Les trésors découverts sont inestimables. Grâce à eux, j'obtiendrai facilement par la force tout ce qu'Areval m'a déjà à moitié donné de plein gré. Je régnerai donc. Mais à quoi bon la violence ? Grâce à la faveur d'Areval, la réussite est presque à ma portée. De sa propre main, je puis saisir le sceptre à tout moment. Quand il saura que Muhareb vit, la peur de son frère le livrera totalement entre mes mains.

" Or, Muhareb ne veut pas devenir roi de Mallona. Et moi, espèce de fou, je voulais lui livrer la puissance ! Eh bien, j'utiliserai désormais la puissance pour moi-même. Areval tombera si je le veux. Le prochain roi s'appellera Arvodo ! Cependant, je ne serai reconnu par le peuple comme roi légitime que si j'épouse Artaya. Je hais pourtant cette femme qui ne vit que pour elle et que pour ses caprices ! Certes, la main d'Artaya me donnera bien le droit au trône, mais elle restera la reine tant qu'elle vivra.

Arvodo respire profondément et se répète :

- Tant qu'elle vivra ! Et si je piétine un jour cette vipère, serait-ce un crime ? Mon frère lui-même n'est-il pas trompé par elle ? Comment le prendra-t-il s'il me considère comme son rival ? Pourtant, il faut qu'il l'oublie ! C'est le prix du but élevé qui nous appelle tous deux. Je vois maintenant clairement que la violence ne mène qu'incertainement et péniblement au but, l'autre voie, par contre, sûrement et facilement. L'homme intelligent choisit toujours dans ces cas-là le sentier praticable et non l'inaccessible. Et Muhareb, que fera-t-il ? Rien, sans doute, comme il n'a rien fait pendant des années. Pourquoi me soucier de ce rêveur ? Qu'il prie auprès du corps de Fedijah, puisque c'est ce à quoi il se croit destiné ! Mon destin est de régner, d'enlever le sceptre au faible Areval, de devenir un prince tel que nul autre n'a encore été !

Arvodo s'échauffe à ces pensées. Sa décision est prise et il regarde ardemment vers l'horizon où les toitures du château royal commencent à briller dans la splendeur du jour levant.

Pour comprendre la suite, il est nécessaire de donner ici quelques explications au sujet des différences existant entre les planètes de notre système solaire, telles qu'elles ont été observées au cours des recherches du médium. La planète Mallona faisait le tour du soleil à une distance d'environ 70 millions de milles. Elle

possédait, comme je l'ai déjà dit, une atmosphère beaucoup plus dense que la Terre, ce qui donnait à sa surface une pression atmosphérique beaucoup plus forte que sur notre planète. Comme l'axe de Mallona n'était pas incliné selon un angle de 23,5 degrés, comme celui de la Terre, mais selon un angle bien moindre, les différentes zones de la planète étaient soumises à des variations de températures beaucoup moins importantes. Cette atmosphère plus haute qui, comme une loupe, concentrait les rayons solaires, empêchait que, malgré son plus grand éloignement du soleil, la lumière et la chaleur soient moindres sur Mallona que sur la Terre. Au contraire, les saisons étaient plus régulières que dans nos zones tempérées. Une chaleur quasi constante ne régnait qu'à l'équateur. Elle faisait de cette brûlante ceinture de Mallona un désert qui était évité par les habitants.

Les continents de Mallona se trouvaient principalement dans l'hémisphère septentrional ; de l'autre côté de la zone équatoriale, le pays restait encore relativement inconnu, et il était quasi inhabité. Les habitants de l'hémisphère Nord craignaient en effet de pénétrer dans ces régions qui n'offraient que peu de moyens de subsistance. Ils étaient encore moins enclins à naviguer sous l'équateur pour atteindre par mer l'hémisphère Sud en vue de s'y installer. La raison en était les tempêtes qui, comme sur Terre, rendaient les mers peu sûres aux équinoxes, mettant facilement en pièce les légers esquifs construits par les habitants de Mallona. Ces bateaux n'étaient utilisés que pour les petits plans d'eau et les rivières, les voitures rapides les rendant inutiles pour les longs voyages.

Une profonde aversion pour les vaisseaux volants et leur utilisation régnait à Mallona. Aucun habitant n'aimait se confier aux éléments incertains de l'air et de l'eau, car le sol solide de leur planète suffisait à leurs rapides déplacements. Les aviateurs et les navigateurs qui utilisaient parfois ces engins, après avoir soigneusement appris à les connaître dans les ateliers où ils étaient construits, étaient considérés comme des sortes de casse-cou tombés sous l'influence des démons de l'eau et de l'air, et dépendant des caprices de ces êtres invisibles. Une peur superstitieuse entourait leurs navigations d'une apparence surnaturelle, reposant sur un pacte avec les puissances invisibles. Aussi, on redoutait de s'en prendre aux véhicules et à leurs possesseurs, afin de ne point provoquer la colère des génies gouverneurs des éléments aériens et aquatiques avec lesquels on les croyait liés. Cette crainte superstitieuse explique que Muhareb ait pu vivre sur une côte

inaccessible, bien que peu éloigné de la capitale, sans y être découvert. Elle explique également qu'Upal ait pu être secrètement en possession d'un vaisseau volant, que personne n'aurait même osé détruire si sa présence avait été découverte sur les hauteurs.

Arvodo échappe à présent à ma vision et celle-ci se pose à nouveau sur les plages où se trouve Muhareb. Elles apparaissent rapidement devant moi. Je vois la machine d'Upal reposer sur le sable blanc et, devant l'entrée de la grotte, je vois ce dernier dans une discussion animée avec Muhareb. J'aperçois le jeune homme en train de pêcher dans une petite barque. Je suis attirée auprès d'eux pour être témoin de leur conversation. A présent, je distingue parfaitement les voix et je comprends le sens de leurs paroles.

- Puis-je savoir, demande Upal, pourquoi tu as renvoyé le général ? Il semble pourtant avoir le cœur noble et de bonnes intentions !

- Il n'a ni l'un ni l'autre, répond Muhareb. Un masque extérieur cache les mouvements d'un cœur qui n'a besoin que de l'occasion pour se montrer pire encore qu'Areval. Il est facile d'être bon, si l'on n'a pas l'occasion de mal agir. Certes, sa volonté est forte, mais elle n'est exercée qu'à faire ce en quoi elle voit son intérêt. De telles âmes échouent si elles ont à décider de renoncer à leur intérêt matériel au profit de l'acquisition d'une valeur supérieure. Le venin instillé dans le cœur de tous les habitants de Mallona le ronge lui aussi, et il ne trouve pas en lui la force de le détruire !

- Un venin instillé à tous les habitants de Mallona ? Quel venin ? demande Upal étonné.

- Le venin de la corruption, auquel Maban a essayé d'opposer le dernier remède : l'obéissance ! Si les habitants de cette planète s'étaient soumis à cette obéissance, s'ils avaient sauvegardé les institutions de l'état créé par Maban, en comprenant l'esprit qui présida à leur élaboration, ils seraient aujourd'hui sauvés et heureux. Car des lois sages, auxquelles un peuple obéit volontairement, d'une façon conforme aux idéaux qui les ont inspirées, conduisent ce peuple à un état de liberté matérielle et spirituelle. Mais le contraire se produit lorsque les lois de ce peuple en viennent à être de plus en plus compliquées, interprétées et, finalement, tournées. Quand elles ne servent plus qu'à maintenir le profit égoïste, le mensonge et une force oppressive, elles mènent le peuple à la corruption et à sa perte.

" J'ai jadis reconnu vers quel destin iraient obligatoirement les peuples de Mallona s'ils ne reprenaient pas volontairement le chemin de l'ordre que Maban avait tracé pour eux. Là se trouvait le salut, mais ce chemin est rude ! Le sauveur d'un peuple doit être dur, il ne doit pas avoir de considération, même pour sa propre chair et son propre sang, quand il s'agit d'éliminer les erreurs reconnues. C'est sur ce point que Maban fit erreur. Par son esprit de conciliation, il a détruit ce qu'il avait construit. Ce que ses contemporains supportaient encore à contrecœur, les générations suivantes auraient pu l'aimer et l'apprécier. Mais il n'aurait pas dû garder sa confiance à ce foyer de corruption qu'il connaissait et qui vivait en Areval. Il le fit pourtant, et la chute fut plus profonde encore que celles que nos peuples avaient jamais connues.

" Le malheur approche à grands pas. L'heure de l'effondrement définitif n'est plus éloignée. L'âme du peuple trouve son unité chez le roi, car la mentalité du souverain reflète leur état d'esprit. En effet, aucun peuple libre, c'est-à-dire dont la sensibilité spirituelle n'est pas dévoyée, ne peut supporter longtemps un tyran. Seuls des hommes dont le cœur est soumis à l'esclavage des passions peuvent devenir les esclaves d'un tyran. Lorsque le peuple se soumet, l'entourage du souverain ne peut gouverner qu'avec celui-ci. Si le peuple ne le veut pas, tôt ou tard, il suscite des combattants de la liberté qui, un jour, seront victorieux. C'est seulement à ce moment qu'une noble idéologie peut triompher, **à condition que tout idéal ne soit pas encore éteint dans le cœur des hommes.** Il faut qu'il soit encore possible d'allumer la flamme du sacrifice dans leurs cœurs, cette flamme qui est allumée par la Force Suprême qui régit tout, dont nous tenons notre propre existence. Cette Force, c'est celle qui émane de l'Esprit Universel, auquel nous devons notre gratitude, et auquel nous aurons à rendre compte de notre volonté, de nos pensées, de nos paroles et de nos actes. La flamme intérieure s'exprime par l'intuition, qui signale dans quelle direction il faut agir. Elle dévore ce qui est impur, elle peut faire d'une petite étincelle un brasier ardent. Mais si la vanité, l'amour-propre, a détruit cet autel intérieur de l'esprit, la flamme du sacrifice ne fait plus que couvrir et elle finit par s'étouffer. Alors, c'en est fini de l'avenir du peuple : les meilleurs meurent, assassinés par les puissances du mal victorieux. Celui-ci triomphe quelque temps, se gausse des mises en garde des derniers hommes lucides, quelle que soit la façon dont elles sont formulées, et il croit finalement pouvoir frapper au visage la puissance de l'Universel, dans une présomption insensée...

Muhareb a parlé avec l'exaltation du voyant et Upal l'écoute, le souffle coupé. Après une pause, il poursuit :

- Déjà j'entends le bruit des outils du fossoyeur. Ce sera le silence quand le mort sera enterré, le silence des espaces interstellaires ! Jamais le désert ne reprendra vie. Le fils du roi est mort en moi, parce qu'il ne m'était pas possible de sauver le peuple. Depuis ma retraite solitaire, j'ai cherché des hommes dans le cœur desquels l'esprit n'est pas encore éteint et je n'en ai trouvé aucun !

" Toutes les inventions que le peuple insensé méprise, par superstition, elles sont à ma disposition, à moi, le fils aîné du roi. Dans des grottes, tout autour d'ici, plus d'une sont cachées. Car j'ai appris à estimer en l'homme le génie capable d'utiliser les forces de la nature. Grâce à l'esprit qui l'habite, l'homme est un maître puissant dans la maison de la Nature. Cet esprit lui permet en effet de s'élever au-dessus de la faiblesse de son corps et, soumises, les forces élémentaires de la nature plient devant lui. Il n'est que très peu d'hommes à Mallona pour avoir reconnu la force incommensurable de l'esprit qui nous habite - la plupart le confondant avec leur intellect et ses fonctions - esprit qui nous a été donné afin que nous devenions les maîtres du domaine matériel. Grâce à la domination des forces de la Nature, l'homme peut pénétrer toujours plus profondément dans la compréhension de la Sagesse du Père. C'est pourquoi il est juste que nous apprenions à dominer les éléments. Non seulement pour notre profit personnel, mais surtout pour apprendre ainsi à connaître et à aimer toujours mieux Celui qui est l'Auteur des Lois Naturelles.

" Mais le peuple dédaigne ce don du ciel. La superstition, la paresse, la sensualité et la crainte l'empêchent de tirer profit de ce que l'esprit des sages a inventé. D'innombrables découvertes ont été faites, et cependant le peuple est devenu si veule qu'il les néglige. Il craint les acquisitions de l'esprit d'invention et redoute d'être dérangé dans son conformisme et sa paresse. Regarde là-bas, dans la baie, à droite, l'eau pénètre dans une grotte marine invisible de l'extérieur. Tu y trouveras, bien à l'abri, un bateau rapide avec lequel on pourrait parcourir les mers en toute sécurité. Mais, par crainte superstitieuse, personne ne voulut l'utiliser, de peur que les démons de l'eau ne se jettent sur les navigateurs. Cette grande invention resta donc sans usage. Depuis des années, elle m'est très utile pour visiter incognito des lieux éloignés, pour observer de mes propres yeux l'activité des peuples. Ce qui se passe à Mallona ne m'est donc pas étranger. Je constate, hélas, comment l'esprit s'éteint de plus en plus chez les

hommes, de même que la compréhension du but de la vie est morte dans les intelligences et dans les âmes. A la suite de cet arrêt dans l'évolution spirituelle du peuple, la rigidité et l'engourdissement de tous les concepts se sont instaurés. Ce qui avait été compris se perd à nouveau et le jugement, la catastrophe sont à l'arrière-plan.

" Tu as fait confiance à Arvodo et c'est pourquoi tu lui as montré les trésors à l'intérieur de la montagne. En toi vit encore le courage. Tu détestes Areval en tant que destructeur de toute morale et du bien, et tu crois qu'Arvodo se montrera enclin à réaliser tes désirs, qu'il vengera ta famille. Mais en vérité, tu n'es pour lui qu'un instrument, il n'a aucun sentiment pour toi, ni pour moi. Moi aussi, j'aurais pu être pour lui un instrument utile lui permettant d'atteindre les buts qui se révéleront bientôt. Mais après avoir été renvoyé par moi, il trouvera maintenant ce qu'il cherche chez Areval, à savoir la satisfaction de sa volonté de puissance qui, de plus en plus, va dominer en lui. Ne retourne pas auprès de lui, tu serais alors enchaîné par ton destin. Tu cherchais en lui un allié, mais tu as trouvé un opportuniste qui t'écrasera dès qu'il l'estimera utile à ses projets. C'est pour te dire ceci que je t'ai demandé de revenir. Cependant, que ta décision soit libre !

- Arvodo serait-il donc fourbe ? demande Upal immensément étonné. N'est-il pas le chef secret de la secte des "fidèles", qui se sont voués à faire triompher à nouveau le droit et la Justice, à réaliser les projets de Maban ? J'appartiens à ce clan, il le sait, et il voudrait me supprimer ? Moi, qui suis son esclave et qui me suis soumis à lui !?

- Ce qui, hier encore, était en suspens et par conséquent inconnu, peut, dès aujourd'hui, être décidé et réalisé. Hier encore, il ne voulait pas ce qui lui paraît à présent indispensable. Suis-moi, apprends à voir Mallona avec mes yeux. Je te donnerai la lumière, et les voiles qui obscurcissent ton regard tomberont devant ta compréhension et la connaissance. Il me faut accomplir mon dernier voyage. J'ai reçu l'ordre de tenter pour la dernière fois de secouer les esprits. Sois mon compagnon et viens avec moi ! Le veux-tu ?

- Je le veux ! déclare Upal avec décision et en se levant.

LE VICE-ROI DE NUSTRÀ

Une brume passe devant mon regard. Je ne vois plus la plage où délibèrent Muhareb et Upal. Le cliché se transforme. Dans ce brouillard qui voile ma vue se dessinent des contours nouveaux qui deviennent progressivement de plus en plus nets.

Une vaste salle apparaît, c'est la grande salle des réceptions d'apparat du roi Areval. Tous les grands du royaume y sont rassemblés et attendent l'entrée du roi. Une certaine tension s'exprime sur les traits de ces hommes qui entourent un trône fastueux, en jetant à la dérobée des regards étonnés sur le grand prêtre Karmuno. Celui-ci se tient immobile au pied du trône, les yeux dirigés vers une haute porte par laquelle le roi doit faire son entrée. Jusqu'à présent, Karmuno soutenait toujours le roi lorsque celui-ci apparaissait ainsi au milieu de l'aristocratie du royaume. Il n'en est plus de même à présent. Areval n'a plus besoin de lui, pas plus en tant que médecin qu'en tant que conseiller. Les courtisans se réjouissent secrètement de sa disgrâce, tout en craignant cependant l'homme qui, il y a peu, était encore si puissant. Car on connaît son énergie, ses pouvoirs en tant que grand-prêtre du royaume, son intelligence, et surtout, sa ruse.

Un mouvement parcourt l'assemblée. La haute porte vient de s'ouvrir. La garde du corps du roi, constituée par des hommes vêtus de précieuses armures, pénètre dans la salle et s'avance sur deux rangs, depuis l'entrée jusqu'au pied du trône, où se tient Karmuno.

D'un pas décidé, Areval entre. On ne remarque plus rien sur sa personne de sa maladie passée. A sa droite marche le général Arvodo. Suivent les vice-rois de Monna et de Sutona, puis Rusar, le frère d'Arvodo, accompagné des premiers personnages du pays. D'un pas solennel, ils s'avancent jusqu'au pied des marches du trône. Karmuno gravit les deux premières marches et se tourne vers le roi. Le cortège s'arrête. La voix claire, mais froide et métallique du grand-prêtre s'élève et résonne sous les voûtes de la grande salle.

- Grand Roi, tu as convoqué les nobles de Mallona afin qu'ils entendent ce que tu as décidé pour le bien du pays et de ses habitants. La puissance de l'Esprit qui gouverne les mondes a investi

ton entendement pour que tes décisions soient justes. Conformément aux coutumes ancestrales héritées de nos pères, en tant que représentant de la Divinité Eternelle, je te demande : Es-tu certain que la décision que tu as l'intention de nous faire connaître émane bien de la Volonté de l'Eternel, auquel nous sommes tous soumis ?

- J'en suis assuré ! répond Areval d'une voix ferme.

- Es-tu également décidé à ne servir encore à l'avenir que cette Volonté ?

- Je le veux !

- Alors, montre-toi dans l'éclat de Sa Volonté, et proclame Son message au peuple qui t'écoute !

- Je le ferai !

Ces termes sont ceux de la cérémonie traditionnelle. Ils furent choisis en vue d'unir étroitement le pouvoir temporel au pouvoir spirituel. Car il se dégage de ce cérémonial une impression destinée à lier les sentiments personnels des auditeurs, et à faire taire leurs objections éventuelles. On le constate, d'ailleurs, sur les traits des assistants, qui semblent à présent avides d'entendre le message inspiré de la Divinité.

Pendant ce temps, Areval n'a pas gratifié Karmuno d'un regard. Il monte sur son trône et déclare :

- Peuples de Mallona ! Fidèles serviteurs de mon trône ! Il a plu au démon de la mort d'envoyer un de mes fidèles vassaux dans le royaume des ombres. Nustra, l'état voisin du nôtre, a en effet perdu son chef depuis deux jours. C'est pourquoi il faut, nous sachant en accord avec la Volonté de la Divinité Eternelle, établir un nouveau vice-roi dans ses fonctions, et lui conférer le pouvoir dans le pays. Notre choix est fait. Reste à le proclamer. Rusal, fils de Mutra, un des plus nobles parmi ceux qui servirent Maban, frère du général Arvodo, approche !

L'étonnement se peint sur le visage des assistants. Seuls Arvodo et les deux vice-rois ne semblent pas surpris. Rusal lui-même semble le plus étonné de tous. Hésitant, il s'approche et s'agenouille devant le trône. La voix d'Areval s'élève à nouveau :

- Rusal, je te confère la dignité de vice-roi de Nustra ! Relève-toi

à présent en tant que Nustror, et prononce le serment de fidélité envers moi !

Karmuno prononce une longue formule de serment, dont Rusar répète les termes après lui. Puis Areval l'attire vers lui et le couronne d'un diadème d'or décoré d'une pierre d'Oro. A présent, les vice-rois de Monna et de Sutona le félicitent, tandis que, dans la salle, l'animation monte parmi les personnes présentes. Des exclamations retentissent, assentiments et satisfaction s'expriment au sujet de cette nomination. Il semble que Karmuno veuille parler. Mais Areval demande le silence et, prenant la parole avant que le grand-prêtre ait pu ouvrir la bouche, il prononce lui-même les paroles clôturant le cérémonial traditionnel. En se courbant, il déclare :

- Accomplie est la Volonté de la Divinité, devant laquelle je m'incline ! Rusar, avance et montre-toi au peuple dans ta nouvelle dignité !

Le regard plein d'une colère contenue, mais cependant souriant, comme toutes les personnes présentes, le grand-prêtre s'est incliné avant de se retirer. Dans l'excitation générale, tous n'ont pas remarqué que le grand-prêtre aurait dû prononcer lui-même la formule : "La Volonté de la Divinité, devant laquelle s'incline le roi, est ainsi accomplie !" auquel cas, lui, le grand-prêtre, en tant que représentant de la Divinité, n'avait pas à se courber, tandis que le roi et tous les assistants auraient dû s'incliner profondément. Ceux qui connaissent le cérémonial ont cependant compris que, en modifiant ainsi cette cérémonie ancestrale, Areval a jeté le gant au grand-prêtre.

Accompagné des vice-rois, Rusar traverse l'allée formée par la garde du corps royale et quitte la vaste salle du trône. Areval suit, avec Arvodo, et, ensemble, ils se retirent aussitôt dans les appartements privés du château. Peu à peu s'apaise le bruit dû à la formation d'un imposant défilé triomphal, précédé du héraut royal annonçant au peuple la nomination du nouveau vice-roi. Tandis que Rusar jouit de tous les honneurs, Areval et Arvodo discutent dans une des pièces de l'appartement royal.

Je les vois seuls. Le changement dans l'état de santé d'Areval m'apparaît encore plus clairement qu'au cours de la cérémonie. Depuis qu'il a appris par le général que Muhareb vit toujours, ses hallucinations ont disparu. La conscience qu'un danger le menace le pousse à rassembler toute son énergie. Il lui faut protéger son trône,

et il cherche un moyen d'empêcher un éventuel retour de son frère.

Arvodo est remarquablement parvenu à capter à son profit la faveur royale et à remplacer Karmuno. Il sait, bien sûr, que le grand-prêtre lui en voue une haine mortelle, mais il est assez fin pour lui montrer en toutes circonstances un visage avenant. Aujourd'hui, cependant, la façon d'agir d'Areval au cours de la cérémonie lui montre que le roi a quelque intention secrète qu'il voudrait bien connaître. Il n'attend que le moment favorable pour percer à jour les pensées cachées du roi. D'une voix claire et assurée, celui-ci demande au général :

- Es-tu content de ton roi, Arvodo ? Ton frère est à présent vice-roi, comme tu le désirais. Mais à toi personnellement, je te dois beaucoup, aussi tu seras également récompensé. Ma volonté est que tu obtiennes bientôt la main d'Artaya. Ce sera ma façon d'être reconnaissant envers toi. Car tu es l'homme sur lequel je puis compter et qui va m'aider à éclipser la renommée de Maban.

Le visage d'Arvodo ne trahit pas la profonde satisfaction de son cœur. Il répond d'une voix calme :

- Mon roi sait que ma soumission est totale. Commande, seigneur, ce que je dois faire !

- D'abord, une question, Arvodo ! Quels sentiments crois-tu que le grand-prêtre éprouve envers toi ? Est-ce ton ennemi ?

- Si un simple sourire est un signe d'amitié, alors il est mon meilleur ami. Mais je ne me fie pas aux apparences. Il envie la faveur dont me comble le roi. Qui peut voir dans son âme et savoir ce qu'il y a dans ses profondeurs ?

- Sûrement rien de bon, ni pour toi, ni pour moi ! Avec ton aide, j'ai fais sauter les chaînes qui m'attachaient à lui, aussi va-t-il sûrement tenter d'en forger de nouvelles. Je le connais, ce maître de tous les temples du royaume ! C'est de lui que dépend pour une part la disposition d'esprit des populations, car la cohorte des prêtres lui obéit dans tout le pays. Si je voulais être vraiment le roi, c'est-à-dire, si j'avais l'intention de devenir le seul prince régnant à Mallona, il me faudrait détruire toute cette engeance qui lui obéit. Mais il me faut partager le pouvoir avec lui, et cependant je sens venir le jour où s'engagera un combat à mort entre lui et moi.

Sombre, Arvodo regarde le roi :

- Mon roi a-t-il réfléchi à la façon dont ce combat pourrait être mené ?

Areval se penche vers lui :

- Aussi longtemps que je dépendais de lui, à cause de ma maladie, il était insensé d'y penser. Mais maintenant que tu es à mes côtés, c'est devenu possible. La puissance des gens du Temple doit être brisée ! Le peuple les considère en effet avec une crainte superstitieuse. La puissance des démons leur paraît plus grande que celle du roi. Il me faut prouver que les dieux m'obéissent, que toutes les forces sont unies dans le roi ! Pendant nombre d'années, Karmuno n'a eu d'autre préoccupation que de chercher à dominer la puissance royale en enseignant partout que le roi est soumis à la puissance de la Divinité, dont il se prétend le représentant puisque, selon lui, elle ne se révèle que dans le Temple métropolitain de Mallona.

" Tu sais comment chacun se presse aux portes du sanctuaire pour y chercher conseil, et comment les sentences, favorables ou défavorables, qui tombent des lèvres de ses prêtres, sont capables d'enthousiasmer ou de pétrifier les requérants. Même mes guerriers ne sont pas à l'abri de leur influence. On peut se demander combien il en est qui oseraient obéir au roi, s'il fallait pour ce faire ne point tenir compte des sentences de la Divinité de Karmuno !

- C'est pourquoi il semble préférable de vivre en paix avec lui plutôt que d'exciter ses foudres.

- Et continuer à rester son esclave ? Non ! Jamais plus ! Jamais ! C'est lui ou moi ! Nous ne pouvons plus régner ensemble. Le Royaume ou le Temple, un des deux doit disparaître ! Ce n'est pas sans y avoir réfléchi que je me suis refusé à clôturer la cérémonie d'aujourd'hui dans les formes traditionnelles. J'ai voulu montrer que le roi n'a pas besoin d'intermédiaire pour agir au nom de la Divinité. Celle-ci demeure en moi également, ou alors elle n'est nulle part !

Les yeux d'Areval lancent des éclairs. Sa haine si longtemps contenue contre le grand-prêtre se montre clairement sur ses traits. Mais il domine rapidement son excitation et il ajoute à voix basse à l'adresse d'Arvodo :

- Mon frère, l'ermite de la mer, n'a pu jusqu'à présent

représenter aucun danger pour nous. Mais qui est à l'abri des espions de Karmuno ? Si celui-ci venait à découvrir ce secret, il saurait bien l'utiliser contre moi. Notre sécurité exige que nous agissions vite. Arvodo, fais en sorte que mon ermite de frère soit mis incognito sous escorte, surveillé par les plus fidèles de ma garde du corps. On l'enverra ensuite à Sutona, dans le château de Ksontu, où il terminera ses jours sous surveillance constante. Il ne faut pas qu'il puisse ébranler mon empire en réapparaissant. Ni lui, ni Karmuno !

" Et maintenant, viens voir Artaya avec moi ! Le roi te conduit vers ta fiancée !

Areval se lève et, légèrement appuyé au bras d'Arvodo, il quitte la pièce.

Un très léger bruit, le long d'un mur, attire alors mon attention. Mon regard traverse la muraille et découvre une étroite cache secrète dans l'épaisseur du mur. Karmuno est en train de quitter son poste d'espion, depuis lequel il épie les plus secrètes conversations du roi.

À NUSTRA

Partant de la capitale de Mallona, droites comme si elles avaient été tracées au cordeau, des routes s'en vont vers les diverses villes du royaume. Elles constituent des voies de communication sur lesquelles des voitures rapides peuvent facilement parcourir de grandes distances en peu de temps. A l'est de Mallona, je vois la grande route qui mène à Nustra, le royaume voisin. Plus rapide que les voitures, mon esprit glisse en douceur à travers l'éther et j'admire avec quel art la route a été construite. Aucun obstacle naturel ne put entraver la construction en ligne droite. Les fleuves, les vallées, les ravins et les gorges sont franchis par des ponts ; des montagnes sont éventrées à l'explosif pour le passage de la route. Les voitures roulent sans secousses, sur une chaussée parfaitement unie. Vraiment, ces grandes voies de communication sont des constructions exemplaires, vis-à-vis desquelles nos routes terrestres me paraissent bien imparfaites !

Plus je m'éloigne de la capitale, plus le pays devient romantique. Je vois surgir à l'horizon de puissants massifs montagneux dont les

sommets neigeux reflètent la lumière du soleil. Ce pays de montagnes se trouve à la frontière de deux continents, comme l'Oural sépare l'Europe de l'Asie. De hauts sommets se dressent devant moi, comme s'ils voulaient m'interdire le passage. Mais la route s'élève cependant jusqu'à leur fabuleuse altitude, et les franchit en quelques rares tournants, lui permettant d'éviter de gigantesques obstacles. Des gorges et des vallées sont surplombées par des viaducs aux proportions stupéfiantes. A une altitude vertigineuse, aussi élevée que celle des glaciers et des champs de neige éternelle qu'elle côtoie, la route tourne vers ces cols élevés qu'il lui faut franchir. Et, au milieu du silence d'un monde de glaciers pétrifiés par le froid, elle conduit sans risque les voyageurs sur un haut plateau couvert de neige, constituant la frontière entre Mallona et Nustra.

J'admire l'art des ingénieurs qui construisirent de tels ouvrages. Il ne fait en effet pas de doute qu'il serait impossible de les réaliser sur notre Terre. Car le poids et la résistance des énormes masses de matériaux de construction utilisés ne permettraient pas que l'on bâtit sur Terre des arches ayant des dimensions comparables à celles que je vois. Si on voulait tenter de construire des ouvrages d'une telle envergure, ils s'effondreraient certainement.

Seule la moindre pesanteur de la planète Mallona permet l'exécution de si grands ouvrages d'art. Dans la pureté de l'air des sommets, j'éprouve vivement la différence des conditions cosmiques entre Mallona et la Terre. De même, la roche primitive dont est constituée Mallona me semble quelque peu différente de celle de la Terre. Elle me paraît plus légère dans sa structure, la masse m'en semble moins pesante, un peu comme étaient les minéraux du crétacé et de la période triasique, ici sur Terre. Recouvertes de neige, ces roches émergent en noir sur le fond blanc-bleuté des glaciers et des champs de névé.

Cependant, quelque chose me rend impatiente de quitter cette contrée, me pousse sans arrêt plus loin, vers l'extrémité du haut-plateau, pour redescendre ensuite vers Nustra, le royaume de Rusar, dont la voiture me suit, ainsi que celles de sa cour.

La région montagneuse est à présent dépassée et le pays s'étend au loin devant moi. Les monts qui bordent cette contrée de Nustra tombent à pic sur des plaines où de nombreux champs cultivés, de verdoyantes forêts, des lacs étincelants, les croupes arrondies des collines, s'étendent devant mon regard ravi. En trombe, mon voyage

descend vers les plaines. Sans aucun doute, les voitures dévalent également à toute vitesse la route toute droite et ondulée, comme des montagnes russes d'une interminable longueur. En peu de temps la descente est terminée et le voyage se poursuit à plat, pendant des heures, à travers les plaines fertiles, vers la capitale qui porte le même nom que le pays dont elle est le chef-lieu.

Lorsque apparaissent dans le lointain les immeubles de Nustra, le soleil est déjà proche de l'horizon ; et le soir est complètement tombé lorsque Rusar et sa suite pénètrent enfin sous le vaste hall du palais.

Nustra s'est apprêtée pour recevoir le nouveau vice-roi. Partout flambent de grands feux de joie et de grands bouquets de lampes à manga éclairent les rues principales et les places. Le chemin du palais, situé sur une hauteur, est particulièrement illuminé, comme les jours de très grandes fêtes. Une foule joyeuse, richement vêtue, s'agite dans les rues et crie son enthousiasme à l'entrée du vice-roi. Vêtu d'une longue robe de brocard, Rusar se tient debout dans sa voiture d'apparat et remercie du geste. Il semble heureux de tous ces honneurs et se réjouit de la sympathie du peuple. Le cortège disparaît derrière les portes ouvertes du château royal.

J'aperçois une vaste salle ornée de décorations. Rusar, les vice-rois de Monna et de Sutona sont assis sur un podium et regardent la foule agitée des courtisans et des gens distingués du vice-royaume, à qui le nouveau maître offre une soirée. J'ai l'impression d'être transportée au temps des fastes de l'empire romain décadent. Les tables plient sous le poids des mets. Sous l'effet de boissons fermentées, les invités ne sont plus tout à fait en possession de leur esprit. Des danseuses montrent leur art en ployant leur corps mince dans des danses sensuelles. Des jongleurs se produisent et cherchent à retenir l'attention des spectateurs par des tours de force téméraires. Ici se déroule une orgie comme on ne peut en imaginer de plus sauvage. Depuis longtemps déjà, dans toutes les parties du royaume de Mallona, pour le plaisir des grands, de telles orgies sont devenues coutume. De telles mœurs ne sont pas étrangères à Rusar. Areval cherchait en effet parfois à chasser ses hallucinations par de folles bacchanales, auxquelles il avait assisté, non sans cette avidité de jouissance qui marque si profondément la jeunesse.

Assis à la droite de Rusar, le vice-roi de Monna est de la plus joyeuse humeur. Il vient justement d'attirer à lui une jolie danseuse

et, tenant la jeune fille dans ses bras, il dit à Rusar :

- Rusar, les fleurs de ton royaume sont agréables ! Mais je puis t'en montrer de non moins belles dès qu'il te plaira de visiter le mien. Promets-moi de venir et tu verras les merveilles de mon jardin d'amour !

- Nous savons, Monnor, répond Rusar avec quelque condescendance, quel fin connaisseur tu es des choses de l'amour. Mais j'ai peu de penchants pour celles-ci. Le devoir du seigneur n'est-il pas de rendre son peuple heureux ?

Serrant plus fort la jeune fille contre lui, le vice-roi répartit en riant aux éclats :

- Est-ce que je ne rends pas mon peuple heureux ? Vois comment je fais avec les enfants du peuple !

A son tour, le vice-roi de Sutona éclate de rire :

- Qui ignorerait que tu t'efforces de devenir le père des enfants du pays ! Même le nouveau Nustror s'exercera sûrement bientôt à ce beau devoir !

A ce moment éclate une musique endiablée. La jeune fille s'échappe des bras du vice-roi et rejoint les autres danseuses, qui se placent pour une danse échevelée atteignant bientôt un paroxysme de l'excitation nerveuse. Un délire général s'empare des convives. Ils frappent dans leurs mains en cadence, poussent des cris de joie et de convoitise et se mêlent finalement aux danseuses. Bientôt, ils tourbillonnent tous, mêlés les uns aux autres, avec des clameurs et des exclamations de plaisir.

Ecoeurée par cette scène de débauche, je me détourne. Je viens de jeter un profond regard sur la corruption morale des habitants de cette planète. C'en est assez ! ...

Le tableau change à présent. Des traînées de brumes s'étirent devant mon regard et, peu à peu, apparaissent d'autres formes. Il fait maintenant plus clair. Je reconnais Karmuno et Rusar, le frère d'Arvodo, dans une petite pièce du château de Nustra. Karmuno a suivi secrètement le nouveau vice-roi et il lui parle avec animation. Pâle, le regard sombre, le jeune homme fixe le sol, tandis que le grand-prêtre essaie de le persuader. Je perçois leurs paroles et je les comprends. Karmuno explique :

- C'en est assez des objections stériles, je me porte garant du succès ! Vous pouvez reconnaître à ses actes l'amour fraternel que vous porte Arvodo. Il vous vole l'amour d'Artaya ! Croyez-vous donc que ce qui vous touche me soit demeuré étranger ? La puissance qu'Arvodo exerce depuis quelque temps sur le roi mène au but que nous avons éventé : il veut devenir roi de Mallona. Il vous a fait nommer vice-roi de Nustra parce que votre présence au palais constituait pour lui un obstacle à son projet. Car en épousant Artaya, il devient ainsi l'héritier du trône.

- Il ne doit pas faire cela ! s'écrie Rusar avec passion.

- Voulez-vous l'en empêcher, puisque Artaya désire elle-même ce mariage, ainsi qu'Areval ? réplique le grand-prêtre d'un ton froid.

- Elle m'avait laissé croire qu'elle avait de l'inclination pour moi, soupire Rusar. Et maintenant...

- Elle préfère votre frère. Il n'y a rien d'exceptionnel en cette femme. Artaya ne connaît qu'elle-même. Si elle savait le cœur d'Arvodo brûlant d'amour pour elle, elle en aurait bientôt assez de lui. Mais elle a décidé de faire sa conquête, et elle n'aura de cesse qu'elle n'ait vaincu l'homme en lui. Il serait le premier à n'être pas conquis par son sourire, et sa vanité ne le supporte pas. Vous, Maître, vous êtes devenu son esclave, et elle se débarrasse de tels hommes, dès qu'elle n'a plus besoin d'eux.

Rusar grince des dents d'irritation intérieure.

- Je ne serai jamais l'esclave de cette femme ! Que meure mon amour pour elle et que seule vive ma haine désormais !

Intérieurement, Karmuno sourit de contentement et il se détourne pour cacher un regard de triomphe.

- Je connais un moyen de vous venger de cette trahison, dit-il insidieusement à Rusar.

- Lequel ?

- Vous pouvez la toucher en touchant Arvodo.

- Il est maintenant plus puissant que nous tous. Et, de plus, il est mon frère.

- Certes, il est votre Maître. Mais il ne vous épargnera pas si cela lui semble nécessaire.

- Quel moyen connaissez-vous ?

Rusar tourne vers le prêtre un regard interrogateur. Celui-ci plonge alors dans ses yeux un regard fixe et répond lentement :

- Muhareb est vivant !

Comme piqué par une vipère, Rusar fait un bond. Epouvanté, il regarde le prêtre et balbutie :

- Muhareb est vivant ? C'est impossible !

- Impossible ? Et pourquoi serait-ce impossible ?

- Parce que mon frère est revenu depuis peu d'un voyage où il a eu la preuve de la mort de Muhareb. Il a vu et il a parlé avec l'homme dans les bras duquel est mort Muhareb !

- C'est ce que vous a raconté Arvodo, et vous l'avez cru. Vous ne vous êtes pas douté que votre frère mentait pour arriver aux fins secrètes que je perçois. Muhareb vit et je connais le lieu où il séjourne !

- Vous connaissez l'endroit où il séjourne ? Où est-ce ?

- Maître, on ne dévoile pas sans façon des secrets de cette importance ! Vous constatez à présent qu'Arvodo vous a trompé. Vous vous doutez bien qu'Areval ne craint pas Muhareb mort ; mais le craint beaucoup, s'il est vivant. Or, par Arvodo, Areval a appris l'existence de Muhareb et Arvodo sait très bien utiliser à son profit la crainte du roi. Ainsi, pouvez-vous comprendre de quelle circonstance votre frère tient sa puissance sur le roi. Otez au roi sa crainte de Muhareb, et nous trouverons alors des moyens de précipiter la chute d'Arvodo.

- Karmuno, je vous connais. Vous connaissiez déjà ces moyens dont vous parlez, et vous espérez bien les appliquer ! Vous n'avez jamais été un ami d'Arvodo et je ne le suis plus non plus à présent. Aussi, parlez !

- Il est nécessaire que Muhareb disparaisse, ou bien qu'il soit reconnu comme roi légitime. En faveur de quelle alternative penchez-

vous ?

- Peut-on savoir ! Peut-être ni l'une ni l'autre ne sont à conseiller. Il faudrait agir en sorte que le choix reste possible, répond Rusal prudemment.

Satisfait, Karmuno s'approche de Rusal :

- Je vois que vous me comprenez. Allions-nous et nous deviendrons les maîtres du destin de Mallona ! Saisissez maintenant d'une main ferme les rênes du gouvernement. Tous les prêtres du pays recevront par mes soins l'ordre de vous soutenir. Car ce qui se passe chez Areval n'a pour nous aucun secret. Quand je le veux, les murs ont des yeux et des oreilles. Ni Areval, ni Arvodo n'échappent à mon filet.

- Mais qu'advient-il de Muhareb pendant ce temps ?

- Un fils de roi qui se terre dans la solitude ne convient pas au trône, sourit perfidement Karmuno. Nous avons besoin de son nom, mais pas de sa personne. Commencez donc d'abord par faire courir le bruit à Nustra que Muhareb est vivant et qu'il a été vu. Nous sommes sûrs du vice-roi de Monna, il suivra nos projets. Dans son pays également, le nom de Muhareb éclipsera le prestige d'Areval plus encore qu'à Mallona. Si les événements nous prouvent le prestige et l'influence qu'exerce le nom de Muhareb, alors nous déciderons. Et ses "fidèles" seront des nôtres !

- Vous connaissiez aussi ce groupement ? demande Rusal sans cacher son étonnement.

- Le grand-prêtre de tous les temples du royaume ne doit rien ignorer. Tout le monde ne récolte pas le fruit de ce qu'il a semé. Les plus intelligents, ceux qui savent attendre, peuvent engranger la récolte. Arvodo n'y a pas pensé, mais il va l'apprendre !

Rusal a écouté Karmuno avec surprise. Il prend peu à peu conscience de la personnalité de ce prêtre apparemment omniscient, qui a dominé le roi d'un pouvoir illimité jusqu'à ce qu'Arvodo lui dispute momentanément cette puissance. Mais Karmuno avait aussi prévu ce cas. Et il possède sûrement un réseau d'espions, d'hommes de confiance et d'aides pour la réalisation de ses projets. Rusal sent le danger d'une alliance avec un tel homme, mais il reconnaît aussi son impuissance à s'y refuser. Avec une sorte de défi, il déclare :

- Et si je dévoilais à Arvodo ce que vous venez de me confier ? Si je lui trahissais ce dont vous avez connaissance?

Karmuno sourit froidement, le regarde d'un air lourd de signification et laisse tomber :

- Essayez donc !

Rusar sait que Karmuno ne répugnerait à aucun moyen. Il se lève donc et, se forçant à sourire, il déclare :

- Je ne veux pas perdre par une telle bévue l'amitié de Karmuno. Une connaissance commune des faits commande une action commune. J'y suis prêt !

DANS LE TEMPLE DE LA BEAUTÉ

Je suis à nouveau à Mallona et me trouve devant le grand Temple métropolitain du royaume. C'est un bâtiment particulièrement beau. De hautes colonnes entourent l'édifice principal et sur chaque colonne rayonne un flambeau à manga. Le temple proprement dit ressemble à un grand cube. Il n'a aucune fenêtre et un seul haut portail orné de bas-reliefs symboliques. Au-dessus du portail, je vois la statue colossale d'une femme magnifique, représentation de la beauté féminine, en l'honneur de laquelle Maban fit jadis construire ce temple.

Tout le bâtiment impressionne par son aspect massif. Il est extérieurement sans appareil, mais ses proportions sont imposantes, avec ses allées de colonnes et le fleuve de lumière qui, la nuit, coule de leurs fûts, éclairant comme en plein jour le bâtiment et ses proches alentours. Je remarque que le temple supporte un second cube, beaucoup plus petit, qui sert d'autel. C'est sur celui-ci que, certains jours de fête, on allume de grands feux rituels et que, selon le comportement du feu, le grand-prêtre annonce ce qui plaît ou déplaît à la Divinité.

Je pénètre par le grand portail à l'intérieur du temple. Un calme et une pénombre solennelles m'entourent. A l'arrière-plan, je vois des lumières de différentes couleurs qui éclairent vivement le sanctuaire du temple. Des statues de femmes d'une parfaite beauté s'inclinent

toutes vers un point central qui est constitué par un podium de pierre à six marches.

Que signifie ce cercle de statues ? Voici la réponse qui m'est donnée : "Tu vois ici représentée la personnification des qualités humaines. Chaque statue symbolise une d'entre elles : la bonté, le pardon, la tolérance, l'amour, la miséricorde, la confiance, le courage, etc. Toutes s'inclinent cependant devant le principe de la Force Vivante, dont dépend leur propre existence. Les jours de sacrifice, apparaît sur ce podium la figure animée d'un être gigantesque qui, entouré des fumées d'essences aromatiques, se montre un temps très court à la foule en tant que la divinité suprême nommée Schodufaleb. Les statues qui l'entourent sont alors remplacées par de fort belles femmes, en chair et en os, qui demeurent sans remuer dans la position requise. Quand la statue gigantesque apparaît, elles s'animent alors, se précipitent vers elle, et tout le groupe disparaît alors simultanément dans le sol."

Karmuno sait très bien exploiter la situation et son aspect extérieur de grand pontife. Mais ce temple n'est que trop souvent témoin d'orgies les plus viles, qui s'accomplissent dans le secret de salles réservées, semblables aux bacchanales des époques décadentes sur notre Terre.

La force de l'esprit qui me conduit me fait monter sur le podium. J'y parviens et... je m'effondre ! Je me trouve à présent dans un couloir faiblement éclairé et arrive auprès d'un haut portail. Je le franchis et pénètre dans une grande salle où se trouvent des hommes en armes. Ce sont les sujets de Karmuno, gardiens et serviteurs du Temple, qui sont prêts à tout moment à accomplir tous ses ordres, même sanglants. Je parviens ensuite à un deuxième grand portail que je traverse lui aussi. Je pénètre alors dans une belle pièce décorée où quelques prêtres attendent en passant leur temps à jouer. Ils tiennent apparemment la garde devant une petite porte ferrée car, souvent, leurs regards se tournent vers elle, comme s'ils attendaient que quelqu'un l'ouvre.

Pour moi, cette porte non plus n'est pas un obstacle. Je la traverse et me trouve devant une deuxième porte. Il me faut franchir six de ces portes solides, avant de pénétrer dans une vaste pièce très éclairée. Karmuno est assis sur un siège élevé. Onze prêtres, des hommes d'âge moyen, dont les yeux expriment la fermeté et l'astuce, sont également assis autour de lui. Trois d'entre eux représentent le

plus haut grade de la prêtrise dans les trois continents de Mallona dont ils sont responsables. J'ai ainsi pénétré dans le plus secret conseil du Temple, réuni en ce lieu sûr pour y recevoir les ordres de Karmuno. Celui-ci prend la parole :

- Grand-prêtres du royaume, je vous salue, dans la salle secrète du conseil de notre saint Temple Nous sommes ici rassemblés en tant que gardiens du peuple, médiateurs de la Divinité, et aussi en tant qu'amis intimes. Tenons conseil en tant que tels sur ce qu'exige notre intérêt dans la période à venir. Que chacun fournisse un rapport véridique sur l'état dans lequel se trouve notre influence dans son pays. Mansor, grand- prêtre de Nustra, commence !

Un homme grand à l'allure imposante, au nez courbé et pointu, avec des yeux intelligents, où se devine par instant la perfidie, se lève de son siège avec dignité et déclare :

- Chers frères ! Peu de choses ont changé à Nustra depuis notre dernière réunion en ce lieu. Pourtant, j'ai à rapporter des progrès dans la voie qui nous fut ici indiquée. Le peuple des Nustrans est facile à mener dès qu'on lui permet de s'abandonner quelque peu à sa nonchalance naturelle. Il aime ses habitudes et, pour cette raison, beaucoup préfèrent les anciennes habitudes aux présentes. Ils sont toujours aussi passionnés qu'autrefois pour Maban, et ils le considèrent comme un dieu descendu sur Mallona pour le bien du peuple. Vous savez, mes frères, comme il est devenu difficile de remplacer les idées directrices de Maban par les nôtres, afin de conformer la mentalité des populations à ce qu'exige nos intérêts. Cependant, grâce à la paresse d'esprit des Nustrans, nos efforts en ce sens ont à peu près réussis. On juge et on pense à présent à Nustra comme nous le voulons.

" Toi, Maître de notre collègue, sage Karmuno, tu voulais que l'accord se fasse en faveur de Rusar, le nouveau vice-roi. Et c'est fait ! Dans l'ensemble des temples de Nustra, nos prêtres ont proclamé que la volonté de Rusar est agréable à la Divinité. Grâce à nos dispositions, sur les autels, les flammes du sacrifice ont avec éclat brûlé en sa faveur. S'il se montre généreux, et s'il suit les conseils de notre haut comité, Rusar pourra rester le maître satisfait d'un peuple heureux. Il n'y a pas à craindre que notre influence à Nustra soit affectée par quoi que ce soit.

- Les Nustrans parlent-ils toujours beaucoup de Muhareb, le fils

de Maban ? demande pensivement Karmuno.

- Toute une série de légendes s'est tissée autour de la personne du prince. Sa disparition est expliquée de plusieurs façons. Tantôt il a dû être assassiné, tantôt noyé, ou bien le démon Usglom l'aurait emporté avec lui. On raconte aussi qu'à cause de la bonté de son être, il aurait été ravi non par le démon, mais par Anarba, la déesse de la Beauté, et qu'il vivrait heureux dans son jardin enchanté, dans une fraîcheur juvénile, en tant que son prisonnier. Son nom suffit à remplir les Nustrans de respect !

- Il sera bon de reparler de lui plus tard. Tous les postes importants de l'administration du vice-royaume de Nustra sont-ils toujours occupés par des hommes à nous ?

- Ils le sont !

- Je te remercie ! Rapporte-nous maintenant, grand-prêtre de Monna, quelle est la situation dans ton royaume !

Un homme assez corpulent, sur le visage duquel on peut lire sa joie des plaisirs matériels, se lève et déclare :

- Que vive notre Temple, ainsi que ses fidèles serviteurs ! Comme partout à Mallona, tout va bien pour nous dans le royaume de Monna. Vous savez, mes frères, que le Monnor mène une vie de jouissance effrénée, et que tout effort sérieux le rebute. Il laisse volontiers les rênes du gouvernement à des hommes qui ne gênent pas ses plaisirs. Et comme j'ai réussi à lui prouver que les responsables de nos temples ont de l'indulgence pour ses faiblesses, et que nous sommes en mesure de porter le poids de ses soucis à sa place, le Monnor s'est volontiers montré prêt à laisser au Temple la plus grande part de ses tâches.

- Et c'est toi qui porte ce fardeau ? l'interrompt Karmuno froidement en le scrutant.

- Dans l'intérêt du Temple, son serviteur a pris complaisamment sur lui ce gros fardeau, car c'en est un ! Le Monnor répand l'argent à pleines mains sur le peuple. Celui qui le flatte n'a bientôt plus besoin de travailler. Il dispose en effet de moyens financiers en quantités inimaginables car, ces derniers temps, on a trouvé de grandes quantités de Rod blanc, dans les régions volcaniques de notre pays qui s'étendent le long de la mer. Il devrait remettre tout le Rod trouvé

à la Caisse d'Etat, mais il en garde la plus grande partie pour lui.

- Qui est maître des monnaies à Monna ? demande Karmuno.

- C'est Volto, l'un des serviteurs les plus fidèles de notre temple.

- Oui je le sais ! Sur tes instructions, son frère est devenu directeur des mines d'où est extrait le Rod. Mais il n'en livre que la moitié à l'Etat, et c'est toi qui reçois l'autre moitié et la cache dans le temple de Monna !

Ces mots accusateurs provoquent un immense étonnement parmi les assistants. Le grand-prêtre de Monna en ayant presque perdu l'usage de la parole finit enfin par articuler :

- Grand Maître, je voulais justement t'en parler, car rien n'échappe à ton regard.

- On me nomme Karmuno "Celui qui voit loin", remarque sèchement le grand-prêtre, ajoutant sur un ton cassant :

- Raconte la suite !

Le grand-prêtre de Monna est un instant décontenancé. Il ignore ce qu'a appris au juste Karmuno de ses activités, dont il n'avait certes pas l'intention de lui parler. Il sent confusément que s'il est pris en flagrant délit de mensonge, cela pourrait lui être fatal. Aussi décide-t-il rapidement de ne rien cacher. Il poursuit d'une voix plus assurée :

- De grands trésors, dont Areval ne sait rien, sont entassés dans le temple de Monna. Mais ils sont cependant à la disposition du conseil du Temple, dès que celui-ci en aura ainsi décidé. C'est aussi demeuré un secret que le Temple exploite à ses propres fins une mine particulièrement riche, dont la production parvient jusqu'à nous grâce à l'aide de Volto et de son frère.

- Où prends-tu les ouvriers ? demande Karmuno.

Scrutant rapidement le grand-prêtre du regard, l'interrogé répond :

- Grand Maître, tu le sais !

Karmuno acquiesce de la tête et ordonne :

- Parles-en aux autres !

Hésitant d'abord, puis plus confiant, celui-ci poursuit :

- Il y a à peu près un an qu'à Monna, une secte aux activités de laquelle nous n'avions guère accordé d'attention, a commencé à se développer considérablement et de façon dangereuse pour nous. Je rappelle à mes frères qu'il s'agissait de gens qui affirmaient que le Temple métropolitain de la Beauté était devenu un foyer de vices. La haute signification que Maban voulut conférer à ce Temple, en en faisant un lieu de la plus haute élévation morale aurait, disaient-ils, été profanée par les prêtresses du Temple, qui seraient devenues des femmes aux mœurs dissolues. Vous vous souvenez que nous avons décidé de punir le plus sévèrement possible, c'est-à-dire de mort, la diffusion de tels bruits et de si honteuses diffamations. Or, il arriva qu'un jour, un homme venu d'un petit village se dressa pour affirmer que la Divinité, qui se montre tous les ans dans notre Temple - et vous, mes compagnons, n'en doutez nullement, puisque vous l'avez déjà vue de vos propres yeux - (un sourire cynique et un mouvement d'approbation ironique parcoururent à ces mots l'assemblée) n'aurait jamais pénétré à l'intérieur de nos murs. Car elle n'habiterait pas, affirmait-il, dans les édifices de pierre construits par nos mains, mais seulement dans le cœur de l'homme. "Cherchez l'esprit en vous ! Purifiez en vous-mêmes le Temple de l'Esprit ! Soyez vous-mêmes les prêtres du Sanctuaire intérieur !" Voilà ce que disait le nouvel enseignement.

" Il trouva très vite des adeptes dans les classes pauvres et nous prépara, à nous, les seuls vrais prêtres, soit l'hostilité, soit la désobéissance. Des réunions secrètes furent tenues par les nouveaux adeptes. Le prophète parcourait le pays où il était protégé et caché par ses prosélytes. Le mécontentement croissant des gens envers nous menaçait d'éclater en rébellion ouverte, si la dangereuse secte n'était pas démasquée et anéantie.

" Je suis heureux de pouvoir vous affirmer que nous y sommes parvenus. J'appris bientôt par mes espions où se tenaient leurs réunions. Je les y laissais jouir d'une sécurité trompeuse et, un jour, les troupes fidèles du Monnor prirent au nid ces traîtres ainsi que leur prophète. Aucun ne put sortir de leur lieu de réunion. En tant qu'esclaves du Temple, ils cherchent à présent le Rod inestimable dans la région volcanique de Monna. Ce sont eux les ouvriers à propos desquels tu viens de m'interroger, ô grand-prêtre éclairé !

Ce discours provoque une approbation générale. Le grand-prêtre

de Nustra s'enquiert encore :

- Et qu'est devenu l'ignoble calomniateur et fauteur de troubles ?

Son collègue répond d'un ton indifférent :

- Il a été brûlé vif il y a peu !

- Le danger à Monna est-il tout à fait écarté ?

- Tout à fait ! Depuis que les grottes du démon Usglom abritent les ardents apôtres, chacun est persuadé de leur ignominie. Le calme et la foi d'autrefois règnent à nouveau à Monna !

L'assemblée est particulièrement satisfaite de ce qu'elle vient d'apprendre. Le regard pénétrant de Karmuno va de l'un à l'autre. Le silence se fait dans la vaste pièce et les murmures se taisent lorsqu'il ajoute :

- Frères ! Il importe que les trésors qui s'accumulent dans le temple de Monna ne pourrissent pas là-bas. Chaque grand-prêtre y a droit, de même que les deux prêtres coadjuteurs qui l'assistent. Nous déciderons plus tard de leur meilleur emploi. Etes-vous satisfaits ainsi ?

Des exclamations de joie et d'enthousiasme se font entendre, souhaitant que les bénédictions de Schodufaleb descendent sur le grand-prêtre, si éclairé sur tout ce qui se passe dans tous les pays. A nouveau, Karmuno vient d'enchaîner à lui les âmes de ces prêtres, dont il connaît l'avidité et la volonté de puissance.

- Grand-prêtre de Sutona, présente à ton tour ton rapport ! déclare à présent Karmuno.

Aussitôt, la joyeuse atmosphère de l'assemblée se calme. Un homme se lève alors, dont le visage me frappe par une indéfinissable expression de spiritualité. Ses traits paraissent calmes, impénétrables, presque un masque. De toute évidence, cet homme se domine parfaitement ; sa bouche pourrait sourire alors que son cœur saigne. Je vois briller dans ses yeux sombres, profonds comme la mer, une invincible force de volonté. Une longue barbe entoure son noble profil et sa bouche fine et bien dessinée. La dignité calme avec laquelle il se dresse me fait remarquer sa silhouette royale. Vraiment, c'est un homme que l'apparence rend digne d'un trône. Il parle lentement, d'une voix nette.

- Je n'ai rien à rapporter de nouveau dans ce cercle élevé. Que pourrait-il se passer chez les Sutons, ce peuple de montagnes qui est en retard de cent ans sur Mallona, Nustra et Monna ? Le peuple s'en tient à ce qu'il a appris grâce à nous, il ne désire rien d'autre et vit heureux.

Karmuno a observé l'orateur pendant qu'il parlait et, avec une certaine méfiance, il lui coupe la parole :

- Nous savons que le Sutor est un géant en ce qui concerne le corps, mais qu'il n'est pourvu que du cerveau d'un enfant. Or, l'expérience montre que même les enfants deviennent parfois récalcitrants et se rebellent contre leurs parents. N'as-tu jamais observé cela à Sutona ?

- Jamais, grand-prêtre ! Et jamais je ne l'observerai à Sutona !

L'orateur sait mettre de l'expression dans sa voix, et une telle plénitude de conviction totale que ses paroles étouffent immédiatement les doutes quant à une telle éventualité.

- Mais tu veilles sur le Sutor et sur le peuple ? insiste Karmuno.

Regardant le grand-prêtre pleinement en face, le prêtre interrogé dit avec un calme et une sûreté imperturbables et imposantes :

- Je veille, grand-prêtre, et je veillerai !

Karmuno incline la tête. Les autres prêtres montrent également par leur comportement qu'ils considèrent pour le moment Sutona comme sans importance et sans danger. Le grand-prêtre de Sutona se rassied.

Karmuno se lève maintenant et murmure quelques mots au prêtre assis à sa droite, qui est son secrétaire particulier. Celui-ci prend dans une serviette un certain nombre de papiers ressemblant à du parchemin. Puis il donne apparemment un ordre au prêtre assis à sa gauche, à la suite de quoi celui-ci se dirige vers la sortie. Il s'assure que les différentes portes sont bien fermées à clé et qu'aucun espion ne peut entendre ce que Karmuno a l'intention de faire connaître au conseil. Enfin, il revient en annonçant que leur isolement est total. Attentifs, les assistants regardent alors Karmuno, dont l'expression leur fait prévoir une nouvelle d'importance :

- Nobles frères, hommes de confiance et grands prêtres éclairés

de nos pays ! Vous avez entendu qu'apparemment le calme et la paix règnent dans toutes les parties de Mallona. Vous venez d'apprendre que nous avons réprimé des désordres et les mouvements de rébellion dirigés contre nos enseignements, mouvements que la Divinité Elle-même nous a dévoilés, pour que nos peuples puissent vivre en paix. Car il vaut mieux que quelques individus disparaissent, plutôt que de les laisser pervertir la mentalité des populations.

" Je rappelle que ma famille subit jadis des persécutions sous le règne de Maban, parce qu'il ne paraissait pas bon à ce grand roi qu'elle exprimât hautement sa conviction qu'il faut accorder une confiance totale au prêtre, considéré en tant qu'intermédiaire entre la Divinité et les hommes, et qu'il faut également donner force de loi aux paroles et décrets du pontife suprême. Lorsqu'un grand nombre de prêtres approuva totalement ce sage enseignement, Maban nous bannit.

" Plus tard, Areval nous rappela, et voyez : la paix et le bonheur règnent à présent dans tous nos pays, depuis que nous nous trouvons aux côtés du roi. Celui-ci a trouvé en nous ses plus fidèles alliés, et en moi son conseiller le plus sincère.

L'assemblée donne des signes d'approbation. Karmuno poursuit :

- Cet état de chose doit-il demeurer à l'avenir ? Je lis sur vos visages que vous le souhaitez tous, et je suis moi aussi, certes, de cet avis. Cependant, un danger nous guette. Et notre satisfaction ne durera pas longtemps si nous ne demeurons pas unis comme nous le fûmes autrefois, pour écarter ce danger. C'est pourquoi je vous demande d'écouter avec attention. Vous avez tous constaté que, lors de l'intronisation de Rusal, le roi Areval m'a refusé, à moi, le grand pontife, la supériorité due à mon état, en prononçant à ma place les paroles traditionnelles de la cérémonie. J'ai recherché la cause profonde de cet acte et trouvé la véritable raison. Deux mots seulement, et vous reconnaîtrez la grandeur du danger qui nous menace :

Muhareb vit !

Une explosion ne peut provoquer un effet plus foudroyant que cette nouvelle. Seul le grand-prêtre de Sutona ne montre aucun signe d'émotion. Des expressions de surprise, de frayeur, des questions agitées provoquent un tumulte au cours duquel la voix dure du

grand-prêtre devient inaudible. Lorsque l'agitation se calme, Karmuno poursuit :

- Le fils du roi Maban, dont les Nustrans ne prononcent encore le nom qu'avec un frisson de respect ; qui lui obéiraient donc corps et âme au cas où il réapparaîtrait, il vit ! Muhareb pourrait facilement enlever à Areval la puissance royale, car elle lui appartient, à lui, l'héritier direct du trône jadis disparu. Mais, grâce à Schodufaleb qui l'a ainsi voulu, Muhareb ne nous semble pas dangereux. Areval, par contre, l'est bien davantage.

" Ecoutez, en effet, ce que je vous annonce : Inconnu de tous, Muhareb vivait sur une plage, dans la solitude, comme un nécessiteux. Il a renoncé au trône. J'ai appris où il se cachait. Je l'ai fait chercher et nos fidèles serviteurs du temple devaient le faire prisonnier sans attirer l'attention. Mais son habitation est vide, comme je l'ai moi-même constaté. Il a disparu sans que nous sachions où il est allé. Il faut cependant que nous le trouvions, et je le trouverai, faites-moi confiance ! Je ne crains pas qu'il cherche à remonter sur le trône, car il aurait déjà pu le faire depuis longtemps. Mais ce qui est dangereux, c'est qu'Areval sache que son frère vit. En effet, la conscience d'être innocent de la mort de Muhareb a rendu ses forces au roi et, du même coup, la capacité de nous résister. Telle est la raison de son mépris à mon égard. Voilà pourquoi la victoire ultime, dont nous étions déjà si proches, devient plus difficile. Car, vous le savez, nous voulons substituer à la royauté actuelle l'hégémonie spirituelle de notre Temple. Si la Divinité que nous servons, et que nous considérons comme la Divinité suprême, règne, la puissance reviendra donc à ses serviteurs. Nous voulons que le monde soit soumis à notre foi et non l'inverse. Or, le nom de Muhareb peut nous servir à hâter l'heure de cette domination.

" S'il est intelligemment exploité, le mécontentement naissant des populations contre Areval grandira, lorsque le peuple apprendra que Muhareb vit. Mais notez bien que Muhareb ne doit vivre qu'aussi longtemps qu'il nous sera utile, et disparaître dès qu'il manifestera l'intention de régner.

" Prenez les feuilles que voici, elles contiennent les directives que chacun doit suivre dans son pays. Si elles sont exécutées comme il faut, la victoire ne nous échappera pas. Que chacun les lise ce soir avec attention et dans le calme, et accomplisse ce qui lui est prescrit. Nous nous réunirons de nouveau ici demain pour tenir conseil et

décider fermement de ce qui est nécessaire au Temple. Etes-vous satisfaits ?

De tous côtés s'exprime la satisfaction générale. Un chuchotement animé parcourt la pièce un long moment. Karmuno laisse se calmer les esprits agités, quitte alors son siège et dit d'un ton madré :

- Vous êtes fatigués, mes frères, et avez besoin de détente. Je clos donc le conseil !

A nouveau, approbations et sourires de satisfaction de l'assemblée. Karmuno presse sur une moulure décorative du mur. Un panneau s'écarte et dévoile une issue secrète. Lui et les prêtres pénètrent dans un couloir et atteignent, en traversant plusieurs portes, une pièce somptueusement décorée. Des tables chargées de mets raffinés invitent à la jouissance, des coussins moelleux au repos.

Les portes d'une antichambre s'ouvrent tout à coup et une bande de très jolies jeunes filles afflue en riant et en plaisantant à la rencontre des prêtres. Ce sont les "déesses" du Temple sacré de la Beauté. Cette salle bien gardée est le jardin d'amour de ces prêtres qui lui sacrifient en ce lieu...

LE RETOUR DU SUTOR

L'animation règne dans la gare routière de Nustra, point central de toutes les voies qui y aboutissent, pour les voitures dont nous avons déjà parlé. Les vice-rois de Monna et de Sutona prennent congé de Rusar, et retournent dans leurs résidences respectives. A Mallona, les visites royales ne donnent pas lieu à moins de cérémonies, elles ne sont point parées de moins d'éclat que sur notre Terre. Je vois des files de soldats, la suite brillante des souverains, de leurs hauts fonctionnaires, et des curieux se pressant autour de la gare de Nustra.

Il n'y a pas de rails dans cette gare routière, mais de nombreuses voies séparées les unes des autres par des traverses s'étirant à travers le hall, et entre lesquelles les voitures peuvent entrer et sortir

librement. Tout le trafic est réglé comme dans une gare terrestre. Une longue rangée de voitures couvertes se tient à un endroit particulièrement abrité. Ce sont les équipages des vice-rois.

Le Monnor vient de monter à l'instant dans son spacieux véhicule, après avoir pris congé de Rugar et du Sutor. De la musique se fait entendre et, sous les ovations, démarre un premier convoi de trois voitures ; suit le Monnor dans son véhicule de cérémonie, et enfin une file de six voitures dans lesquelles se trouve sa suite. Tous quittent le hall de la gare routière et se dirigent vers l'est où ils atteignent rapidement la mer. Grâce à une longue série d'îles reliées les unes aux autres par des ponts, le franchissement de la mer pour atteindre le continent de Monna ne présente aucune difficulté.

Avec animation, Rugar parle avec le Sutor. A quelque distance, j'aperçois la stature majestueuse du grand-prêtre de Sutona. Ce dernier est arrivé de Mallona, tard dans la soirée précédente, après le conseil des prêtres, pour accompagner le vice-roi à Sutona. Il est entouré de prélats de haut rang de Nustra, et il parle calmement avec le grand-prêtre de ce pays.

L'agitation renaît, le moment du départ approche. Le Sutor prend congé de Rugar et monte dans sa voiture. Celle-ci, qui est une sorte de voiture-salon permettant quelques mouvements, est garnie de sièges et de tables pliantes, et elle laisse la vue libre dans toutes les directions. L'avant et les côtés sont protégés de l'air par une matière flexible semblable au verre, mais qui se plie comme du mica. Cette matière est un produit incassable, étrange, transparent, qui est en mesure de remplacer le verre terrestre. Le conducteur de la voiture est assis sur un siège à dossier, protégé des courants d'air par un pare-brise en verre flexible. Un écran l'empêche de voir à l'intérieur de la voiture, qu'il conduit cependant commodément à l'aide de leviers et de toutes sortes de dispositifs.

Le Sutor se tourne vers le grand-prêtre de son royaume et, par un signe de la main, l'invite à prendre place dans la voiture royale. Se tournant encore une fois vers Rugar, il lui donne l'accolade et monte à son tour dans le véhicule. La musique reprend, des mains s'agitent de toute part, des acclamations et des cris s'élèvent. Lentement, la file de voitures se dirige vers la sortie du hall, mais en direction du sud, également vers la mer.

Il y a à peu près une heure, selon notre calcul du temps

terrestre, que le convoi du Sutor est en route. Je remarque que sa voiture est isolée des autres. L'avant-garde et la suite du Sutor conservent en effet une distance respectueuse du véhicule royal : c'est une disposition particulière des princes de Mallona pour les voyages de cette sorte. Car ils désirent être le moins possible gênés par leur suite.

Jusqu'à présent, les deux occupants se sont fait face, et ils sont demeurés sans parole, jetant un regard indifférent sur la campagne traversée. Les agglomérations villageoises sont maintenant de plus en plus insignifiantes, et les voyageurs peuvent être assurés que les regards des curieux ne les surprendront plus. Le Sutor est en effet à l'abri des occupants des voitures venant en sens inverse sur la route car, lors de tels voyages officiels, les routes sont fermées au trafic de station en station, jusqu'après le passage des souverains.

Le Sutor se tourne alors vers le grand-prêtre de son pays et lui dit amicalement :

- C'en est fini à présent des contraintes. Nous sommes sur le chemin du retour à Sutona, et nous pouvons enfin nous souvenir de notre dignité humaine. Jette ton masque d'inaccessibilité, cher Curopol. Sois de nouveau l'ami, non le prélat !

Comme si ces mots, prononcés avec chaleur, avaient fait disparaître une barrière, l'attitude de déférence du grand-prêtre s'estompe. Ses yeux, jusqu'alors froids et insondables, prennent une expression de douceur et sa bouche serrée se met à sourire. Toute sa personne se détend et cet homme étrange dit d'une voix grave et profonde :

- Dès que je dois quitter Sutona, mon for intérieur devient de glace. Seule ta parole fait se rallumer le soleil de la patrie !

- Il en est de même pour moi, Curopol ! Heureusement que, nous autres Sutons, ne nous laissons pas contaminer par la mentalité d'esclaves de ceux que nous venons de quitter. Que Schodufaleb nous protège de ces gens !

L'interlocuteur regarde le Sutor d'un air sombre et ses lèvres prononcent d'une voix sourde :

- Schodufaleb est resté sourd à nos prières. Même Sutona ne protège plus ceux qui penchent vers la corruption. Nous sombrons

nous aussi !

- Je le sais, répond le Sutor, et nous ne méritons pas mieux ! Mon séjour dans les autres peuples m'a de nouveau empli du plus profond écoëurement. Un souffle empesté, une odeur de pourriture, un relent de décomposition monte de ces pays où, tout esprit étant mort, il n'y a plus aucune aspiration élevée.

" Ils se moquent de nous et ne comprennent pas que le respect de Dieu nous confère encore une valeur intérieure qu'ils ont perdue depuis longtemps. Ils ne comprennent pas davantage que le Sutor, plein de force et de courage, est le dernier à Mallona à sentir couler dans ses veines un sang pur, non corrompu par les vices et les passions.

- Oui, mais s'il n'est pas encore corrompu, il est cependant devenu incapable de résister aux influences perverses, aux épidémies psychiques qui agressent sa pureté intérieure. Jadis, le Sutor était craint pour la vigueur de ses comportements, comme l'attestent nos chants et nos vieilles traditions. Il ne supportait pas le mal, honorait la Divinité et son action au sein de la Création. Mais il a beaucoup changé : son corps est encore vaillant, mais sa volonté est devenue faible. Oserais-tu, Sutor, marcher contre Areval avec tes sujets, pour protéger les valeurs spirituelles de Mallona ? Non, n'est-ce pas ? Tu sais aussi bien que moi que le déclin de notre peuple serait assuré, car le Sutor ne serait plus à craindre bien longtemps, s'il descendait de ses montagnes. Les gigantesques montagnes de notre pays natal nous protègent, en effet, des brigandages et des influences délétères de nos voisins. Mais une armée de Sutons faisant campagne contre eux n'aurait que des victoires rapides et de courte durée. Car le Sutor s'amollit facilement dans les plaines agréables, et il se laisserait bientôt prendre par les sollicitations flatteuses de toutes les facilités. Le Sutor est encore puissant dans son pays natal, parce que la vie au sein de ses montagnes l'oblige à l'effort constant et garde ainsi son âme pure. Mais s'il descendait de ses montagnes, il serait vite perturbé et il s'affaiblirait rapidement. Tenir notre peuple à l'écart de la décadence générale de Mallona est donc encore le seul moyen de lui conserver son intégrité physique et morale. Restons-en là tant qu'il plaira à Schodufaleb, et tant que la corruption morale n'a pas encore pénétré jusque dans notre pays.

Le grand-prêtre Curopol insiste gravement sur ces derniers mots. Après avoir acquiescé, le Sutor lui demande enfin :

- Qu'a donc décidé de nouveau la clique des prêtres du Temple, pour accélérer la fin que tu prévois depuis si longtemps ?

- Maître, Karmuno est le démon Usglom incarné ! Ou alors le démon est embusqué dans les profondeurs de son être. Sinon son cerveau n'aurait rien pu imaginer de pareil ! Depuis longtemps, l'influence du Temple s'étend sur tous les pays et les prêtres s'emparent de plus en plus du pouvoir. Karmuno a lentement propagé l'enseignement selon lequel la Divinité ne s'exprimait à Mallona que par l'intermédiaire des grands-prêtres ; qu'elle ne se fait connaître qu'à eux seuls et que, en conséquence, tout mortel doit obéir à la volonté qui parle à travers les prêtres. Il veut maintenant renforcer encore davantage son emprise sur tous les esprits. Dans ce but, il ordonne que chaque être humain se choisisse un prêtre auquel il confiera toute sa vie intérieure : ses prières, ses souhaits, ses actes et ses pensées, pour qu'il les transmette au grand-prêtre et que celui-ci les soumette à la décision de la Divinité.

" Tu comprends, bien sûr, immédiatement de quel plan gigantesque il s'agit ! Aucun événement de quelque importance ne pourra plus se produire à Mallona sans que Karmuno ne l'apprenne. La pression exercée sur les consciences, l'abêtissement et l'esclavage de l'esprit, voilà quel sera bientôt le résultat de l'action menée par ceux qui avaient pour mission d'allumer l'étincelle de l'Esprit dans les êtres humains ! Karmuno a inventé des dispositions remarquables pour que les prêtres atteignent leur but le plus facilement possible. Les prescriptions seront exécutées avec joie, car elles assurent la tranquillité de chaque individu dans son propre milieu, et en même temps une récompense élevée si elles sont rigoureusement accomplies.

- Et toi, Curopol, comment vas-tu exécuter ces prescriptions ?

- Je saurai leur ôter leur malfaisance, arrondir les pointes et veiller à ce que les Sutons demeurent tels qu'ils ont été, même si, pour y parvenir, le peuple devait en souffrir physiquement. Je suis et reste Suton, et non l'esclave de Karmuno !

- Que Schodufaleb protège ton entreprise ! Je te soutiendrai, comme toujours, avec joie. Qu'as-tu encore appris au conseil des prêtres ?

- Karmuno nous a annoncé que Muhareb vit : nouvelle qui nous est connue depuis longtemps, mais qu'il veut cependant utiliser à ses

propres fins. Avec cette nouvelle, il projette d'exciter les esprits contre Areval, afin de les conduire à son gré.

- Muhareb ne désire pas le trône.

- Il le sait, et c'est pourquoi il risque ce jeu.

- As-tu parlé avec Upal, celui qui a découvert la pierre d'Oro ? L'as-tu rencontré ? demande le Sutor pensivement.

- Non, Maître, Upal a disparu. Personne, pas même ses parents, ne sait où il est. C'est pourquoi je redoute un danger pour ces vieillards et je m'inquiète du destin de ce brave. Il est un des rares à posséder le terrible secret de la fabrication de la nimah, le terrible explosif que découvrit jadis un de ses ancêtres, qui le confia à Maban. Depuis lors, ce secret d'Etat a été bien gardé, et il ne peut être fabriqué qu'en cas de danger par des hommes de confiance. Que Schodufaleb le garde, pour le cas où nous serions obligés de faire appel à Upal pour défendre notre pays !

Après un long moment de silence, le Sutor demande :

- Que pense le haut clergé du noble Numo, qui enseigna à Monna et osa dire la vérité au sujet du Temple ?

- Maître, il s'est passé ce que je craignais, répondit Curopol, hésitant. Tout ce qui était noble a été anéanti, la vérité étouffée et bannie. Seuls le mensonge, la fourberie et l'esclavage des esprits ont encore des perspectives de succès à Mallona. La méchanceté triomphe partout et c'est pourquoi le jugement de Dieu n'est plus très loin. Comment et par quels moyens il interviendra, seule le sait la Divinité ! Mais il nous frappera nous aussi, car nous portons tous une part de responsabilité.

- Tu te dérobes, Curopol ! Réponds, qu'est-il advenu du noble Numo ?

Douce et émue, la réponse se fait attendre :

- Ils l'ont brûlé !

Comme piqué par une vipère, le Sutor se redresse :

- Brûlé, Numo ! Ce noble dont la bouche ne prononçait que la vérité, dont le cœur battit pour tout ce qui est juste et bon, l'ami des

pauvres et des opprimés, ils l'ont tué ? O misérable humanité, ignobles prêtres, qui égorgent les meilleurs, uniquement pour leur profit, pour protéger leur influence ! Qui n'ont d'indulgence que pour le vice, exercent la méchanceté, ridiculisent la Divinité, malheur à ces bourreaux ! Curopol, je ne puis réaliser ce que tu viens de m'apprendre. Ce n'est pas possible ?

- C'est pourtant vrai ! répond gravement celui-ci.

Terrassé par l'émotion et l'indignation, le Sutor se jette en se lamentant dans les coussins de la voiture et les larmes inondent son visage. Il lui faut quelque temps pour retrouver son équilibre. Alors, se tournant vers Curopol, il lui dit doucement :

- J'éprouve maintenant clairement la vérité de tes continuelles prophéties selon lesquelles approche le jugement dernier de Mallona. Avec Numo est morte la dernière tentative de Dieu pour éviter la perte de nos peuples. Mais les peuples ont sombré, les esprits sont morts ! La peste règne à Mallona, la perversion et la mort. Aucun souffle frais ne chasse plus leur haleine fétide, et nous, nous courons également à notre perte. Nous nous effondrons en nous-mêmes, devenus trop faibles pour réagir, tandis que le jour s'étend. Bienvenue à toi, nuit, couvre-nous de tes voiles, anéantis-nous, tue-nous.

Les derniers mots du Sutor deviennent des chuchotements. Avec une profonde douleur au cœur, Curopol regarde son maître et ami.

La voiture a entre-temps atteint le bord de la mer. Des ponts audacieux sont jetés d'une île à l'autre, conduisant désormais les voyageurs vers leur patrie de Sutona. Des rochers aigus forment des récifs autour de la côte de Nustra, offrant des anses calmes aux embarcations qui craignent la tempête. Mais on ne voit aucune voile, aucun navire, car les ponts aux arches élevées relient les continents plus facilement, plus rapidement et avec moins de risques que les bateaux.

La voiture du Sutor franchit justement l'arche enjambant le dernier bras de mer séparant Nustra de Sutona, quand apparaît, derrière un rocher, une embarcation où sont assises trois personnes. Curopol l'aperçoit et, d'un geste rapide, désigne au Sutor l'embarcation. Lui aussi voit alors le bateau et prend peur. Regardant l'appareil en train de disparaître derrière des rochers, Curopol s'écrie dans un souffle contenu :

- Muhareb, Upal ! Avec eux approche la vengeance !

REBELLION

Au cours des descriptions de la voyante, qui font revivre le passé de Mallona dans le présent terrestre, en racontant les événements auxquels elle assistait, se produisit un arrêt après la dernière image.

A son jeu de physionomie, il était évident qu'elle voyait bien des choses, mais elle se taisait avec insistance sur ce qu'elle voyait. Enfin, elle communiqua quelques faits en phrases décousues, mais elle interdit qu'ils soient consignés par écrit, jusqu'à ce qu'elle-même en décidât autrement. Au bout de quelques jours, après des tentatives répétées, elle dicta finalement ce qui suit :

Ecrivez à nouveau ce que j'ai vu. Ce sont des événements terribles et incroyables dont j'ai été témoin. Si je voulais décrire tous les détails, on ne me croirait pas et on se moquerait de moi. C'est pourquoi je ne parle que des faits généraux qui se sont produits là-bas :

Karmuno et la clique des prêtres avaient parfaitement réussi à répandre le bruit du retour de Muhareb. En tant que fils de Maban, ayant hérité des qualités de son père, celui-ci était demeuré très estimé, et considéré comme seul capable de rendre toute sa prospérité au royaume. L'espérance de temps meilleurs se trouvait d'autant plus obscurcie qu'on savait qu'Areval cherchait à s'affranchir de l'influence du Temple, auquel Maban avait justement conféré une si grande importance.

Au début, les rumeurs relatives à la réapparition de Muhareb, le roi légitime, se heurtèrent à l'incrédulité. Notamment, Rusar ne voulait pas croire à cette possibilité, bien que Karmuno lui en eût personnellement fait part. Il connaissait trop bien le grand-prêtre. Son intention avouée d'utiliser le nom de Muhareb dans son propre intérêt lui fit supposer que Karmuno avait l'intention de soudoyer quelqu'un pour jouer le rôle du prince revenu. Mais lorsqu'un jour Upal fit irruption chez Rusar et lui confirma non seulement l'existence de Muhareb, mais l'éclaira également sur les intentions de son frère Arvodo, la colère d'avoir été trompé s'empara de lui, et il jura

au roi, ainsi qu'à son frère, une vengeance terrible.

Il pressa Upal de lui faire connaître la retraite de Muhareb. Celui-ci la lui désigna et, un jour, accompagné d'une suite imposante, Rugar surprit Muhareb à l'improviste. Tous l'honorèrent en tant que roi légitime. Lorsque Rugar eut découvert la petite cabane au bord de la mer, il considéra avec étonnement l'homme qui en sortit avec une grande majesté et, d'un ton hésitant, il lui demanda :

- Est-ce toi Muhareb, le fils de Maban ?

Avec la dignité de l'homme conscient, qui attend les hommages qui lui sont dus, celui-ci répondit simplement :

- C'est moi !

Et, disant ces mots, il pénétrait Rugar du regard.

Lorsque ce dernier s'inclina devant lui, pour honorer son roi et maître légitime, Muhareb ne refusa pas, mais accepta l'hommage. En silence, il suivit le vice-roi et, appuyé sur l'épaule de son jeune compagnon, Muhareb gravit avec celui-ci et Rugar la marche du véhicule royal, qui les conduisit dans la capitale de Nustra.

J'ai vu Muhareb dans son vêtement royal ; la précieuse couronne ornait son front et l'anneau brillait à sa main droite. Toute sa personne exprimait une haute majesté, séduisant le peuple de Nustra, qui lui rendit un hommage délirant. Il habitait le palais de Rugar, où tous les honneurs lui étaient rendus, mais il restait silencieux et on devinait à son regard combien son cœur était peu touché par le luxe qui l'entourait.

Ensuite, je le vis entouré d'une grande foule. Les grands de Nustra étaient réunis, ainsi que les ambassadeurs de Monna et de Mallona. Muhareb parla longuement devant eux, avec persuasion, tel un prophète pénétré de l'importance de sa mission. Il mit en garde le peuple contre sa soif de jouissances et son amollissement. Il lui montra combien est éphémère l'éclat des biens matériels, et la nécessité d'aspirer vers des valeurs spirituelles durables. Il déclara qu'il n'était pas venu pour prêcher la désobéissance à son frère Areval, mais l'obéissance à Dieu et à l'Ordre naturel qu'il avait instauré. Il montra que, depuis longtemps, le peuple ne reconnaissait plus cet Ordre naturel et que, par conséquent, il n'y obéissait plus.

Lui qui, en tant que fils du roi Maban, avait renoncé à la

domination matérielle pour parvenir à la domination de l'esprit, il voulait montrer à chacun la voie permettant d'atteindre ce but ultime de la vie.

Son discours fit un effet formidable. Le peuple fut captivé et il s'en fallut de peu pour qu'il invoque Muhareb en tant que représentant visible de la divinité Schodufaleb. Mais Muhareb les incita à rentrer en eux-mêmes et à réfléchir à ce qu'il venait de leur dire. Il refusa fermement toute autre marque d'honneur.

Ensuite, je vis Karmuno - qui, déguisé afin de n'être pas reconnu, avait écouté ce discours -, lors du conseil des prêtres de Nustra qui eut lieu peu après. Il déclara qu'il fallait exploiter au mieux le mouvement religieux provoqué par Muhareb, pour attacher le peuple encore plus fermement à son Temple. Dans ce but, il fallait d'abord soutenir les discours de Muhareb. "Il faut qu'il soit écouté, afin d'utiliser ensuite ses paroles dans l'intérêt du Temple." Le lendemain, les prêtres prêchèrent l'expiation dans tout le royaume de Nustra, et ils cherchèrent à canaliser la crédulité et la confiance des gens vers le grand temple métropolitain de Mallona, demeure visible de la Divinité.

A Mallona, je vis le roi Areval et le général Arvodo. Tous les deux étaient furieux et ulcérés de l'hommage rendu par Rusar à Muhareb. Areval ordonna de traiter les Nustrans en rebelles, au cas où ils ne lui livreraient pas Muhareb. Mais les Nustrans refusèrent de donner suite à l'exigence formulée. Rusar rappela à son frère le serment qu'il prêta jadis à son père mourant.

Arvodo n'arrivait pas à comprendre pourquoi Muhareb lui avait refusé, lors de leur rencontre, ce que, de toute évidence, il accordait maintenant délibérément à Nustra, à savoir de reprendre le pouvoir. A présent, si Muhareb venait à régner, Areval tomberait et, avec lui, le général. Celui-ci excita donc Areval contre son frère, et bientôt l'armée d'Areval se prépara à marcher contre Nustra.

Muhareb frissonna lorsqu'il eut connaissance de la prochaine expédition punitive. Il savait en effet par quels moyens effroyables Areval pouvait propager la mort et la souffrance, avec ce terrible explosif qu'est la nimah. Upal était prêt à confier à Muhareb le secret de la fabrication de l'explosif, secret qu'il avait reçu de son ancêtre, qui l'avait découvert, et qu'il avait soigneusement gardé, pour abattre la violence par la violence. Mais Muhareb ne voulait aucune effusion

de sang. Il donna à Upal des ordres en conséquence et, un jour, il disparut. L'avion d'Upal l'avait emmené subrepticement, ainsi que son jeune compagnon.

Le rusé Karmuno ne prit aucune initiative. Il ne fit qu'approuver les ordres d'Areval, et se dit qu'il s'arrangerait dès que possible pour faire supprimer les deux frères ennemis au plus fort de la bataille et que, ainsi, il tiendrait enfin Areval en son pouvoir. Il connaissait en effet fort bien l'hypertension nerveuse du roi, toujours psychiquement malade, et il savait qu'il ne lui fallait qu'un choc moral propice, si possible en l'absence d'Arvodo, pour le dominer à nouveau tout à fait. Cet instant arriva.

Ces derniers temps, les mines du Wirdu n'avaient pas produit comme d'habitude. Areval avait fait part à son confident Arvodo des soucis des administrateurs, qui considéraient cette forte diminution de la production comme un danger pour les caisses de l'Etat. Celui-ci tranquillisa le roi en lui parlant des découvertes d'Upal, qu'il avait vues de ses propres yeux. Dès lors, Areval se sentit vainqueur d'Usglom, le gardien des trésors, dont il n'avait plus à craindre la haine contre sa lignée. Malgré une peur secrète, il nourrissait le désir de voir les inestimables trésors que lui avait décrits Arvodo, et celui-ci le lui promit.

Arvodo avait cru trouver, seul et sans difficulté, à partir de la mer, la baie solitaire, d'où un couloir naturel menait à l'intérieur des grottes. Mais il lui manquait Upal et son avion pour le guider sûrement. Il le fit donc chercher, mais ne le trouva pas. Il fit alors venir ses parents et, lorsque ceux-ci déclarèrent, conformément à la vérité, qu'ils ignoraient où se trouvait leur fils, il fit jeter les vieillards en prison. Dans sa colère, il fit proclamer que Upal, celui qui avait trouvé la pierre d'Oro, devait être fait prisonnier en tant que rebelle, où qu'on le trouve.

Cet ordre irrita les "Fidèles", dont Upal faisait partie, car ils avaient jusqu'alors vu en Arvodo un supérieur fraternel. En outre, Upal était considéré comme un favori de la Divinité, faute de quoi il n'aurait jamais pu trouver la pierre d'Oro. Un mouvement de fort mécontentement prit alors naissance contre Areval, mouvement dont Karmuno sut à nouveau tirer profit. En effet, lorsque le général quitta la capitale à la tête de ses troupes pour marcher sur Nustra, il excita la montée de haine des populations contre lui.

Non loin de la résidence royale, sur les rives d'un lac, se trouvait un magnifique palais où Areval se réfugiait pour jouir de la tranquillité. Il s'y sentait en toute sécurité, car personne ne pouvait approcher de cette retraite sans y avoir été invité, sous peine d'être condamné aux travaux forcés dans les grottes du Wirdu. Un jour, Areval se promenait avec sa fille Artaya dans le grand parc solitaire de sa propriété. Aucun serviteur ne les accompagnait, car le vaste parc était entouré d'un mur infranchissable. Ils avaient gagné une pièce d'eau transparente, entourée de buissons élevés et épais où Areval et Artaya se baignaient parfois. A côté de ce vivier, se trouvait une grande pelouse entourée de buissons impénétrables.

Lorsque tous deux voulurent s'approcher de la pelouse, ils tressaillirent. Au milieu se trouvait l'étrange machine d'Upal et, lorsqu'ils s'approchèrent, ils entendirent un bruit dans les buissons. La haute stature de Muhareb en sortit et, à côté de lui, son jeune compagnon. Les yeux dans les yeux, les deux frères se firent face : Areval, livide, le souffle court, et Muhareb, plein de cette dignité qu'imprimait sa grande âme à toute sa personne, l'œil sombre et mélancoliquement fixé sur le roi.

- Je suis venu pour t'avertir, frère ! prononça ce dernier en pesant sur les mots. Tu me poursuis, moi qui ne suis pas ton ennemi. Tu as envoyé ton général contre ceux de tes sujets que tu estimes rebelles. Agis comme bon te semble ! Mais ce ne sont pas eux qu'il faudrait punir. Ils sont dans l'erreur car ils croient, à Nustra, que j'aspire au trône. Mais je me suis adressé à eux pour sauver leurs âmes, tout comme je voudrais sauver la tienne. C'est pourquoi je te dis, renonce à faire couler le sang ! Rappelle Arvodo !

- Rappeler Arvodo ! grinça Areval, voilà qui est pensé avec finesse et ruse ! Entre temps, Rusar en profitera pour prendre tous les passages de la montagne. Je ne me fie pas à toi qui habites dans les grottes du Wirdu et qui, pour me perdre, a signé un pacte avec Usglom, l'ennemi mortel de la dynastie des Furo !

- Rien n'est plus éloigné de ma pensée que de te perdre, frère ! J'ai oublié le passé et j'ai pardonné. Je ne convoite pas le trône sur lequel tu es maintenant. Fedijah repose dans le royaume d'Usglom, ses trésors l'entourent, car il est réconcilié avec la lignée des Furo ! L'esprit de Fedijah exige la réconciliation entre nous.

A ce nom, Areval tressaille. Ses yeux s'élargissent, son souffle

s'épuise. Il regarde autour de lui d'un air égaré et balbutie avec angoisse :

- Fedijah repose dans le royaume d'Usglom, je le sais par Arvodo. Elle exige la réconciliation, dis-tu, de moi ?

Muraval, le jeune compagnon de Muhareb, regardait avec pitié le roi apeuré. Et comme si ce regard exerçait sur lui une action magnétique, Areval se tourna vers le jeune homme. Lorsque leurs yeux se rencontrèrent, Areval poussa un cri étouffé, se rejeta en arrière en s'appuyant sur Artaya, qui se tenait à ses côtés.

- Muhareb, qui est ce jeune homme ? Je vois dans ses yeux les yeux de Fedijah. C'est ainsi qu'elle me regardait lorsqu'elle se détourna de moi ! Tel est le regard qui me poursuit encore aujourd'hui dans mes rêves, et même à l'état de veille. Qui est ce garçon qui a le même regard que Fedijah !

Calme, mais fermement, Muhareb lui répond en appuyant sur chaque mot :

- Ton fils et celui de Fedijah ! Je l'ai élevé, je l'amène à son père. Car c'est lui l'héritier de ce royaume. C'est ton fils !

Ces paroles agissent sur le roi comme un coup de massue. Le fragile équilibre d'Areval s'effondre sous le choc. Malade, son cerveau était déjà diminué, aussi voit-il subitement réapparaître les fantasmes qu'il avait réussis à chasser avec l'aide d'Arvodo. Ils se présentent à lui avec la violence de l'évidence. Une terreur confinant à la folie s'empare de lui. Dans un élan, il se redresse et hurle à son frère :

- Tu mens, monstre, qui n'est venu que pour me perdre ! Tu cherches à me monter un tour d'illusionniste, une fantasmagorie que je réduis à néant ! Arvodo, donne-moi ton épée ! Les hallucinations que tu as tuées revivent ! Je veux les exterminer moi-même !

Précipitamment, Areval souleva la toge sous laquelle il tenait toujours cachée une courte épée et il abattit l'arme sur le jeune homme qui se tenait calmement à deux pas devant lui. Il ne le toucha que trop bien. La pointe s'enfonça profondément dans la poitrine de Muraval. Lorsqu'un flot de sang en jaillit et que le jeune homme s'écroula dans les bras de Muhareb et d'Upal rapidement intervenu, Artaya se mit à pousser des cris stridents.

Perdant l'esprit, Areval regardait fixement le mourant, tandis que

les appels à l'aide d'Artaya emplissaient le parc. De loin, des voix leur répondirent, tandis que des hommes probablement armés se précipitaient. Quelques instants encore et ils allaient arriver. Muhareb et Upal prirent alors rapidement le corps inanimé du jeune homme, le portèrent en courant dans le vaisseau volant et le couchèrent dans sa nacelle.

Déjà des serviteurs surgissaient au milieu des buissons, à la suite des appels d'Artaya, lorsque l'appareil décolla. Dressé de toute sa hauteur, Muhareb, les yeux pleins de douleur et de rage fixés sur le roi, tonna avec un air terrible :

- Sois maudit, roi Areval, ainsi que les tiens ! Que le courroux du Père t'égorge, toi le meurtrier de ton fils !

L'avion s'éleva alors rapidement et disparut, tandis qu'Areval tombait sans connaissance.

Lorsque Rusar apprit que son frère approchait à la tête d'une armée pour le punir de leur rébellion, lui et le peuple des Nustrans, il ne resta pas inactif. Les cols montagneux qui menaient de Mallona à Nustra furent occupés et retranchés. Car il était impossible de descendre dans les plaines de Nustra avant que les routes secondaires et la seule autoroute ne tombent aux mains de l'ennemi.

Rusar connaissait le terrible explosif dont pouvait disposer l'armée d'Arvodo. Aussi savait-il qu'il ne pourrait opposer une résistance victorieuse que s'il était impossible à l'ennemi de franchir la montagne. Depuis les hauteurs, à l'aide de catapultes, il pouvait également lancer des explosifs sur l'ennemi, bien que ceux-ci ne possèdent pas la puissance fantastique de la nimah, dont la fabrication était secret d'état. Ce n'est qu'une formule anodine, dérivée de cet explosif, qui était connue et utilisée partout comme carburant pour les moteurs. Mais seuls quelques hommes parmi les grands du royaume connaissaient ses effets explosifs, utilisables pour la guerre. Tandis que l'explosif foudroyant qu'avait autrefois utilisé Maban demeurait secret.

Bientôt, les armées de Rusar et d'Arvodo se firent face, mais elles ne purent obtenir aucune victoire. Les hauteurs occupées à temps furent défendues avec énergie, et les armées d'Arvodo n'osèrent pas s'en approcher. Il fallait employer d'autres moyens pour réduire Nustra, mais les engins nécessaires ne se trouvaient pas immédiatement disponibles. Il fallait d'abord les faire construire dans

les usines de l'Etat, et ainsi s'écoula un certain laps de temps dans une guerre de positions, tandis que des événements décisifs se déroulaient dans la capitale de Mallona.

KARMUNO GAGNE

Areval était complètement effondré, à la suite de la violente secousse nerveuse qu'il avait subie lors de la malédiction de son frère et du meurtre de son propre fils, fruit du viol dont il s'était rendu coupable envers Fedijah, après l'avoir enlevée de force.

Vint alors le moment où Karmuno le domina à nouveau totalement. Sous peine des châtements les plus sévères, Karmuno avait interdit aux domestiques de prononcer le moindre mot au sujet de l'affaire du parc. Seule Artaya en avait connaissance, elle l'avait d'ailleurs elle-même rapportée à Karmuno. Celui-ci sut aussitôt lui faire comprendre combien il était de son intérêt de garder le secret, car il vivait peut-être encore, cet héritier du trône, dont la mort n'était pas certaine.

Mais où étaient allés Muhareb et Upal ? Il importait au grand pontife de le savoir. Il lui fallait aussi savoir si Muraval n'avait subi qu'une blessure grave, ou s'il en était réellement mort. Il supposait que Muhareb avait fui au bord de la mer, et il fut confirmé dans cette idée lorsque Areval lui apprit qu'Arvodo avait découvert d'incalculables trésors dans les grottes du Wirdu.

Aussitôt, il donna l'ordre à un grand nombre des serviteurs du Temple - qui avaient désappris depuis longtemps la crainte des dieux, des démons et même d'Omnipère - de se préparer à pénétrer dans les grottes du Wirdu pour retrouver le refuge de Muhareb. Sous sa conduite, ils parvinrent de la mer jusqu'à l'édénique baie cachée. Ils trouvèrent son ancienne demeure, mais elle était vide ! Rien ne trahissait qu'elle eût été récemment habitée. Ils trouvèrent aussi le couloir dans l'intérieur de la montagne, et l'endroit où le corps pétrifié de Fedijah était jadis étendu. Mais cette grotte aussi était vide et ne présentait plus aucune trace des anciens ornements naturels.

Karmuno ordonna alors, d'un regard sombre et plein de pressentiments, de pénétrer plus profondément dans les grottes du

Wirdu. D'innombrables lampes à manga furent installées pour éclairer comme en plein jour le paysage minéral. Des traces encore bien visibles dans le sable fin montraient distinctement le chemin à prendre : elles menaient à tous les endroits qu'Upal avait jadis montrés à Arvodo. Mais là encore tout était vide. La précieuse pierre d'Oro et le Rod blanc avaient été arrachés ; partout la pierre était froide et le rocher dénudé. Il ne restait aucun des trésors du démon Usglom.

Karmuno découvrit aussi l'endroit où s'était posé le vaisseau volant d'Upal. Il regarda en l'air, dans la cheminée géante, dont on ne pouvait longer les parois qu'à l'aide d'un appareil volant et il dut se dire que les trésors accumulés là-haut lui étaient également inaccessibles. La rage au cœur, il dut revenir avec les siens sans avoir pu prendre de dispositions. Il maudit le rusé Upal qui l'avait devancé, ainsi qu'il apparaissait clairement. Karmuno dut dominer sa rage, car rien n'était plus utile en un tel cas que de prendre patience.

Lorsque le grand-prêtre apprit au roi qu'il n'avait pas trouvé la moindre trace ni de Muhareb, ni des trésors, Areval devint furieux. Dans son cerveau malade germa une pensée qui, à force de la ruminer, s'empara de lui de plus en plus, jusqu'à le décider enfin à donner un ordre lourd de conséquences. Il devint possédé par l'idée que son frère s'était conjuré pour sa perte avec le démon Usglom. Il se convainquit lui-même qu'Usglom avait donc caché ses trésors dans de plus grandes profondeurs et que Muhareb vivait avec Usglom à l'intérieur de la montagne pour l'anéantir lui et sa famille.

Un jour, en proie à une rage terrible, il s'écria :

- Je veux les noyer tous les deux, car c'est moi le maître de Mallona, c'est à moi qu'appartient ce monde tout entier ! Je suis le maître du monde supérieur comme du monde souterrain. Usglom, vieil ennemi de ma race, je t'anéantirai !

Et, à la suite de cette décision, il donna l'ordre de faire creuser un canal à la nimah, pour faire pénétrer la mer jusqu'au centre des grottes du Wirdu, au cœur de ce volcan momentanément en repos. C'est ainsi qu'il avait décidé de vaincre Usglom et Muhareb : l'ennemi de sa race et l'ennemi du trône.

Karmuno essaya, mais en vain, de l'en dissuader. L'idée fixe resta la plus forte. Finalement, Karmuno abandonna, car il estima que cette entreprise n'aurait d'autres suites que de remplir d'eau les

grottes du Wirdu. Il souhaitait cependant secrètement que le roi aille à sa perte dans son combat imaginaire contre Usglom.

D'autre part, Artaya souffrait profondément de la tyrannie de son père. Autour de lui, il ne supportait en effet que sa fille et Karmuno. Ainsi en vint-elle involontairement à se rapprocher du grand-prêtre, qui savait la plaindre et qui lui donnait des conseils pour supporter au mieux le difficile caractère du roi malade. Il sut également lui présenter Arvodo sous les traits d'un homme qui ne cherchait qu'à se servir d'elle pour régner, qui lui ravirait le sceptre et ne penserait jamais à la faire participer au règne.

Toutes ces allusions cachées la firent beaucoup réfléchir. Elle en vint à se demander s'il ne valait pas mieux pour elle de devenir la femme du grand-prêtre, dont elle connaissait très bien la puissance et l'influence. Connaisseur dans tous les arts, Karmuno rendait déjà hommage à sa beauté. Et comme la Fête de la Beauté approchait, lors de laquelle la plus belle jeune fille était honorée en tant que représentation visible de la déesse de la Beauté, il laissa entrevoir qu'Artaya pourrait peut-être obtenir la victoire dans ce concours. La vaniteuse créature fut éblouie par l'idée de pouvoir obtenir ce prix, qui passait pour être la plus haute distinction à laquelle puisse être élevée une femme de Mallona.

Karmuno fut désormais sûr de sa proie. Il lui devenait facile de gagner le roi malade à ses desseins. Arvodo était retenu dans les montagnes avec son armée, et Karmuno s'arrangea pour qu'aucune nouvelle de ces intrigues ne lui parvienne.

Le jour de la grande Fête de la Beauté, la haute distinction fut attribuée à Artaya. Peu après, Karmuno obtint la main de la princesse. Le Temple triomphait !

Cependant, dans le lointain, au bord de la mer, retentissaient les terribles coups de mines qui devaient libérer un passage aux flots de l'océan, afin qu'ils engloutissent les grottes du Wirdu...

SUTONA

La voyante avait achevé le récit de ce qu'elle avait vu, et elle déclara ne plus pouvoir rapporter les images suivantes. Lorsqu'elle porta de nouveau l'anneau à son front, de la façon habituelle, les clichés réapparurent cependant, comme si elle assistait personnellement aux événements.

La force à laquelle je dois de revivre l'histoire de Mallona m'entraîne vers le sud de la planète, où se trouve le grand royaume des Sutons. Je survole la mer depuis Nustra et atteins l'audacieuse œuvre d'art qui relie entre eux les deux continents : un immense pont, dont les travées sont suspendues d'îles en îles, jusqu'à la terre ferme de Sutona. J'avais appris à connaître en partie cette voie de communication en accompagnant le Sutor au retour de son voyage.

Le continent de Sutona m'apparaît à présent. C'est d'abord une vaste étendue de sable désertique, à laquelle fait suite un espace inhabité, mi-désert, mi-steppe. Peu à peu, le sol se couvre de collines. Je reconnais différentes localités. Je remarque à présent un large fleuve au cours tranquille, qui entraîne ses eaux vers la mer. Une grande ville se trouve au bord de ce fleuve. Un spectacle inhabituel me surprend ici : je vois des embarcations. Les Sutons utilisent le fleuve comme voie fluviale pour les grandes charges, des radeaux circulent également sur le fleuve large et profond. Vers le sud, je distingue de puissantes montagnes, une route s'étire dans leur direction. Je la suis et, bientôt, je me trouve au milieu d'un paysage montagneux qui devient de plus en plus imposant. Les montagnes s'élèvent à une altitude fantastique, dont les sommets sont entourés de voiles de nuages. La chaleur presque insupportable de la steppe s'adoucit peu à peu, grâce à la fraîcheur du vent du sud descendant des massifs montagneux, qui s'étendent vers le sud à perte de vue.

Les énormes masses rocheuses approchent de plus en plus. La route continue à travers une large vallée. A ma droite, le fleuve sur lequel voguent les embarcations construites par les adroits Sutons, coule rapidement. La capitale est maintenant toute proche, construite dans un élargissement de la vallée. Couvertes de neige et de glace, les hautes montagnes d'un monde alpestre forment l'arrière-plan. On ne voit rien de semblable sur la Terre, et les montagnes enneigées de la

chaîne frontalière entre Mallona et Nustra ne sont rien à côté de celles-ci, dont les dimensions sont proprement fantastiques.

Par opposition aux édifices luxueux des villes des autres royaumes, je remarque la simplicité des bâtiments de la capitale de Sutona. Il ne fait aucun doute que ses habitants tiennent compte davantage des nécessités pratiques de la vie, que du plaisir et du bien-être.

Je suis entraînée toujours plus profondément dans l'intérieur du pays. La capitale se trouve à présent derrière moi. Le fleuve bondit maintenant impétueusement par-dessus des blocs de rochers et bifurque vers une vallée latérale, tandis que je suis la route carrossable qui court dans une autre direction, en se rétrécissant de plus en plus. Des rochers plongeant surplombent souvent la route, et des chutes d'eau tombent en cascades, tantôt à droite tantôt à gauche de hauteurs considérables. Toute cette région semble inhabitée, aucun être vivant ne dérange la majesté de cette nature altière.

La vallée s'ouvre à présent. Une croupe de montagne plus élevée s'élève brusquement, entourée de pics inaccessibles et, sur cette montagne, apparaît dans le soleil un énorme château, qu'on croirait construit par des cyclopes, et qui semble regarder le paysage d'un regard sévère. C'est le château de Ksontu. C'est là que je vais retrouver le Sutor, et apprendre ce qu'est devenu Muhareb.

Dans une vaste salle très haute, percée de grandes fenêtres, j'aperçois le Sutor assis devant une table couverte de papiers. Curopol, le grand-prêtre, son ami, lui tend des papiers qu'il signe et qu'il lui rend. Ce travail s'achève et le Sutor demande :

- Quelles nouvelles nous a apporté l'envoyé de Mallona ?

- Maître, Karmuno a gagné ! Il est devenu l'héritier du trône car il va épouser Artaya. En tant que Souverain Pontife, il a donné l'ordre de rechercher Muhareb avec diligence, et il a promis de hautes récompenses à quiconque lui apporterait des renseignements sûrs.

- Et que devient Muhareb ?

- Comme toujours, Maître, voyez vous-même !

Curopol se dirige vers une portière dont il écarte la tenture. Le Sutor le suit du regard et voit, au-delà de celle-ci, Muhareb debout, face à une haute fenêtre voûtée, d'où le regard peut librement plonger

sur la vallée et dans la magnificence des montagnes. La pièce n'est pas très grande, mais haute et aérée. La stature du vieillard demeure immobile. Ses yeux sont tournés vers le ciel et brillent d'un éclat extatique, tandis que ses mains sont fermement appuyées sur sa poitrine. Aucun doute, l'esprit de Muhareb n'est pas au château de Ksontu. Il vit dans ces lointaines régions supra-matérielles où son corps ne peut pas encore suivre son esprit libéré.

Après avoir un instant considéré le vieillard immobile avec pitié et gravité, le Sutor se détourne et Curopol laisse retomber la lourde tenture en disant d'une voix contenue :

- Il est ainsi pendant des heures, jour et nuit, devant la fenêtre, depuis qu'Upal l'a amené ici avec le cadavre du jeune homme. Il ne descend que rarement sur la tombe où reposent les corps de Fedijah et de Muraval. Il ne parle pas, il ne mange et ne boit que fort peu, et pourtant son esprit n'est pas mort. Il vit dans un univers meilleur où il demeurera bientôt éternellement, pendant que les vengeances se laisseront libre cours dans le nôtre.

- Et où est Upal ?

- Il a entrepris son dernier vol vers Mallona. Il nous donnera des nouvelles de là-bas. Il est possible que nous le revoyons aujourd'hui même. Je crains qu'il ne nous apporte de mauvaises nouvelles !

- Pourquoi crains-tu cela ?

- Parce que je suis sûr que, à la recherche de Muhareb, Karmuno a fait explorer les grottes du Wirdu depuis longtemps, et parce qu'il aura sans doute constaté qu'Upal a emporté avec lui les trésors du Wirdu avant qu'il ne les découvre. Où est Muhareb, où l'a emmené Upal ? Si Karmuno ne reçoit pas de réponse à cette question par les prêtres de Mallona, de Nustra et de Monna, il comprendra inévitablement que les fuyards ne peuvent être qu'à Sutona. Il est impossible que le vaisseau volant d'Upal demeure longtemps caché dans les autres royaumes, qui sont très habités, si l'ordre a été donné de le rechercher.

" Karmuno sait qu'Upal osera tout. Bientôt, d'autres machines volantes vont être construites, et elles parcourront les airs à sa recherche. Pour briser la résistance des Nustrans, Arvodo a en effet ordonné la construction rapide d'avions destinés à anéantir les défenseurs des défilés de montagne en lançant sur eux de la nimah. Il

se trouvera d'autres audacieux, comme Upal. Attirés par les fortes récompenses, ceux-ci obéiront aux ordres de Karmuno. Même ici, sommes-nous assurés contre toute trahison ?

- Ici, dans le vieux château de Ksontu, ne vit aucun traître ! Et j'apprécie la prudence d'Upal, qui sait s'arranger pour que personne ne puisse le découvrir.

- Que le Père fasse qu'il en soit ainsi ! répond Curopol en prenant les papiers signés. Puis il salue le Sutor et prend congé.

La nuit est à présent tombée. Quiconque a vécu dans les hautes montagnes de notre planète Terre sait quel charme magique berce les chaudes nuits d'été dans les paysages baignés de lune. Des voiles de brumes diaphanes montent des abîmes en des formes fantastiques, comme la ronde des esprits de l'air, et s'élèvent jusque sur les hauteurs où ils disparaissent dans le bleu profond de l'éther. La sérénité de l'univers s'épanche sur la nature endormie, et un profond silence règne dans les montagnes. La pâleur de la lumière lunaire ne permet pas de distinguer les détails, et donne au promeneur solitaire sur les chemins déserts l'illusion d'apparitions fantastiques, qui se dissipent à l'examen. Il en est de même ici.

Le disque totalement éclairé d'une lune mallonienne apparaît derrière le château. Une deuxième lune, pleine également, se trouve un peu plus haut, tandis que brille, à l'est, la faucille de la troisième lune. Je regarde à présent passer une forme devant le disque de la plus haute lune, une forme semblable au Tau latin. Sur la tour de guet du château, j'entends le veilleur se précipiter. Lui aussi a remarqué l'apparition, et il court l'annoncer à l'homme de confiance du Sutor.

Je vois que des préparatifs sont faits sur une haute terrasse du château. Des lampes à manga s'allument. Un rayon de lumière brille dans le ciel, puis encore un autre. C'est un signal donné par Upal. Un assez long moment d'attente s'écoule, puis on entend dans les airs un léger vrombissement, qui enfle de plus en plus. L'appareil descend lentement et se pose bientôt silencieusement et sûrement sur la plateforme.

Upal et deux hommes enveloppés d'une longue toge en descendent. Curopol est présent et salue Upal. Celui-ci montre le chemin à ses compagnons et ils se rendent tous les quatre à l'intérieur du château. Le Sutor se repose sur un divan dans une

chambre très éclairée. Curopol entre rapidement avec Upal. Le Sutor sursaute d'un air agité et le salue.

- Maître, lui dit Upal, j'amène deux hommes avec moi, que vous ne vous attendez sûrement pas à voir. Les voici !

Curopol introduit alors les deux hommes. Lorsqu'ils relèvent la tête et que la lumière éclaire leurs visages, le Sutor s'étonne, car ce sont Arvodo et Rusar.

- Maître, nous sommes en fuite et nous sommes tous perdus si tu ne nous protèges pas ! déclare le général d'une voix émue.

- Comment est-ce possible ? demande le Sutor avec surprise. Vous voici tous les deux ici, vous les frères ennemis ? Qu'est-il arrivé ? Que fait Areval ?

- Rien ! répond Rusar d'un air sombre. Mais Karmuno agit. Et nous sommes les victimes de sa ruse !

- Racontez donc ce qui se passe ! s'écrit le Sutor.

- Est-ce à nous de te raconter ce qui nous fait rougir de honte ? Laisse plutôt parler Upal, il sait comment les choses se sont passées, se défendit Arvodo.

Sur un signe du vice-roi, Upal se met à raconter :

- Maître, le général m'a fait rechercher, après avoir jeté mes vieux parents en prison parce qu'ils n'avaient pu lui dire où j'étais. Mais lorsque Arvodo partit en guerre contre les troupes de Nustra commandées par Rusar, il les fit d'abord libérer. Ayant appris ce fait, je me mis en route pour Mallona afin de mettre mes vieux parents en sécurité. M'étant déguisé, je suis entré dans la capitale en pleines festivités à l'occasion de la grande Fête de la Beauté. Ce fut pour moi une cérémonie mortuaire, car j'ai trouvé mon vieux père mort, et ma mère mourante.

" Je ne devrais pas le déplorer, mais je devrais au contraire m'en réjouir, car le Père Eternel les a pris sous Sa protection, ma seule force n'y suffisant plus. Elle est morte avant la cérémonie du sacrifice, et le même jour on l'enterrait.

" Il me fallait éviter de m'attarder car les espions de Karmuno se seraient saisis de moi s'ils m'avaient reconnu. C'est pourquoi je dus

laisser le soin à des amis fidèles de rendre à mes vieux parents mon dernier et filial hommage.

" Artaya a été choisie comme prêtresse de la Beauté le jour de la Fête. Karmuno l'a couronnée, et le même jour elle devenait sa femme. Areval a légitimé Karmuno en tant qu'héritier de son royaume, et il fit réclamer au général cet anneau qui lui conférait la puissance royale. Dans sa ruse, Karmuno avait fait proclamer partout à Nustra que la grâce royale serait accordée aux Nustrans s'ils se soumettaient de leur plein gré le jour même de la Fête de la Beauté. Heureux d'échapper ainsi aux angoisses d'une guerre, le peuple fut conquis par cette proposition, et l'humeur combative s'éteignit dans l'armée de Rusar. Une fois proclamé prince héritier de la couronne, Karmuno fit rappeler l'armée d'Arvodo. Le pardon fut accordé aux Nustrans et Rusar fut déchu de ses fonctions de vice-roi, parce qu'il avait été le premier à prendre les armes contre Areval, et qu'il s'était incliné devant Muhareb.

" Arvodo se fit alors menaçant et il refusa d'obéir à l'ordre qui lui avait été adressé de cesser les combats, car il voulait disputer la couronne à la ruse du grand-prêtre. Mais ses troupes lui refusèrent l'obéissance et Arvodo devint ainsi un général sans soldats. Les deux chefs d'armée durent prendre la fuite, tous deux vaincus par la perfidie de Karmuno. Les deux frères se rencontrèrent secrètement au sommet d'une montagne d'où ils observèrent que leurs troupes respectives se réconciliaient et partaient ensemble pour Mallona, afin de rendre hommage au nouveau prince héritier. La guerre était finie avant d'avoir commencé !

" Entre temps, des événements étranges s'étaient produits à Mallona. Dans l'idée que Muhareb vivait encore dans les grottes du Wirdu, Areval fit creuser à coup de mines un canal pour y faire pénétrer l'eau de la mer afin de les inonder. Une grande fête devait être donnée à cette occasion pour célébrer la victoire de la dynastie des Furo sur Usglom, leur ennemi mortel.

Curopol, effrayé, demanda :

- A-t-il accompli son projet ?

- Oui, il l'a réalisé ! Le roc est dur, mais il lui fallut céder à la puissance de la nimah. On a fait sauter un étroit canal et livré passage à l'eau, là où vécut jadis Muhareb et où les couloirs pénètrent dans l'intérieur de la montagne.

- Les insensés ! murmure Curopol. Et quelles sont les conséquences de cette folie ?

- Elles furent d'abord minimes. Areval était satisfait qu'un petit cours d'eau se déverse de la mer dans le royaume d'Usglom, et il célébra sa victoire par une fête comme on n'en avait jamais vue. Depuis ce jour, l'esprit d'Areval semble éteint, on ne le voit plus. Karmuno règne seul dans le royaume. Un roi-prêtre est maintenant souverain. Puisse-t-il rendre Mallona heureuse !

- Et quand eut lieu la fête ? demande le Sutor.

- Il y a trois jours.

- Depuis si peu de temps ! La pénétration des eaux au cœur du volcan eut-elle lieu le même jour ?

- Non, Maître, elle eut lieu la veille ! Mais je crains qu'elle n'ait ultérieurement des conséquences fâcheuses.

- Comment cela ?

- J'ai voulu visiter les grottes une dernière fois, pour en arracher les dernières pierres précieuses, mais je n'ai pu y pénétrer. Lorsque j'ai voulu m'approcher de la montagne, de la fumée et des vapeurs délétères sortaient de la cheminée centrale. Il était impossible d'entrer. J'ai remarqué aussi que toute la région des cratères était plus active que d'habitude. Le cours d'eau creusé par les explosions s'est élargi ; des crevasses de la montagne dans lesquelles se déverse l'eau de mer, monte une vapeur brûlante. Je l'entendais siffler dans les profondeurs. Usglom ne se rendra pas si vite ! C'est pourquoi j'ai fui cette région, que je prospectais pour y ramasser une matière dont j'ai besoin pour fabriquer de la nimah. Et, comme je savais que je pourrais également trouver cette matière sur les rivages qui bordent la région frontalière entre Mallona et Nustra, je m'y rendis rapidement avec mon vaisseau volant. Le hasard m'y fit rencontrer les deux frères. Je les pris avec moi et je viens donc d'arriver à l'instant avec eux à Sutona.

- Vous venez y chercher asile ? demanda le Sutor aux deux frères.

- Oui, nous l'accordes-tu ?

- Certainement ! Mais vous savez vous-mêmes que ma protection

est très limitée. Vous ne pouvez pas attendre ici ouvertement. Mais je peux vous cacher et vous serez en toute sécurité au château de Ksonu.

- Vous n'y demeurerez pas en sécurité si la main du Père ne vous y protège pas ! tonne alors une voix puissante à l'entrée de la pièce.

Tous se retournent et voient avec étonnement Muhareb debout à l'entrée de la pièce. Sa haute stature est voûtée, il marche comme s'il portait un lourd fardeau. Upal se précipite vers lui pour le soutenir et celui-ci accepte son aide avec un sourire de reconnaissance. Il s'arrête devant Arvodo, regarde le général en face avec gravité et déclare d'un ton de reproche :

- Où t'as mené ta soif d'honneurs ? Tu as présumé de tes forces, tu as cru en des promesses. Ne savais-tu donc pas que la passion n'est pas la base sur laquelle bâtit le sage ? Qu'as-tu fait de l'honnêteté, de la valeur de la parole donnée, du devoir à accomplir, de la pitié, de la confiance et de la foi dans le Père de tout être ? Dans ton cœur, tu as éteint, étouffé tout sentiment de bonté, de vérité et d'honneur. Celui qui trompe ses semblables ne domine que jusqu'à ce que la fourberie le détruise à son tour. Tu en as fait l'expérience, et c'est ce qui a causé ta perte. L'heure du châtement est proche, elle est déjà là !

A cet instant précis éclate dans le lointain un coup de tonnerre persistant, suivi d'un grondement sourd et de mauvais augure. Un tremblement léger, mais très perceptible, parcourt le sol. Le roulement cesse et les personnes présentes se regardent avec effroi. Seul Muhareb, resté impassible, se redresse soudain et s'écrie, le regard étincelant :

- Père Tout-Puissant, Tu m'appelles ! Je ne dois pas voir l'ultime détresse. Les peuples humains ici sont pourris, ils courent à leur perte car ils ne sont plus dignes de Ton Amour. Tu as essayé de les secouer, mais ils dorment. Tu les as punis en leur imposant un despote tel qu'ils le méritaient, mais ils n'ont pas été sensibles à ses exactions et à ses violences, et ils sont demeurés dans leur passivité. Ils sont devenus esclaves de ceux qui se donnent pour Tes prêtres, et vois, l'enténébrement que ceux-ci répandent autour d'eux leur convient tout à fait. Ils ne veulent pas voir la Lumière de la Vérité, et s'efforcent de la faire disparaître. Maintenant, Ta Longanimité est à

son terme, le châtement approche ! Il sera accordé à d'autres ce que Tu voulais dispenser ici en abondance. Même Ton serviteur est devenu faible, car le dernier être demeuré pur, celui que j'ai élevé pour Te servir, Muraval est mort ! Rien maintenant ne retient plus Ta Colère. Oh, prends-moi, ne me laisse pas voir l'ultime horreur !

La voix de Muhareb s'assourdit tout à coup. Son visage brille d'un éclat extraordinaire. Il semble que ses yeux dirigés vers le ciel en contemplent un autre, plus beau. Il reste ainsi dressé, tout droit, muet, l'espace d'un instant. Soudain, il respire profondément, ses traits s'affaissent brusquement et son corps s'effondre d'un seul coup. Upal le saisit vivement dans ses bras et le laisse doucement glisser sur le sol. Les personnes présentes s'en approchent. Muhareb est mort !

LA FIN DE MALLONA

J'aperçois la capitale de Mallona. J'observe une intense agitation populaire. Tout l'horizon au sud-ouest est encombré d'épais nuages de fumée d'où jaillissent des éclairs d'un rouge feu. Le sol tremble, faiblement mais sans interruption, tandis qu'un grondement souterrain se fait entendre, suivi souvent de secousses plus fortes. Quelques bâtiments élevés se sont déjà effondrés.

Une énorme foule humaine entoure le palais royal d'Areval et profère des malédictions contre le roi, l'accusant d'avoir provoqué le démon Usglom, et de ne l'avoir pas noyé sous les flots, comme il le faisait croire. D'innombrables sacrifices sont allumés sur les autels des divinités pour implorer l'aide des dieux protecteurs. Mais en vain, car le grondement se fait de plus en plus fort dans la région des cratères, les tremblements de terre se succèdent toujours plus rapidement. Je vois Artaya et Karmuno. Celle-ci veut fuir avant la catastrophe, mais Karmuno ne le lui permet pas. En tant que représentante de la divinité, elle doit rester dans le temple, sinon le peuple se révoltera complètement. Elle passe en effet maintenant pour être la divinité incarnée, et sa fuite signifierait que la divinité se détourne du grand temple. Mais Artaya se défend, elle donne des ordres, elle exige sa liberté. Karmuno, ce démon à visage humain, se moque d'elle et la fait enfermer dans le temple de la Beauté, ordonnant à deux serviteurs de la tuer à la moindre tentative de fuite.

Car elle doit en effet se montrer tous les jours au peuple, en tant que déesse. Mais elle tremble pour sa vie.

Karmuno tient conseil avec ses prêtres. Ils décident qu'il faut absolument qu'Arvodo, Rusar et Muhareb soient fait prisonniers, ainsi qu'Upal. Le roi-prêtre décide en outre de transférer à Nustra le palais royal, siège de l'autorité, car la proximité des cratères rend trop dangereuse Mallona. Il ne doute pas que le phénomène naturel se calmera, mais il ne se sent plus en sécurité dans son voisinage. Il veut jouir en paix des avantages royaux, qui lui échoiront bientôt. Sa proposition est accueillie par des applaudissements unanimes.

C'est alors que se produisit l'événement effroyable. Soudain, le pays entier se met à trembler. Un flot de feu jaillit de la région des cratères dans un fracas assourdissant ; un tremblement de terre épouvantable secoue la capitale. La plupart des maisons, ainsi que le temple de la Beauté, s'écroulent, enfouissant sous leurs décombres Artaya, la clique des prêtres et la foule des habitants qui s'y étaient réfugiés. L'horreur et une folle panique s'emparent des survivants. Tous fuient au hasard dans l'unique souci de sauver leur vie. Karmuno et Areval quittent le château royal avec quelques fidèles. Ils parviennent à monter dans une des rapides voitures, et ils s'enfuient à toute vitesse vers Nustra. A peine ont-ils quitté la ville que le château royal s'effondre, à la suite d'une secousse sismique encore plus violente que les autres.

J'aperçois le continent de Nustra et n'y découvre encore aucun signe de la catastrophe qui ravage Mallona. Karmuno y arrive avec Areval. Des nouvelles effrayantes leur sont rapportées. Des envoyés et des fuyards arrivant de Monna racontent affolés que les cratères presque éteints qui bordent la mer de leur pays sont à nouveau entrés en activité, et que toute la côte s'est effondrée d'un seul coup.

Des flots énormes ont submergé le pays dans une vague gigantesque, qui parvint jusqu'à la capitale et qui l'engloutit. Le Monor périt dans les eaux qui se précipitaient à une vitesse folle, de même que presque toute la population du sud. Seul le point culminant de Monna, situé à l'extrême sud, n'est pas touché. Areval apprend ces rapports avec l'expression hagarde qui caractérise le fou. Puis, il se ressaisit et, une fois de plus, la force d'agir se ranime dans cet esprit délabré.

- Il faut que je sache si je suis vainqueur ou non ! s'écrie-t-il. Je

veux voir, du haut des montagnes de Sutona, la victoire de mon sang !

Cet ordre semble également convenir à Karmuno, qui suppose dans son for intérieur que les sommets de Sutona sont sans aucun doute les plus sûrs refuges.

J'aperçois Upal, dont l'appareil plane dans les airs. Il monte et descend pour observer ce qui se passe sur les divers continents. A cette altitude, cela lui est facile. Lui aussi est décidé à défendre les ponts qui mènent à Sutona, ou à les détruire en cas de danger. Le flot qui a submergé Monna s'est également jeté sur la côte nord de Sutona, mais il n'a pu y causer de grands dommages. Les régions côtières, basses et inhabitées, furent inondées, mais l'altitude a vite stoppé l'avance des flots.

Un sentiment de vengeance brûle le cœur d'Upal. Il constate clairement l'anéantissement des populations. Les derniers mots de Muhareb ont allumé en lui une sorte de joie de mourir ; il sait que sa vie arrive à son terme. Mais il ne peut s'y résoudre sans s'être d'abord vengé de ceux à qui il attribue la responsabilité de toute cette horreur. C'est pourquoi il garde la voie d'accès de Sutona, et voit sa surveillance récompensée. Il reconnaît la voiture royale qui approche et se doute qu'Areval est à l'intérieur, en fuite vers Sutona. Aussi rapide qu'un oiseau de proie, l'avion pique vers le bas. Les occupants de la voiture remarquent aussitôt cette manœuvre. La voiture royale s'arrête. Dans le lointain arrivent d'autres voitures avec la suite du roi. Upal devine l'intention d'Areval de se défendre avec leur aide. Il pilote son appareil à la rencontre des voitures encore éloignées et, d'une altitude calculée, jette un objet brillant au milieu du pont. Une explosion sèche se fait entendre. Le pont vacille, une travée saute et disparaît dans les flots irrités de la mer. La voiture d'Areval est désormais séparée des véhicules de sa suite. Upal pousse maintenant le moteur de son appareil à son plus haut régime, car la voiture royale est repartie et elle file à toute vitesse vers la terre ferme. Upal la rejoint cependant et, à nouveau, il jette un explosif qui atteint le pont. Une seconde violente explosion détruit une nouvelle travée et le voyage royal est brusquement interrompu.

Le vaisseau volant s'approche à présent du véhicule contraint de s'arrêter et il demeure immobile à l'extérieur du pont, d'où Upal peut voir les visages décomposés d'Areval et de Karmuno regardant par la fenêtre.

- Quittez la voiture, leur hurle-t-il, ou je vous anéantis !

Le roi et le grand pontife obéissent.

- Recule autant que tu peux ! commande-t-il au chauffeur.

Celui-ci s'exécute en tremblant. Upal dirige alors son appareil au-dessus du pont et il l'immobilise à peu de distance de ces hommes qui, il y a peu, étaient les plus puissants de Mallona. Il surveille ses ennemis du regard, puis, s'emparant d'une sorte de filet, il le jette sur Karmuno. Avant que celui-ci ait pu l'éviter, Upal, par un mouvement rapide imprimé à la corde qui retient le filet, fait s'en resserrer les mailles autour de son corps. Un coup plus sec, et Karmuno s'effondre, immobilisé.

Rapidement, Upal stoppe son appareil sur le pont, en saute, et se jette sur Areval pétrifié par l'angoisse. Il le saisit avec violence et, le levant à bras le corps au-dessus de lui, lui crache au visage ces mots de haine :

- Tu as voulu noyer Usglom ? Eh bien, moi, je vais te noyer à ton tour !

Ce disant, il le précipite par-dessus la rampe du pont dans les flots de la mer. Puis il se tourne ensuite vers Karmuno avec une haine grimaçante, le ligote encore plus solidement, et lui crie dans un rire chargé de haine :

- Ça n'ira pas si vite pour toi ! Ton désir a toujours été trop brûlant. C'est pourquoi je vais m'occuper de te rafraîchir !

Il transporte alors Karmuno garrotté dans son appareil et s'envole avec lui en direction de Sutona.

Quant à moi, je plane également de plus en plus haut dans l'éther et survole du regard les régions les plus lointaines. Mallona est maintenant un véritable désert. Ces régions d'où l'on extrayait jadis le Rod et la pierre d'Oro sont parcourues de grondements, de sifflements, de coups de tonnerre et de craquements. Des montagnes se sont affaissées et l'océan se déverse en hurlant dans les abîmes de feu que j'ai déjà décrits. Le terrifiant combat des éléments se déchaîne. De lourdes vapeurs asphyxiantes sont expulsées et chassées au ras du sol dans des hurlements de tempête à une vitesse folle. De leur souffle empoisonné, elles tuent tout ce qui vit encore. Les éléments déchaînés font rage sur toute la planète. Il semble qu'il y

ait une liaison entre les différentes régions volcaniques de Mallona. Des heurts et des pressions fantastiques se succèdent de façon chaotique à l'intérieur de la planète. La lithosphère résiste cependant encore, elle retient l'énorme pression des vapeurs intérieures.

L'atmosphère devient de plus en plus sombre, de plus en plus empoisonnée. A présent, une énorme masse de vapeurs délétères s'élève de deux foyers ardents ; elle s'étend et recouvre le continent de Nustra. Les masses de gaz se rejoignent, fusionnent et se dirigent vers le sud. L'heure de Sutona semble venue.

Encore une fois, mon regard pénètre dans le château de Ksontu. Je vois le Sutor, Curopol, les deux frères et les serviteurs pris d'une frayeur muette se tenir sur la terrasse supérieure du château en regardant vers le nord. Une sombre muraille de nuages monte à l'horizon et approche lentement en grossissant. Subitement, on entend un vrombissement dans les airs : l'appareil d'Upal frôle le château et vole vers les glaciers. Il monte toujours plus haut, face aux champs de névé. Parvenu au sommet, Upal saisit le grand-prêtre garrotté avec une vigueur farouche, et il le jette sur la glace en lui criant, la bouche tordue de haine :

- Et maintenant, prends le frais, tout-puissant ! Appelle tes dieux, tes prêtres ! Rien ni personne ne peut plus te sauver !

Puis il revient vers son appareil avec lequel il prend le chemin du retour. Karmuno n'a proféré aucun son. Il essaie en vain de se libérer de ses liens, mais n'y parvenant pas, il se calme enfin et se prépare à la mort.

La muraille noire des nuages s'approche en effet de plus en plus. De lourdes vapeurs de gaz brûlants en sortent. Soudain, un épouvantable fracas de sifflements et de grondements se fait entendre. Un ouragan au souffle empoisonné s'élève et tue en un instant tout ce qui reste de vivant. Comme une feuille, le vaisseau volant d'Upal est projeté très haut dans les airs et ballotté, déchiqueté, désagrégé, tandis que les débris en retombent sur le sol.

Plus rien ne vit désormais à Mallona.

ULTIME VISION

Je m'éloigne dans l'espace cosmique, loin de Mallona. La planète est entourée de gaz au point que sa surface n'est plus du tout visible. Soudain jaillit un énorme éclair. Des flammes percent les vapeurs noires qui l'entourent, et je peux voir la planète sauter en des millions de morceaux. Les satellites qui tournaient autour de Mallona ont perdu leur centre de gravité, et ils errent à présent dans l'espace cosmique, avec les débris de la planète proprement dite. De tous côtés sautent, pareils à des étoiles filantes, les restes de ce monde énorme. Ils orbitent et tombent peu à peu sur les autres planètes de notre système solaire, témoignant de la tragédie qui s'est jadis déroulée à ce point de l'espace.

Je vois maintenant une haute et brillante silhouette descendre vers moi, semblant sortir du cœur de Mallona, et planer vers le Soleil. Un diadème de rayon à sept étoiles orne sa tête, sa main tient une palme de paix et son visage traduit une bonté et une douceur infinie. L'esprit gardien de Mallona me fait signe et me dit :

- Parle de ce que tu as vu ! Mallona avait autrefois pour mission d'apporter l'amour le plus élevé. Elle devait donner naissance à des hommes libres de leurs propres décisions, afin d'atteindre les biens les plus élevés de l'esprit, et de devenir semblables aux dieux. Car ce n'est que là où l'homme peut devenir ange ou diable, que peut s'épanouir la liberté de son esprit. S'il reconnaît l'Amour du Père et la Sagesse de Ses Lois, il vaincra la mort et obtiendra la vie éternelle. Mais s'il dédaigne les deux, alors ce sera sa chute certaine. Car une seule Force règne dans l'Univers, un seul Amour plein de Sagesse, qui connaît les Voies et les Moyens du Plan éternel de la Création.

" Une autre planète a été choisie maintenant pour apporter l'amour le plus élevé. Regarde au-dessous de toi. Tu la connais bien, c'est ta terrestre vallée natale. A cette heure même naît là-bas le premier homme dans le cœur duquel est plantée la semence spirituelle qui constitue la dignité suprême de l'être humain. Rien ne l'empêchera de progresser vers le stade le plus élevé de la Culture, s'il n'oublie pas l'Amour. Cette génération nouvelle acquerra alors la liberté de l'esprit et elle triomphera de tout mal !

La silhouette s'éloigne dans l'espace, et j'aperçois la Terre, toujours plus proche. Je reconnais sa surface et vois la période d'évolution que l'on nomme aujourd'hui l'ère tertiaire. Je reconnais dans des régions sauvages des races d'animaux disparues depuis longtemps, les licornes, les ours des cavernes, et aussi des grands anthropoïdes.

Soudain, une lumière rose luit à l'est. Un souffle léger parcourt les airs et je crois entendre une voix me chuchoter :

- Là-bas, dans l'est lointain, est né un couple humain, le premier dont les âmes ont reçu la semence de l'esprit éternel. C'est de lui que naîtront désormais les peuples qui chemineront plus tard dans la Lumière de la Vérité.

FIN

[Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement...](#)
